Tome XVII. N° 6 *PARIS*, 157, *Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Juin 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

De l'autorité légitime

Le Droit démocratique et le Droit national

Depuis peu, et par un revirement qui fera sourire, les défenseurs obliques ou les pleureurs secrets des démocraties déclinantes commencent à poser la question juridique. Mauvais signe : on recourt au droit quand la cause est perdue en fait.

Le signe est d'autant plus mauvais que toutes les démocraties sont les filles des révolutions de la force. Leurs doctrines se recommandent de maximes contradictoires qui se contredisent entre elles comme les thèses du salut public de 1793 et les principes du libéralisme absolu de 1789 : elles ont été amalgamées par le fer et légalisées par le sang.

Ces légitimistes inattendus, pour lesquels un Italien éminent, l'historien Ferrero, porte la parole, introduisent le raisonnement très conservateur que voici :

« Prenez garde. Le monde est entré dans une nouvelle crise très grave. Une chose le sauve encore de l'ébranlement. C'est l'espèce d'ordre moral qu'établit le fétichisme de la démocratie, le culte des majorités souveraines. On obéit en fait à cette forme, ou, si vous voulez, à cette image du Droit. Quand nous aurons cessé d'y croire, à quoi obéirons-

nous? Il se passera quelque chose de pareil à ce qu'a vu, dit-on, la civilisation romaine quand les empereurs qui avaient dépossédé pratiquement le Sénat, mais qui gouvernaient avec lui, avec l'aristocratie, cessèrent un jour d'apparaître les créatures ou les associés du Sénat divin; le pouvoir émana des camps, lesquels acclamèrent leurs chefs. Mais ceux-ci eurent beau s'intituler Césars ou Augustes, ils ne furent plus obéis ou le furent de moins en moins, avec des contestations croissantes, parce qu'ils ne commandaient plus au nom de ce qui ralliait les respects...

« Que si cet exposé des causes de la fin de l'Empire paraît légèrement suspect de sollicitation, voyez, continuent nos auteurs, ce qui est arrivé au moyen âge dans le passage à l'ère moderne. C'est d'abord le droit divin qui se fait obéir, les ordonnances royales sont libellées par la grâce de Dieu. Puis le droit populaire se substitue au droit divin : non sans combat, les consciences hésitent entre le commandement du roi qui invoquait le ciel et le commandement de la nation qui n'invoque plus qu'elle-même. Cet octroi théologique royal, cet ordre princier et divin sont éliminés aujourd'hui. Que l'invocation rituelle du peuple vienne à fléchir, il n'y aura plus rien. Après les dieux et après Dieu, le vœu de la majorité compose le mythe légal qui a raison du désordre. Vous le mettez en doute? Attention ! La violence va profiter de ce que perd la seule superstition qui résiste. »

On parle ainsi, et bien. On pense plutôt mal. Car, d'abord, cette superstition invoquée, il faudrait qu'elle fût vivace. L'est-elle? Ce serait la première question. La seconde serait de savoir si elle est puissante. La troisième, si l'on croit à son pouvoir. Des réponses trop vives dispensent d'examiner une quatrième question qui serait de savoir si l'absence de règle est plus à redouter qu'une règle pernicieuse engendrant tous les maux contre lesquels les hommes veulent justement se défendre au moyen de la loi.

Ni M. Ferrero, ni ceux qui aiment encore la démocratie, ne doutent de sa décrépitude. Encore moins croient-ils que l'unanimité des contemporains y reste attachée : « Les élites bourgeoises et ouvrières se désintéressent peu à peu de notre vote politique, tout entier dans la main d'associations conduites par des parlementaires de cabaret. » Ainsi parle un défenseur de la démocratie parlementaire,

M. Marcel H. Jaspar, au *Flambeau* de Bruxelles (février 1924), ainsi peut s'exprimer tout fidèle du culte.

Ils le savent faux et le voient déserté. On a perdu l'orgueil du vote. On ne vote que sous la pression d'intérêts extra-politiques, mettons le double décime ou les 1 800 francs. Il n'y a plus un raisonnement cohérent sur un détail quelconque des malheurs publics qui n'aboutisse à la critique de mœurs politiques strictement inhérentes à la démocratie. Ceux dont l'estime et la confiance font autorité commencent à savoir et même à professer que la démocratie est le mal. Ne croyons pas que cette religion fausse se soit réfugiée dans le peuple. La doctrine et la foi démocratique habitaient une élite, qu'elles n'habitent plus. Intérêts personnels mis à part, cette élite ne peut pas révérer ni faire révérer comme source du bien ce qu'elle voit à l'origine de tous nos maux et surtout des siens. Interrogez le personnel administratif. Le langage officiel, qui ne fait plus de dupes, ne tient qu'à la faveur de petits sourires hégelo-renaniens. Ces ornements ont trop vieilli pour cacher les trous d'un système qui, en lui-même, indépendamment de l'opinion du public, ne peut soutenir l'examen.

*
* *

Reste la thèse historique dont on s'embarrasse. Elle ne tient pas davantage. Il n'est pas exact que le droit divin de l'antiquité, le droit divin médiéval et le droit populaire se soient succédé en se remplaçant comme s'ils eussent procédé de principes antagonistes. En fait, moderne ou antique, toute idée du droit est divine. Que l'on ait foi au droit du Sénat romain, à celui du roi de France ou du peuple français, ce droit suppose pour qui y croit une marque sacrée ; elle ne peut tenir son caractère absolu que de la divinité, quelle qu'elle soit. Auguste Comte l'avait bien vu : pratiquement, par horreur du métaphysique en tout, il rayait le mot Droit de son vocabulaire. Les fondateurs de la démocratie moderne, protestants comme Rousseau, catholiques comme Lamennais, confirment la règle ; leur droit du peuple est un droit divin. Ainsi divins sont tous les droits : non seulement le droit du chef politique (populaire ou collectif, unique ou héréditaire), mais le droit du père de famille, le droit du propriétaire, le droit du marchand et du tra-

vailleur. Ne parlons pas de droit, ou comprenons qu'une garantie théologique y est impliquée.

Il n'y a pas de droit divin qui soit particulier. La grâce de Dieu qu'invoquaient les rois de France fut invoquée par tous leurs collègues contemporains. Les républiques chrétiennes en firent autant. L'inscription *Jesus Christus rex Florentinorum*, rédigée par Savonarole, ou l'émouvante donation du royaume de France au roi du ciel sur la prière de Jeanne d'Arc, illustrent la loi générale ; selon la variété du temps et des lieux dans laquelle il les faut replacer, ces images sacrées dérivent d'un principe beaucoup plus étendu : tous les peuples chrétiens ont fait la loi au nom de Dieu, tous les peuples païens ont fait la loi au nom des dieux. La démocratie française fait-elle la neutre, ses vrais docteurs avouent les racines célestes de son droit populaire ; ceux qui ont voulu régulariser les choses en imaginant une théorie juridique strictement laïque tombent dans une logomachie qui détruit tout ce qu'elle touche, à commencer par la notion d'un pouvoir souverain au superlatif absolu, le *summus*. Quand on a voulu rajeunir le « droit » républicain, il a fallu le retremper dans les idées de Péguy ou même de Marc Sangnier. Ces idées ici n'ont d'autre tort que de limiter l'apostille mystique à la doctrine républicaine. Cette apostille est commune à toutes. L'erreur est de croire que la démocratie soit légitime. Mais si elle l'était, elle serait divine. Ceux qui ne croient pas en Dieu ou qui n'y croient qu'à moitié en refusant à Dieu la personnalité n'en continuent pas moins de fonder le droit, de l'autoriser sur une force supérieure des choses, un *nisus* ou un *impetus* évolutif de l'Humanité ou de la Vie qu'ils vénèrent. Jaurès, Ranc, tous les Pères mettent la République au-dessus du suffrage universel. Cela revient à confesser que, tiré de la transcendance, leur droit immanent garde un timbre de provenance métaphysique. Il cache un *Dieu le veut*, s'il le cache assez mal.

L'évolution des incroyances peut obscurcir la nature religieuse et morale du Droit. Elle en trahit aussi le sens. Les âges de foi ne s'imaginaient pas que l'onction du sacre fût la cause première et dernière de l'autorité légitime. L'École exigeait du pouvoir digne d'être sacré qu'il fût capable d'assurer le *bonum commune*, l'École médiévale examinait comme nous les caractères positifs de l'autorité. En 1924,

ces caractères n'obtiennent force juridique qu'à la même condition que l'an 1300, à une condition mystique. Mystique panthéiste ou naturaliste, mais mystique ! La majorité qui renverserait la République serait jugée par les docteurs républicains attentatoire aux lois du Progrès vital. De tout temps, une obédience qui n'est pas donnée à la contrainte directe ou indirecte, à la coutume, à l'utilité privée, au gendarme, toute obédience consentie et morale est accordée à quelque chose de surhumain. La classification de M. Ferrero passait donc à côté du sujet. Il confondait légitimité avec consécration, le caractère qui fonde l'autorité avec le droit qui la reconnaît et qui l'auréole.

Il est donc permis de mettre à part cet élément divin du droit que nous savons être la couronne de tous les pouvoirs, qui n'est le fondement direct d'aucun, exception faite pour les rois de Judée dans la doctrine catholique. Nous trouvons donc intacte la question de savoir ce qui compose et crée les titres vrais, les justes prétentions au sacre du droit. Il reste à découvrir ce qui justifie, en général, l'obéissance à une loi, l'autorité d'un tribunal, le respect et l'efficacité du pouvoir d'un État.

* * *

Ce ne peut être l'acceptation par les sujets ni par le peuple. L'acceptation ne précède pas, elle suit. C'est un effet, ce n'est pas une cause, c'est une conséquence, ce n'est pas un motif. L'acceptation revêt sa forme consciente et noble dans les rites d'assentiment ou d'acclamation. Nous recherchons pourquoi le peuple accorde l'assentiment ou l'acclamation. Quelle est la raison supérieure au nom de laquelle cette faveur publique se désire et s'obtient avec justice et avec honneur?

Est-il un citoyen qui croie sincèrement n'obéir qu'à lui-même en obéissant à des lois confectionnées par le législateur quand il est électeur? Demandons-le à ceux qui étaient de la minorité entre 1919 et 1924. Leur réponse n'est pas douteuse : Zut ! On croit cela quand on est de la majorité ! Seuls, les gens qui en profitent attachent au scrutin la signification morale et vénérante rêvée par les théoriciens de la démocratie : le succès des majorités est un phénomène de force qui n'inspire pas plus de respect ni

d'estime que le succès d'une course ou d'un pari. Cela est si vrai que le vaincu n'adhère pas au vainqueur, comme il arriverait s'ils avaient en commun la foi au sens moral de leur débat légal et de la solution à la majorité. M. Painlevé disait le 4 juin à la Chambre : « Le suffrage universel est notre maître à tous. Quand il a fait entendre sa voix, chacun doit s'incliner devant son verdict. » C'est un fait que nul ne s'incline. On s'incline devant la force. Mais le vaincu hait le vainqueur à proportion de sa victoire et travaille à la tourner et à la fausser.

Le citoyen use du vote pour sa commodité du jour, par exemple *contre* les impôts lourds, contre la vie chère. Il n'use pas du vote *pour* s'imposer une contrainte ou *pour* assumer un fardeau public. Cette volonté populaire est tellement vidée de tout prestige humain, que personne ne songe à demander en son nom aux individus, je ne dis pas un acte de dévouement, mais une concession insignifiante. Quand il s'agit d'effort, on recourt à d'autres mobiles. Dans l'admirable mobilisation de 1914, personne n'est parti pour la guerre parce que la majorité y a consenti. Mais la majorité y a consenti pour les motifs les plus divers qui ont concordé : le sol, le sang, la propriété, l'héritage, l'injustice de l'agression et de l'invasion, le rêve et l'espoir de mener la dernière des guerres, la philanthropie universelle, même la fierté d'être en République : nulle part le sentiment concret de marcher à la mort parce qu'une majorité ou une loi en avaient ainsi décidé. Les électeurs de mai précédent s'étaient du reste décidés en sens contraire, pour le désarmement. La patrie est une idée-force. Des centaines de milliers d'hommes ont voulu mourir pour elle. Tout au contraire, ni l'on ne vit, ni l'on ne meurt pour le droit électif, s'il est vrai que l'on peut en vivre. Il ne dicte plus aucun sacrifice volontaire ; les partis de communisme et d'anarchie le répudient et lui préfèrent la force pure. S'il a jamais existé, l'impératif moral du vote est un monument ruiné. Beaucoup comprennent qu'on se trompait sur lui, et beaucoup en viennent à voir qu'on les trompait par lui. Telle est l'opinion éclairée en France. En Angleterre, elle se nuance d'un fort sentiment de loyalisme pour la couronne et aussi de la conscience d'un état de civilisation matérielle, d'aisance économique très élevé : l'Angleterre s'est sacrifiée à cela. L'Italien y a mis plus de sève historique, moins

de jurisme économique, démocratique et moral : ses révolutionnaires sont communistes, donc antidémocrates ; ses conservateurs nationalistes, plus antidémocrates encore, s'il se peut.

Ces états d'esprit nationaux ont fait pressentir quels ingrédients très modernes composent ce droit nouveau dont l'idée divine reste la forme et dont la matière s'allège de la superstition des majorités. Cette tendance générale ne paraît pas autoriser l'inquiétude de M. Ferrero et de ses disciples quand ils demandent : « Qu'est-ce qui va justifier le pouvoir, la loi et l'État? Qu'est-ce qui fera dire aux peuples religieux que Dieu a voulu ce pouvoir, aux peuples formalistes qu'il satisfait la justice, la raison, la nature, à tous les peuples, indifféremment, qu'il est bon? A quoi se reconnaîtra le bien-fondé de la contrainte de la loi, qu'est-ce qui recommandera ce commandement comme bon? »

Réponse : ce qui l'a justifié et recommandé en tout temps.

Le gouvernement légitime, le bon gouvernement, c'est celui qui fait ce qu'il a à faire, celui qui le fait bien, celui qui réussit l'œuvre du bien public. Sa légitimité se vérifie à son utilité. On calcule qu'il servira quand ses moyens d'action apparaissent, par leur force et par leur structure, appropriés et proportionnés à l'objet. Le pouvoir juste naît pour procurer aux hommes ce qu'il leur faut quand ils sont réunis en communauté : sa présence se décèle à ce qu'il le fait. Il est là quand ce bien nécessaire est là. L'absence de ce bien révèle l'absence de ce pouvoir, qu'il ait été aboli, ou détourné, ou perverti. La malfaisance d'un pouvoir est le signe et l'aveu de sa mauvaise nature ou de sa mauvaise structure. Elle prouve qu'il est inapte à faire ce pour quoi il est fait.

Naturellement, on n'ira pas discuter du bien et du mal des nations comme du bien et du mal des personnes. Les personnes disposent d'une moyenne de vie de trente-cinq ans ; les nations, qui comptent les années de leur vie par génération, sont des espèces d'immortelles. Bien public, mal public, s'entendent de bien qui dure, de mal qui se prolonge. Il faut aussi compter le degré du bienfait procuré ou des dégâts causés. Chaque point de l'échelle comporte des possibilités de doute, de débat que le barreau voisin élève ou diminue. Mais il est un degré auquel la discussion s'arrête. C'est le point de critère au-dessous duquel on ne

peut plus douter. Il a nom le salut public. Un pouvoir qui n'y suffit pas est un pouvoir que son incapacité destitue. Un pouvoir qui assure la défense de la société et de l'État acquiert un titre incontestable à la durée. Un titre, sans plus, mais qui compte. Cette majesté du salut de la nation et de la patrie suffit à créer une discipline qui a été vue à l'origine de gouvernements de passage et de gouvernements séculaires.

Bien public. Mal public. Parce que les Carolingiens n'assuraient pas la sûreté du territoire et des populations contre Bulgares et Normands, ils cédèrent la place à nos Capétiens. Parce que les Capétiens protégeaient efficacement, l'onction du sacre est logiquement venue sur leur front. Si la démocratie eût donné les principaux de ces biens, elle aurait mérité même consécration. Ses mécomptes, aggravés par le souvenir de fastueuses promesses, portent tous sur des points vitaux ; ils manifestent sa destination rationnelle. La qualité de génératrice de mal public est un brevet d'illégitimité auquel nul vote populaire ne peut remédier ; sa condamnation sort des faits ; transcrite un jour ou l'autre par les hommes de loi, d'ores et déjà elle fait passer l'appareil et le vocabulaire du droit du côté de ceux qui défendent les causes de la vie des peuples contre les causes de leur mort. Que les majorités crient comme elles l'ont crié tant de fois : *Vive ma mort et meure ma vie*, leurs paroles légères ne changent rien aux réalités qui élaborent le droit. Ne fût-on que cent, ou que dix, fût-on seul, il faut prendre parti pour l'antidote contre le poison, ce poison fût-il porté sur l'herbe ou la fleur la plus agréable du monde, comme on imaginait, il y a soixante ans. Le gouvernement légitime est le gouvernement qui nous sauve : l'usurpateur illégitime, le gouvernement qui nous perd.

Prévenons un malentendu en évitant de laisser croire que nous songions le moins du monde à persuader les hommes de se gouverner par la vue de leur utilité supérieure. Notre analyse ne tend point à cette chimère. Il ne s'agit pas de susciter des actes humains, mais de justifier une loi qui les règle.

Si nous avions cru à la force de la raison pure, nous n'aurions pas décrit l'opération par laquelle le pouvoir de fait devient un pouvoir de droit : ce Droit, plus encore que rationnel, est moral, religieux, objet de sentiment et

objet de foi. C'est de l'évocation religieuse et morale que la règle utile à l'État et à la société reçoit cette énergie qui manque à la sèche raison. Ainsi ou à peu près ainsi le mariage, institution d'utilité ou de convenance sociale, tire son efficace impérative du sacrement qui engage la conscience, du serment qui engage le cœur : justifié par les besoins vitaux de la nature et de l'espèce, expliqué par eux, reposant sur eux en dernier ressort, le mariage vaut et agit par la loi supérieure qui lui confère le caractère obligatoire et la digne sanction d'une loi plus qu'humaine. Un certain gouvernement est nécessaire à un peuple. Son bon gouvernement est celui qui est en état de faire face à son genre de nécessités. La preuve faite, preuve rationnelle ou expérimentale, que ce régime correspond à cette fonction lui mérite le sceau religieux et le signe moral qui décident les âmes en faveur de sa légitimité consacrée.

*
* *

Ce bien public, substrat de la légitimité, où est-il? Sur le théâtre de l'histoire, au milieu des contradictions de la vie, il a revêtu des formes diverses qui font hésiter. Il y avait une âme de légitimité dans le chant révolutionnaire devant l'ennemi :

La République nous appelle...

Il y avait une part de légitimité différente et obscurément concordante dans la chanson de fidélité lancée dans l'autre sens :

Vive le roi
Et la cocarde blanche,
Vive le roi
Et le comte d'Artois!

Le premier chant avait raison de vouloir à tout prix repousser l'invasion étrangère ; l'autre n'avait pas tort d'affirmer que la fidélité à la couleur royale était la véritable garantie d'unité, de vigueur et d'indépendance françaises. *République* ou volonté nationale d'abord, ce qui mettait la charrue avant les bœufs, faisait dépendre le supérieur de l'inférieur, le commandement de l'obéissance. *Royauté* ou difficulté d'obtenir l'assentiment d'une partie de la nation. Faute

de s'entendre, on se battait. Là commençait un incontestable dommage. L'expérience et la discussion sont en état d'en venir à bout aujourd'hui.

Une discussion même lumineuse, une expérience même décisive, n'auraient qu'une faible influence si le cœur des hommes ne s'en mêlait pour les enflammer l'une et l'autre. Il se trouve, en effet, que discussion et expérience se poursuivent sur un champ travaillé, échauffé et comme électrisé par le facteur essentiel de tous les développements publics contemporains. Un facteur comparable aux idées, aux sentiments, aux forces qui ont le plus profondément modifié la vie de l'univers : la société du moyen âge a été fondée et configurée par l'idée contractuelle de la fidélité au chef et du devoir du chef envers le fidèle ; nos deux derniers siècles ont été décomposés et recomposés par les idées de liberté et d'égalité populaires. On peut calculer un avenir au moins égal pour l'idée dont l'irrésistible puissance est en train de remplacer l'idée démocratique plus vite et plus complètement que celle-ci n'a remplacé l'idée féodale. Tout ce que cette idée nouvelle touchera de sa fièvre sera amplifié et multiplié sans mesure. Ce qu'elle oubliera ou négligera paraît devoir sécher sur pied. Et cependant c'est à peine si de bons esprits commencent à la distinguer aujourd'hui d'avec son contraire absolu !

Lorsque, au milieu des huissiers et des gardes, les juges rendent leur arrêt AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS, le nom du peuple est entendu comme d'un législateur qui fabrique sa loi en exprimant la volonté de la majorité de ses membres, et cela fait murmurer à tout auditeur de bon sens que la force publique est commandée au nom d'un impératif qu'ignore ou méprise l'immense majorité de l'opinion réfléchie et sage. Mais changeons à cette formule un terme, un seul. Remplaçons : *peuple français* par *nation française* ou par *patrie française.* Plus simplement entendons sous le terme *peuple*, les sens voisins de patrie et de nation. Immédiatement, tout change d'aspect, de valeur et de sens. A l'impératif stérile, au lieu commun verbal, dédaigné ou haï, succède dans l'esprit une forme neuve et brillante qui, elle, s'est montrée capable de décider des mouvements de volonté gratuite vers des actes difficiles et généreux. La Nation conçue non comme une somme de volontés obscures et révocables d'électeurs moribonds, mais comme

une entité supérieure qui dure dans l'écoulement séculaire des esprits et des corps, la Nation française, déjà assez puissante pour pouvoir toute seule obtenir de ses citoyens les élans du fond personnel, accroîtrait singulièrement les efficacités de son charme persuasif le jour où le juge se résoudrait à l'attester, où l'huissier, le gendarme lui prêterait l'appui supplémentaire de la force matérielle. Eh bien! réalisons par hypothèse cette évolution juridique. Par delà l'agonie du droit démocratique, nous voyons pointer la flamme naissante du droit national.

Pour bien en mesurer la force, il en faut suivre le progrès. Quelques peuples cessant de tenir la démocratie pour nerf de leur action et propulseur de leur mouvement se sont déjà placés sous l'invocation nationale. D'abord partiellement. Puis, peu à peu, totalement. L'Italie illustre bien leur cas général. Elle aboutit à Mussolini, partie de Garibaldi et de Mazzini. Mais les hommes du *Risorgimento* qui avaient érigé en règle de loi la volonté expresse et consciente des compatriotes et contemporains, selon le droit démocratique individuel, ne pensaient pas aux seuls Italiens vivants, quand ils parlaient des nouveaux droits à la vie de leur jeune Italie. Leur idée de l'Italie comportait assurément les vingt ou trente millions d'Italiens qui collaboraient à la lutte, mais embrassait aussi un milliard ou deux d'Italiens morts, un milliard ou deux d'Italiens à naître. On a reconnu la belle formule qu'élaborait vers le même temps Auguste Comte pour toute patrie. Le nom d'une patrie enveloppe le sentiment de la continuité des familles et des races qui se succèdent ; c'est la terre des pères où les foyers construits, détruits et reconstruits, protègent l'identité de l'esprit et du sang. Mais une suite d'hommes d'une certaine sorte sur un certain secteur de l'espace et du temps ne constitue que la première composante de ce qu'on nomme l'Italie. Le territoire que les Italiens habitent, leurs pères l'ont approprié, leurs fils l'adapteront à leurs désirs nouveaux, cette terre fertile, humanisée, devenue meilleure à l'homme italien, reçoit et porte sa forêt d'édifices privés ou publics qui sont parés du charme de leur antiquité et parfois, à leur cime, du prestige de la beauté. Aux hôtels, aux palais, aux églises, aux arcs et aux tours, s'ajoutent les trésors de la statuaire et de la peinture qui font accourir l'admirateur, le copiste et l'étudiant. On n'aurait pas la

carte du sentiment italien, ni l'inventaire du capital qui le soutient et qui l'inspire si l'on omettait ces richesses étroitement liées aux forces du sol et du sang. Sur ces facteurs inanimés brillent la langue, celle qui parle et celle qui chante. Elle exprime un esprit civil et religieux, l'unité catholique heureusement gardée, et cet esprit, le rythme artiste des orateurs, des philosophes, des historiens, celui, plus fort et plus important, des poètes et des héros. Il était sophistique d'isoler tour à tour les caractères nationaux pour les rejeter un par un, comme l'a fait l'auteur de la fameuse conférence : « Qu'est-ce qu'une nation? » Si la langue de la race ne suffit pas à caractériser un peuple, il est plus insuffisant encore de réduire son être à la volonté qui passe et à la conscience qui vacille. Barrès et Gœthe supposent une volonté nationale historique, instinctive, profonde, commune aux phases successives de la course éternelle : cette volonté symbolique ajouterait quelque chose au simple total des vœux des citoyens vivants, mais c'est une pure hypothèse. Les nations seraient éphémères si leurs enfants n'étaient puissamment dominés par de grands objets dans lesquels l'esprit, l'âme des pères, le génie des lieux se sont incorporés à d'illustres matériaux. De ces hautes substances découle lentement ce qui donne de plus en plus à la multitude confuse la figure d'une nation et lui fait invoquer avec enthousiasme le nom propre et commun d'où lui vient sa fierté. Une patrie élevée au rang de nation est une œuvre qui demeure une action. Parce que l'œuvre est inachevée, l'action continue. Il s'agit de pousser et de conduire cette action suivant les directions que l'œuvre suggère, sans rien diminuer du nécessaire acquis, dans le sens du possible et de l'harmonieux.

L'exemple de l'Italie est bon parce que sa magnifique explosion de jeunesse nous a fait assister en des temps récents à l'effet palpable des anciennes causes plastiques. L'Angleterre appartient au même type de nation accomplie. La France est leur aînée et première en date. Elle était unifiée dans ses provinces du Nord à l'époque où les envahisseurs normands de l'île bretonne y établissaient en langue française un règne français ; quand l'Angleterre ne faisait que de reprendre son évolution anglo-saxonne, la France d'*oc* était déjà si étroitement soudée à la France d'*oui* que nos Armagnacs coopéraient avec Jeanne d'Arc

à l'indépendance et à l'unité, la réunion de Provence allait être procurée par un compagnon de Jeanne, René d'Anjou. Ici comme partout, le temps travaille à l'œuvre, l'antiquité à la perfection (1). Plus qu'en aucun lieu de l'Occident civilisé, toute personne intelligente peut, comme Renan, identifier son pays avec ce qu'elle est elle-même, ce qui la fait, ce qui est sa raison d'être.

Ainsi est-il pris conscience de l'immense capital matériel et moral, indivis, vivant et vital qui peut être assuré aux Français d'aujourd'hui et même aux Français de demain et d'après-demain. Cette précieuse avance héréditaire attachée au nom de Français est unanimement jugée digne d'être défendue et sauvée avec ce qui la défend et ce qui la protège et la développe.

La nécessité de défendre et de sauver ce fruit du labeur de nos morts peut donc servir à désigner ce qu'il est licite de commander et d'interdire, de garder et de protéger. Où la volonté injustifiée du souverain électeur tend à provoquer une risée universelle, le bien public et l'intérêt national est quelque chose qui, en France, reçoit l'appui des intelligences bien faites, le respect des cœurs bien placés.

(1) La perfection de cette antiquité n'y nuit pas. Un républicain étranger ami de la France, M. José M. Salaverina, écrivait dans *la Nacion* de Buenos-Aires, le 15 juillet 1923 : « Il y a un moment où l'attitude (des nationalistes et des royalistes) nous apparaît compréhensible et justifiée, c'est quand nous arrivons sur cette magnifique esplanade des Tuileries, ou en face de la majesté du Louvre, ou dans l'enchantement classique de la place du Palais-Royal, ou dans le chœur de Notre-Dame. Alors le Paris surgi du sein du suffrage universel disparaît sans honneur : tout ce qu'a produit le régime républicain français fuit notre vue.

« La monarchie, avec tout ce que la monarchie porte avec soi, pourra, dans d'autres pays, être matière à discussion. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les rois et l'aristocratie sont indispensables à la beauté et à la grandeur du Portugal, ni si l'Italie, en passant à la République, perdrait son accent et son caractère particuliers. Mais tout esprit libre sait que la France, belle et noble comme elle se présente à nous, est le produit direct de l'ancien régime.

« Si je me suis reporté aux monuments, ce n'est pas qu'ils soient l'unique expression de l'action royale et aristocratique. Les édifices et les jardins ne font que refléter dans la matière les mouvements intérieurs de l'esprit. Cette forme que découpent sur le ciel fin de Paris le palais du Louvre et les jardins des Tuileries, ce geste de Notre-Dame près de la Seine, sont des choses qui s'accordent logiquement avec les coutumes, la sociabilité, la littérature, la langue des Français. Conversation, élégance, manières, gestes, viennent de la monarchie et de l'aristocratie. Ce sont elles qui, depuis les temps mérovingiens, en passant par les époques de la plus grande splendeur, sous la dynastie des Louis, ont fixé pour toujours la beauté et la grandeur de la France. »

Sans doute, c'est toujours dans un trop petit nombre de raisons et de consciences sensibles que l'idée nationale maximera avec clarté un tel impératif hypothétique. Mais, puisque là commence l'empire des sentiments forts, un plus grand nombre pourra céder aux enthousiasmes sacrés de la poésie. De nouveaux Ronsard parleront du pays comme de la plus belle des choses. De nouveaux Chénier chanteront leur déesse France. Les imaginations et les cœurs conviés auront sujet de se mettre de la partie. Si le premier citoyen venu n'est pas capable de trouver tout seul la source du droit qu'il subit et dont il profite, néanmoins le trésor moral et matériel des biens nationaux est trop riche pour que le plus simple soit tout à fait fermé à l'idée confuse que son avenir, en général, se trouve lié à l'avenir du composé français. Il sent, comme disait Mistral, qu'il est beau d'être un peuple et de s'appeler les enfants de la France. Il ne pourra non plus se rappeler sans dégoût les sanglantes épreuves nées de l'absurde expérience du commandement de la majorité. Par l'intelligence qu'il rayonne, par les sottises qu'il exclut, par l'ordre qu'il fait naître, l'abondance et la paix qu'il annonce, le droit nationaliste de l'intérêt commun tend à réunir une unanimité de suffrages qu'il n'est pas besoin de mettre dans l'urne, ni d'exprimer par le scrutin. L'évolution se produira sans qu'aucune nouveauté de morale ou religion intervienne. Sous la raison première que « Dieu le veut » ou « le Droit le veut », on admettra, à titre de raison seconde obligatoire, l'obéissance à ce qui maintient l'être de la patrie, par elle la sûreté des personnes et des biens : ni plus ni moins que la raison première de la volonté divine impose d'obéir, dans le cadre de la maison et du foyer, à la raison seconde de la volonté des chefs naturels. Rétablie sur des bases fermes, l'obéissance sera assistée par les motifs et les mobiles d'un amour autrement naturel et fort que nul des thèmes dérivés de l'amour de la démocratie.

Ce commandement national est le plus moderne de tous, et le monde contemporain n'en connaît pas de plus efficace. La Révolution qui semble l'abattre le ravive, comme l'exemple russe ne le montre que trop. L'exemple de l'Amérique, tendant à la pure xénophobie, montre aussi que la ploutocratie peut être aussi nationaliste que la Révolution ou la monarchie. Et la démocratie stimule le nationalisme

partout où des tribus humaines peuvent dire : *Pourquoi pas nous?* Et : *je vaux autant que les autres.* Bon ou mauvais, l'avenir est aux nations. Ce que le pâtre serbe, le laboureur bulgare, l'étudiant chinois, le jardinier-guerrier ottoman sont en train de vouloir s'étend pour de longs siècles à toutes les profondeurs de l'Afrique et de l'Asie, de sorte que ce qui ne sera pas fortement rassemblé et uni en corps de nation sera ruiné, massacré, effacé. On peut déplorer ces concurrences dans l'intérêt des nations anciennement constituées qui ne sont plus seules à jouir des privilèges de ce régime. Mais tant que l'évolution se poursuivra en ce sens, M. Ferrero peut garder l'assurance que chez les peuples qu'elle emporte, il ne doit redouter ni véritable crise de discipline et d'obéissance, ni profonde carence du commandement. Ce qui sera demandé au nom du salut public sera fait, et ce qui incarnera plus ou moins la nation exercera, sans grande difficulté, un pouvoir qui sera puissant.

L'incertain, c'est le sort d'une France dans laquelle les formes désuètes du droit démocratique lutteraient trop longtemps contre les réalités du droit national. Comprendrait-elle, sentirait-elle la nécessité et la convenance de la Monarchie? Tout dépendra du degré de sa sensibilité aux appels du salut public. Mais ce nationalisme universel peut la rendre singulièrement vigilante.

CHARLES MAURRAS.

Bêtes, hommes et dieux [1]

A notre arrivée au monastère nous quittâmes l'automobile et nous nous plongeâmes dans le labyrinthe d'étroites allées qui nous conduisit en face du plus grand temple d'Ourga, dont les murs thibétains sont dominés par un toit prétentieux de style chinois. Une seule lanterne brillait à l'entrée. La lourde porte garnie de bronze et d'acier était fermée. Quand le général frappa l'énorme gong de cuivre suspendu à la porte, des moines effrayés commencèrent à courir dans toutes les directions, et, voyant le général-baron, se prosternèrent à terre, n'osant relever la tête.

— Levez-vous, dit le baron, et conduisez-nous dans le temple !

L'intérieur ressemblait à celui de tous les temples de lamas : on y voyait les mêmes drapeaux multicolores portant des prières, des signes symboliques et des images de saints ; des longues banderoles de soie suspendues au plafond ; des images de dieux et de déesses. De chaque côté du chœur se trouvaient les bancs rouges des lamas et de la maîtrise. Sur l'autel, de petites lampes faisaient briller l'or et l'argent des vases et des candélabres. Derrière était suspendu un lourd rideau de soie jaune portant des inscriptions

(1) Voir *la Revue universelle* **du 1er juin 1924.**

thibétaines. Les lamas tirèrent les rideaux. Dans la faible lumière des lampes vacillantes apparut la grande statue de Bouddha assis dans le lotus d'or. Le visage du dieu était calme et indifférent ; seule, une douce lueur semblait l'animer. De chaque côté il était gardé par des milliers de petits Bouddhas apportés en offrande par des fidèles. Le baron frappa le gong pour attirer l'attention du Grand Bouddha sur sa prière et jeta une poignée de pièces de monnaie dans la grande coupe de bronze. Alors ce fils des croisés qui avait étudié tous les philosophes occidentaux, fermant les yeux, se couvrant le visage de ses mains jointes, pria. Je remarquai un rosaire noir à son poignet gauche. Sa prière dura environ dix minutes. Ensuite il me conduisit à l'autre bout du monastère et me dit :

— Je n'aime pas ce temple. Il est neuf et a été construit par les lamas quand le Bouddha vivant était devenu aveugle. Je ne trouve pas sur le visage du Bouddha doré les larmes ni les espoirs, ni la détresse ou la reconnaissance du peuple. Celui-ci n'a pas encore eu le temps d'y laisser les traces de ses prières. Nous allons voir maintenant le vieux sanctuaire des prophéties.

C'était un édifice beaucoup plus petit, noirci par l'âge, ressemblant à une tour avec un toit en dôme. Les portes étaient ouvertes. Des deux côtés de la porte se trouvaient des roues à prières, qu'on pouvait faire tourner. Au-dessus, une plaque de cuivre avec des signes du zodiaque. A l'intérieur, deux moines, psalmodiant les sutras sacrés, ne levèrent pas les yeux à notre entrée. Le général s'approcha d'eux et leur dit :

— Jetez des dés pour savoir le compte de mes jours.

Les prêtres apportèrent deux coupes remplies de dés et firent rouler ceux-ci sur leur table basse. Le baron regarda, compta en même temps qu'eux et dit :

— Cent trente ! Toujours cent trente !

S'approchant de l'autel qui portait une ancienne statue de Bouddha en pierre qui avait été apportée des Indes, il se remit à prier. Le jour commençait à poindre. Nous nous promenâmes dans le monastère, visitant les temples et les sanctuaires, le musée de l'école de médecine, la tour des astrologues et la cour où les Bandis et les jeunes lamas s'exercent le matin à la lutte. A d'autres endroits les lamas tiraient à l'arc. Quelques-uns des lamas, d'un grade plus

élevé, nous offrirent du mouton, du thé et des oignons sauvages.

A notre retour à la *yourta*, j'essayai de dormir, mais en vain. Trop de questions m'inquiétaient : « Où suis-je? A quelle époque suis-je en train de vivre? » Sans m'en rendre compte avec précision, je sentais confusément l'invisible présence de quelque grande idée, d'un projet gigantesque, d'une indescriptible misère humaine.

Après le déjeuner, le général manifesta le désir de me présenter au Bouddha vivant. Il est si difficile d'obtenir une audience du Bouddha que je fus ravi de cette occasion. Notre voiture s'arrêta bientôt à la porte du grand mur rayé blanc et rouge qui entoure le palais du dieu. Deux cents lamas en robes jaunes et rouges se précipitèrent pour saluer le général, le *Chiang Chun*, d'un murmure respectueux : « *Khan!* dieu de la guerre! » En cortège solennel ils nous conduisirent à une salle spacieuse où la lumière était tamisée. De lourdes portes sculptées s'ouvraient sur l'intérieur du palais. A l'extrémité de la salle, sur une estrade, se trouvait le trône, recouvert de coussins de soie jaune. Le dossier était rouge, dans un cadre de bois doré ; de chaque côté, des écrans de soie jaune dans des cadres d'ébène aux sculptures compliquées, et contre les murs des vitrines remplies d'objets de toutes sortes venant de Chine, du Japon, des Indes ou de Russie. Je remarquai, parmi les bibelots, un marquis et une marquise en porcelaine de Sèvres, d'une grâce exquise. Devant le trône, à une longue table basse, étaient assis huit nobles mongols : le président, un digne vieillard au visage intelligent et énergique, aux grands yeux pénétrants, me rappela les authentiques statues de bois des saints bouddhistes dont les yeux sont faits de pierres précieuses, que j'avais vues au musée impérial de Tokio, dans les salles consacrées au bouddhisme, où les Japonais montrent les anciennes statues d'Amida, de Daunichi-Bouddha, de la déesse Kwannon et du joyeux Hotei.

C'était le Houtouktou Jahantsi, président du Conseil des ministres de Mongolie, honoré et vénéré bien au delà des frontières de son pays. Les autres personnages étaient les ministres khans et des princes de Khakha. Jahantsi Houtouktou invita le baron Ungern à s'asseoir à côté de lui, et on apporta pour moi une chaise européenne. Le baron annonça au Conseil des ministres, par l'intermédiaire d'un

interprète, qu'il quitterait la Mongolie dans quelques jours et les implora de protéger la liberté conquise par le pays des successeurs de Gengis-Khan, dont l'âme toujours vivante demande aux Mongols de redevenir un peuple puissant et de réunir à nouveau en un grand Etat asiatique tous les royaumes sur lesquels il avait régné.

Le général se leva et tous les autres l'imitèrent. Il prit congé de chacun en particulier, avec gravité. Devant Jahantsi-Lama il s'inclina, tandis que le Houtouktou lui donnait sa bénédiction avec imposition des mains. De la chambre du Conseil, nous passâmes dans la maison de style russe qui est l'habitation particulière du Bouddha vivant. La maison était entourée d'une foule de lamas, rouges et jaunes ; de serviteurs, de conseillers, de fonctionnaires, de devins, de docteurs et de favoris. De la porte d'entrée partait une longue corde rouge dont l'autre extrémité était rejetée par-dessus le mur, à côté de la grille. Des foules de pèlerins rampant à genoux touchent l'extrémité de la corde à l'extérieur et donnent au moine un *hatyk* de soie ou une pièce d'argent. En touchant la corde dont l'extrémité intérieure est dans la main du Bogdo, les pèlerins établissent la communication avec le dieu vivant incarné. Un courant de bénédiction coule par ce câble de poil de chameau et de crin de cheval. Tout Mongol ayant touché cette corde mystique reçoit un ruban rouge qu'il porte autour du cou comme témoignage de l'accomplissement de son pèlerinage.

J'avais beaucoup entendu parler du Bogdo Khan avant d'avoir l'occasion de le voir. On m'avait parlé de son goût pour l'alcool qui avait causé sa cécité, de ses inclinations pour la culture occidentale et de sa femme qui aimait elle aussi à boire, et qui recevait en son nom de nombreuses délégations et des envoyés spéciaux.

Dans la salle dont le Bogdo avait fait son cabinet de travail, et où deux lamas secrétaires veillaient jour et nuit sur le coffre qui contenait les grands sceaux, régnait la simplicité la plus sévère. Sur une table basse en bois laqué, sans ornements, se trouvait ce qu'il fallait pour ècrire, ainsi qu'un étui de sceaux donnés par le gouvernement chinois et le dalaï-lama, enveloppé de soie jaune. Tout près, un fauteuil bas, un poêle de bronze avec un tuyau en fer ; sur les murs, des inscriptions mongoles et thibétaines, ainsi que le swastika ; derrière le fauteuil, un petit autel avec une statue

dorée de Bouddha devant laquelle brûlaient deux lampes; le plancher était recouvert d'un épais tapis jaune.

Quand nous entrâmes, les deux lamas secrétaires étaient seuls dans la pièce, le Bouddha vivant se trouvant dans le sanctuaire à côté où nul ne peut pénétrer que le Bogdo Khan lui-même et un lama, Kanpo-Gelong, qui s'occupe du temple et assiste le Bouddha vivant dans ses prières solitaires. Le secrétaire nous apprit que le Bogdo avait manifesté une grande agitation ce matin même. A midi il avait pénétré dans le sanctuaire. Pendant longtemps la voix du chef de la religion jaune s'était fait entendre en ferventes prières, puis, après la sienne, une autre voix inconnue avait parlé très clairement. Dans le sanctuaire avait eu lieu une conversation entre le Bouddha sur la terre et le Bouddha dans le ciel. Ainsi dirent les lamas.

— Attendons un peu, proposa le baron. Il sortira peut-être bientôt.

Tandis que nous attendions, le général commença à me parler de Jahantsi-Lama, disant que, tant que Jahantsi est calme, c'est un homme ordinaire, mais quand il est troublé et plongé dans de profondes réflexions, un nimbe apparaît autour de sa tête.

Au bout d'une demi-heure, les lamas secrétaires montrèrent les signes d'une grande frayeur et commencèrent à écouter attentivement du côté de l'entrée du sanctuaire. Puis ils se prosternèrent face contre terre. La porte s'ouvrit lentement ; alors entra l'empereur de Mongolie, le Bouddha vivant, Sa Sainteté Bogdo Djebstung Houtouktou, khan de la Mongolie extérieure. C'était un vieillard de forte taille, dont le visage rasé ressemblait à ceux des cardinaux romains. Il était vêtu de la tunique mongole de soie jaune à ceinture noire. Les yeux du vieillard étaient grands ouverts. La crainte et l'étonnement s'y lisaient. Il s'affaissa dans le fauteuil, murmurant : « Ecrivez ! »

Un secrétaire prit immédiatement du papier et une plume chinoise, tandis que Bogdo commençait à dicter sa vision qui était très compliquée et loin d'être claire. Il termina ainsi :

— Voilà ce que moi, Bogdo Houtouktou Khan, j'ai vu, parlant au grand et sage Bouddha, entouré des bons et des mauvais esprits. Sages lamas, Houtouktous, Kanpos, Marambas et saints Gheghens, donnez la réponse à ma vision !

En terminant, il s'épongea le front qui perlait de sueur et demanda qui était présent.

— Le khan *Chiang Chun* baron Ungern et un étranger, répondit un des secrétaires à genoux.

Le général me présenta au Bogdo qui inclina la tête en signe de salut. Ils commencèrent à causer tous les deux à voix basse. Par la porte ouverte, je voyais une partie du sanctuaire. Je distinguai une grande table recouverte de livres, les uns ouverts, les autres épars sur le plancher ; un poêle avec des charbons rouges, un panier contenant des omoplates et des entrailles de mouton pour lire l'avenir. Bientôt le baron se leva et s'inclina devant le Bogdo. Le Thibétain posa les mains sur la tête du baron et murmura une prière. Puis il enleva de son cou une lourde icone et la suspendit à celui du baron.

— Vous ne mourrez pas : vous serez incarné dans la forme d'être la plus élevée. Rappelez-vous cela, dieu incarné de la guerre, khan de la Mongolie reconnaissante !

Je compris que le Bouddha vivant donnait au « général sanguinaire » sa bénédiction avant la mort.

Je n'oublierai jamais la nuit du 19 au 20 mai 1921 ! Après le dîner, le baron Ungern me proposa d'aller chez Djam Bolon dont j'avais fait la connaissance le lendemain de mon arrivée à Ourga. Sa *yourta* était placée sur une estrade, dans un enclos situé derrière le quartier russe. Deux officiers buriats vinrent à notre rencontre et nous firent entrer. Djam Bolon était un homme d'âge moyen, grand et mince, au visage très allongé. Avant la grande guerre c'était un simple berger, mais il avait combattu sur le front allemand et ensuite contre les bolcheviks avec le baron Ungern. Il était grand-duc des Buriats, successeur des anciens rois buriats détrônés par le gouvernement russe après leur tentative pour établir l'indépendance du peuple buriat. Les domestiques nous apportèrent des plats chargés de noix, de raisins secs, de dattes et de fromage et nous servirent le thé.

— C'est la dernière nuit, Djam Bolon ! lui dit le baron. Et vous m'avez promis...

— Je me rappelle, répondit le Buriat, tout est prêt.

Pendant longtemps je les écoutai raconter leurs souvenirs d'anciens combats et d'amis disparus. La pendule marquait minuit quand Djam Bolon se leva et sortit.

— Je veux me faire dire l'avenir encore une fois, dit le baron comme s'il cherchait à se justifier. Pour le bien de notre cause, il est trop tôt pour moi de mourir...

Djam Bolon revint avec une femme d'âge moyen, petite, qui s'accroupit à l'orientale devant le feu, s'inclina et commença à regarder fixement le baron. Elle avait le visage plus blanc, plus allongé et plus maigre que les Mongoles, les yeux noirs et perçants. Son costume ressemblait à celui d'une bohémienne. J'appris par la suite que c'était une célèbre devineresse et prophétesse parmi les Buriats, fille d'une Bohémienne et d'un Buriat. Elle tira un petit sac de sa ceinture, d'un geste plein de lenteur, en tira de petits os d'oiseau et une poignée d'herbe sèche. Elle commença à murmurer des mots inintelligibles, tout en jetant de temps en temps de l'herbe sur le feu, ce qui remplit la tente d'un moelleux parfum. Je sentis distinctement palpiter mon cœur et tourner ma tête. Après que la devineresse eut brûlé toute son herbe, elle plaça les os d'oiseaux sur le charbon, les tournant et retournant avec des pincettes de bronze. A mesure que les os noircissaient, elle commença à les examiner et soudain son visage eut une expression de crainte et de souffrance. Elle arracha nerveusement la coiffe qui était enroulée autour de sa tête et, contractée de convulsions, commença à prononcer des phrases brèves et rapides.

— Je vois... Je vois le dieu de la guerre... Sa vie s'écoule horriblement... Après cela, une ombre... noire comme la nuit... ombre... Cent trente pas encore... Au delà, des ténèbres... Rien... Je ne vois rien... Le dieu de la guerre a disparu...

Le baron baissa la tête. La femme retomba sur le dos, les bras étendus. Elle avait perdu connaissance, mais il me sembla voir la pupille d'un des yeux briller sous les cils fermés. Deux Buriats emportèrent la forme inanimée, après quoi un long silence régna dans la *yourta* du prince buriat. Le baron Ungern se leva enfin et commença à marcher autour du feu, murmurant tout seul. Puis il s'arrêta et parla avec rapidité.

— Je vais mourir ! Je vais mourir !... Mais qu'importe? Qu'importe? La cause est en bonne voie et ne mourra pas. Je connais la route que suivra la cause. Les tribus des successeurs de Gengis-Khan se sont réveillées. Personne n'éteindra la flamme dans le cœur des Mongols ! En Asie il y aura

un grand Etat, de l'océan Pacifique et de l'océan Indien jusqu'aux rives de la Volga. La sage religion de Bouddha s'étendra jusqu'au nord et jusqu'à l'ouest. Ce sera la victoire de l'esprit. Un conquérant, un chef, apparaîtra, plus fort et plus résolu que Gengis-Khan et Ugadai. Il sera plus habile et plus miséricordieux que le sultan Baber et il gardera le pouvoir entre ses mains jusqu'au jour heureux où, de sa capitale souterraine, sortira le roi du monde. Pourquoi, pourquoi ne serai-je pas au premier rang des guerriers du bouddhisme? Pourquoi Karma en a-t-il ainsi décidé? Mais il doit en être ainsi. La Russie doit d'abord se laver de l'insulte de la révolution, se purifier dans le sang et la mort ; tous ceux qui acceptent le communisme doivent périr avec leurs familles afin que toute leur descendance soit détruite !

Le baron leva la main au-dessus de sa tête et la secoua comme s'il donnait des ordres à quelque personnage invisible.

Le jour commençait à poindre.

— Mon temps est venu ! dit le général. Bientôt je vais quitter Ourga.

Il nous serra la main rapidement et énergiquement, en disant :

— Adieu à jamais ! Je mourrai d'une mort atroce, mais le monde n'a jamais vu une terreur et une mer de sang comme il en verra maintenant.

La porte de la *yourta* se ferma violemment ; il était parti. Je ne le revis plus jamais.

— Il faut que je parte, moi aussi, car je dois également quitter Ourga aujourd'hui.

— Je le sais, répondit le prince, le baron vous a laissé auprès de moi pour quelque raison. Je vous donnerai un quatrième compagnon : le ministre de la Guerre de Mongolie. Vous l'accompagnerez pour revenir à votre *yourta*. C'est absolument nécessaire, dans votre propre intérêt.

Djam Bolon prononça cette dernière phrase en accentuant chaque mot. Je ne lui posai pas de question, habitué que j'étais au mystère de ce pays où règnent les bons et les mauvais esprits.

*
* *

Après avoir pris le thé dans la *yourta* de Djam Bolon, je revins chez moi, et préparai mes bagages. Le lama Turgut était déjà là.

— Le ministre de la Guerre voyagera avec nous, murmura-t-il. C'est nécessaire.

— Très bien, répondis-je, et je me rendis chez Olufsen pour l'emmener avec nous. Mais Olufsen m'annonça, à ma grande surprise, qu'il était forcé de passer quelques jours encore à Ourga : décision qui lui fut fatale, car un mois plus tard Sepaïloff, resté commandant d'armes après le départ du baron Ungern, signala dans un rapport qu'il avait été tué. Le ministre de la Guerre, un jeune et vigoureux Mongol, se joignit à notre caravane. A environ neuf kilomètres de la ville, une automobile arriva derrière nous. Le lama eut le corps contracté d'un frisson et me regarda avec frayeur. Je sentais l'atmosphère du danger qui m'était maintenant familière, j'ouvris mon étui et dégageai le cran de sûreté de mon revolver. L'automobile s'arrêta bientôt à côté de notre caravane. Sepaïloff nous salua très cordialement et demanda :

— Vous changez de chevaux à Khazahuduck? Est-ce que la route traverse le col en face de nous? Je ne connais pas le chemin et je dois rattraper un messager qui y est allé.

Le ministre de la Guerre répondit que nous serions à Khazahuduck le soir même et donna à Sepaïloff les indications nécessaires pour trouver la route. L'automobile s'éloigna à toute vitesse et, quand elle eut atteint la crête, il ordonna à un des Mongols d'aller en avant au galop et de voir si elle ne s'était pas arrêtée quelque part de l'autre côté. Le Mongol donna un coup de cravache à son cheval et partit. Nous suivîmes lentement.

— Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je. Expliquez-moi.

Le ministre me dit que Djam Bolon avait reçu avis la veille que Sepaïloff avait formé le projet de me rattraper sur la route et de me tuer. Il me soupçonnait d'avoir excité le baron contre lui. Djam Bolon avertit le baron qui organisa cette colonne pour me protéger. Le Mongol revint nous dire que l'automobile avait disparu.

— Maintenant, dit le ministre, nous allons prendre une tout autre direction, si bien que le colonel nous attendra en vain à Khazahuduck.

Nous nous dirigeâmes vers le nord, à Undur Dobo, et le soir nous étions au camp d'un prince local. Nous prîmes congé du ministre, on nous donna des chevaux splendides et nous pûmes continuer notre voyage vers l'est, laissant derrière nous « l'homme à la tête en forme de selle » dont le

vieux devin des environs de Van Kure m'avait averti de me méfier.

Après douze jours de marche, sans autres aventures, nous atteignîmes la première station sur la ligne chinoise du chemin de fer de l'Est. De là je gagnai Pékin.

Entouré de tout le confort moderne de l'hôtel de Pékin, je me débarrassai de mes attributs de voyageur, de chasseur et de guerrier. Mais je ne pouvais cependant rejeter le charme mystérieux de ces neuf jours passés à Ourga où, quotidiennement, j'avais vécu auprès du baron Ungern, « Dieu Incarné de la Guerre ». Les journaux, rendant compte de la marche sanglante du baron à travers la Transbaïkalie, me ramenaient à l'esprit le souvenir de ces journées. Aujourd'hui même, bien que plus de sept mois se soient écoulés, je ne puis oublier ces jours de folie, d'inspiration et de haine.

Les prophéties se sont réalisées. Environ cent trente jours après, le baron Ungern fut capturé par les bolcheviks, par suite de la trahison de ses officiers, et fut exécuté à la fin de septembre.

Le baron R.-F. von Sternberg... Comme un orage sanguinaire de Karma vengeur, il passa sur l'Asie centrale. Qu'a-t-il laissé derrière lui? L'ordre du jour sévère qu'il adressa à ses soldats et qui se terminait par les paroles de la révélation de saint Jean :

« Que personne n'arrête la vengeance qui doit frapper le corrupteur et le meurtrier de l'âme du peuple russe. La révolution doit être arrachée du monde. Contre elle, la révélation de saint Jean nous a prévenus en ces termes : « Et « la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée « d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait à la « main une coupe d'or pleine des abominations et de la « souillure de ses impudicités. Et sur son front était écrit « ce nom mystérieux : la grande Babylone, la mère des im- « pudicités et des abominations de la terre. Je vis cette « femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs « de Jésus. »

C'est un document humain, un document de la tragédie russe, peut-être de la tragédie mondiale.

Mais il restait une autre trace, plus importante encore.

Dans les *yourtas* mongoles, près des feux des bergers,

Buriats, Mongols, Djungars, Kirghiz, Kalmoucks et Thibétains racontent la légende née de ce fils des croisés et des corsaires.

— Du Nord est venu un guerrier blanc qui appela les Mongols, les conviant à briser leurs chaînes d'esclavage qui tombèrent sur notre sol délivré. Ce guerrier blanc était Gengis-Khan réincarné et il prédit la venue du plus grand de tous les Mongols qui répandra la belle foi de Bouddha, la gloire et la puissance des descendants de Gengis, d'Ugadai et de Kublai-Khan. Et ce temps viendra !

L'Asie est réveillée et ses fils prononcent d'audacieuses paroles.

Il serait bon, pour la paix du monde, qu'ils se montrassent les disciples des sages créatures, Ugadai et le sultan Baber, plutôt que de se mettre sous les auspices des mauvais démons de Tamerlan le Destructeur.

II. — Le Bouddha vivant.

En Mongolie, pays des miracles et des mystères, vit le gardien du Mystérieux et de l'Inconnu, le Bouddha vivant, S. S. Djebtsung Damba Houtouktou Khan, Bogdo Gheghen, pontife de Ta Kure. C'est l'incarnation de l'immortel Bouddha, le représentant de la lignée ininterrompue de souverains spirituels régnant depuis 1670, qui se transmettent l'esprit toujours plus affiné de Bouddha Amitabba joint à Chan-ra-zi, l'Esprit miséricordieux des montagnes. En lui est tout, même le mythe du soleil et la fascination des pics mystérieux de l'Himalaya, les contes des pagodes de l'Inde, la sévère majesté des conquérants mongols, empereurs de l'Asie tout entière, les antiques et brumeuses légendes des sages Chinois ; l'immersion dans les pensers des Brahmanes ; la vie austère des moines de l'Ordre Vertueux ; la vengeance des guerriers éternellement errants, les Olets, avec leurs Khans, Batur Hun Tsigi et Gushi ; le fier héritage de Gengis et de Kublai-Khan ; la psychologie cléricale réactionnaire des lamas ; le mystère des rois thibétains commençant avec Srong-Tsang Gampo ; l'implacable cruauté de la secte jaune de Paspa. Toute la brumeuse histoire de l'Asie, de la Mongolie, du Pamir, de l'Himalaya, de la Mésopotamie, de la Perse et de la Chine, entoure le Dieu vivant d'Ourga. Aussi

ne doit-on pas s'étonner que son nom soit vénéré tout le long de la Volga, en Sibérie, en Arabie, entre le Tigre et l'Euphrate, en Indo-Chine et sur les rives de l'océan Arctique.

Pendant mon séjour à Ourga, je visitai plusieurs fois la demeure du Bouddha vivant ; j'ai causé avec lui et j'ai observé sa vie. Ses savants marambas favoris m'ont longuement entretenu de lui. Je l'ai vu lire des horoscopes, j'ai entendu ses prédictions, j'ai consulté ses archives de livres anciens, les manuscrits contenant la vie et les prédictions de tous les Bogdo Khans. Les lamas me parlèrent avec franchise et sans réserve, la lettre du Houtouktou de Narabanchi m'ayant gagné leur confiance.

La personnalité du Bouddha vivant présente la même dualité que l'on retrouve dans tout le lamaïsme. Intelligent, pénétrant, énergique, il s'adonne en même temps à l'alcoolisme, qui a causé sa cécité. Lorsqu'il devint aveugle, les lamas tombèrent dans le désespoir le plus profond. Quelques-uns assurèrent qu'il fallait l'empoisonner et mettre à sa place un autre Bouddha incarné ; les autres firent valoir les grands mérites du pontife aux yeux des Mongols et des fidèles de la religion jaune. Ils décidèrent finalement de bâtir un grand temple, avec une gigantesque statue de Bouddha, afin d'apaiser les dieux. Ceci cependant ne réussit pas à ramener la vue du Bogdo, mais lui donna l'occasion de hâter le départ pour l'autre monde de ceux d'entre les lamas qui avaient fait preuve d'un radicalisme excessif quant à la méthode de résoudre le problème de sa cécité.

Il ne cesse de méditer sur la cause de l'Église et de la Mongolie, et en même temps s'inquiète de bagatelles superflues. Il s'intéresse à l'artillerie. Un officier russe en retraite lui offrit deux vieux canons, qui valurent au donateur le titre de Tumbaiir Hun, prince cher à mon cœur. Aux jours de fêtes, on tire le canon, à la grande joie de l'auguste aveugle. Des automobiles, des gramophones, des téléphones, des cristaux, des porcelaines, des tableaux, des parfums, des instruments de musique, des animaux et des oiseaux rares ; des éléphants, des ours de l'Himalaya, des singes, des serpents et des perroquets des Indes, tout cela se trouvait au palais du dieu, mais avait bien vite cessé de plaire et restait là, oublié.

A Ourga viennent des pèlerins et des offrandes de toutes les parties du monde lamaïste et bouddhiste. Le trésorier

du palais, l'honorable Balma Dorji, me montra un jour la grande salle où l'on garde tous les présents offerts au Bouddha. C'est un musée unique d'objets précieux. On y trouve rassemblées des pièces rares inconnues aux musées d'Europe. Le trésorier, ouvrant une vitrine fermée d'une serrure en argent, me dit :

— Voici des pépites d'or pur de Bei Kem ; des zibelines noires de Komckhi ; des bois de cerf miraculeux. Une boîte envoyée par les Crochons remplie de précieuses racines de ginsong et de musc parfumé ; un morceau d'ambre venant des côtes de la mer de Glace qui pèse cent vingt-quatre lans (environs dix livres) ; voici des pierres précieuses des Indes, du zebot parfumé et des ivoires sculptés de Chine.

Il me montra tous les articles du musée, m'en parlant avec un plaisir manifeste. Et c'était en effet merveilleux. J'avais devant les yeux des fourrures rares, des castors blancs, des zibelines noires, des renards blancs, bleus et noirs, des panthères noires ; de petites boîtes en écaille de tortue splendidement sculptées, contenant des hatyks de dix ou quinze mètres de long, en soie des Indes aussi fine que des toiles d'araignée ; des petits sacs faits de fil d'or garnis de perles, présents de rajahs hindous ; des anneaux ornés de rubis et de saphirs de Chine et des Indes, de gros morceaux de jade, des diamants bruts ; des défenses d'ivoire ornées d'or, de perles et de pierres précieuses ; des costumes brodés d'or et d'argent ; des défenses de morse sculptées en bas-relief, par des artistes primitifs, sur les côtes de la mer de Behring ; sans compter tout ce que je ne puis me rappeler ni citer. Dans une salle particulière se trouvaient les vitrines contenant les statues de Bouddha en or, argent, bronze, ivoire, corail, nacre, ou en bois rares, colorés et parfumés.

— Vous savez que lorsque les conquérants envahissent un pays où sont honorés les dieux, ils brisent les images et les renversent. C'est ce qui arriva, il y a plus de trois cents ans, quand les Kalmouks pénétrèrent au Thibet et, en 1900, quand les troupes européennes mirent Pékin au pillage. Savez-vous pourquoi? Prenez une des statues et examinez-là.

Je pris celle qui était le plus près du bord, un Bouddha de bois, et je commençai à l'examiner. A l'intérieur il y avait quelque chose de détaché, qui faisait du bruit quand on l'agitait.

— Entendez-vous? demanda le lama. Ce sont des pierres précieuses et des monceaux d'or, les entrailles du dieu. Voilà la raison pour laquelle les conquérants brisent tout de suite les statues des dieux. Beaucoup des pierres précieuses les plus fameuses proviennent de l'intérieur des statues de dieux trouvées aux Indes, à Babylone et en Chine.

Quelques salles étaient consacrées à la bibliothèque, où des manuscrits et des volumes de différentes époques, en différentes langues, et sur des sujets extrêmement variés remplissaient les rayons. Quelques-uns tombent en poussière, et les lamas les recouvrent d'une solution qui gélatinise ce qui reste afin de le préserver des ravages de l'air. J'y vis aussi des tablettes d'argile portant des inscriptions cunéiformes, provenant évidemment de Babylone ; des livres chinois, hindous et thibétains rangés à côté des livres mongols ; des volumes du pur bouddhisme antique ; des œuvres des « bonnets rouges », c'est-à-dire du bouddhisme corrompu ; des ouvrages du bouddhisme jaune ou lamaïste ; des livres de traditions, de légendes et de paraboles. Des groupes de lamas lisaient, étudiaient et copiaient ces volumes, conservant et répandant l'antique sagesse parmi leurs successeurs,

Une salle est réservée aux livres mystérieux sur la magie, aux biographies et aux ouvrages des trente et un Bouddhas vivants, avec les bulles du Dalaï-Lama, du pontife de Tashi Lumpo, du Houtouktou d'Utai en Chine, du Pandita Gheghen de Dolo Nor en Mongolie intérieure et des cent sages Chinois. Seul le Bogdo Houtouktou et le Marambo Ta-Rimpo-Cha peuvent entrer dans ce sanctuaire de science mystérieuse. Les clefs en sont conservées dans un coffre spécial, avec les sceaux du Bouddha vivant et l'anneau de rubis de Gengis-Khan orné du swastika, qui se trouve dans le cabinet de travail du Bogdo.

Sa Sainteté est entourée de cinq mille lamas. Ils appartiennent à une hiérarchie compliquée qui va des simples serviteurs aux conseillers de Dieu, membres du gouvernement. Parmi ces conseillers se trouvent les quatre khans de Mongolie et les cinq autres plus hauts princes.

Parmi les lamas, il y a trois classes particulièrement intéressantes dont me parla le Bouddha vivant lui-même, quand je lui rendis visite en compagnie de Djam Bolon.

Le dieu déplora avec chagrin la vie somptueuse et déréglée

menée par les lamas, qui cause la disparition rapide des devins et prophètes dans leurs rangs :

— Si les monastères de Jahantsi et de Narabanchi, me dit-il, n'avaient pas conservé leur régime et leur règle sévère, Ta Kure resterait sans devins ni prophètes. Barun Abaga Nar, Dorchiul-Jurdok et les autres saints lamas, qui avaient le pouvoir de pénétrer ce qui est caché à la vue du commun, ont disparu avec la bénédiction des dieux.

Cette classe de lamas est extrêmement importante, parce que tout grand personnage visitant les monastères d'Ourga est montré au Kama Tzuren (devin) à l'insu du visiteur, afin que soit étudiée sa destinée. Le Bogdo Houtouktou en est aussitôt averti, de telle sorte qu'ayant en sa possession ces renseignements, il sait comment traiter son hôte et quelle attitude avoir envers lui. Les Tzurens sont pour la plupart des vieillards décharnés, épuisés, vivant dans l'ascétisme le plus sévère. Mais j'en ai rencontré des jeunes, qui étaient encore presque des enfants. C'étaient les Hubilgans, les dieux incarnés, les futurs houtouktous et gheghens des divers monastères mongols.

La seconde classe comprend les docteurs « Ta Lama ». Ils observent l'action des plantes et de certains produits animaux sur les hommes, conservent les remèdes du Thibet, étudient soigneusement l'anatomie, mais sans pratiquer la vivisection. Ils sont très habiles pour réduire les fractures d'os, excellents masseurs et remarquables comme hypnotiseurs et magnétiseurs.

La troisième classe comprend les docteurs du grade le plus élevé, qui sont pour la plupart Thibétains ou Kalmouks : ce sont les empoisonneurs. On pourrait les appeler docteurs en médecine politique. Ils vivent à part, ne se mêlent jamais aux autres et constituent la grande arme silencieuse entre les mains du Bouddha vivant. On me dit que beaucoup d'entre eux sont muets. J'en ai vu un de cette classe — celui-là même qui empoisonna le médecin chinois envoyé par l'empereur de Pékin pour liquider le Bouddha vivant ; — c'était un petit vieillard chenu, à la face sillonnée de rides profondes, portant une barbiche blanche et dont les yeux vifs semblaient chercher toujours autour de lui, curieusement. Quand il arrive dans un monastère, le « dieu » local cesse de manger et de boire tant il a peur de cette locuste mongole. Mais ces précautions mêmes ne sauvent pas le condamné, une coif-

fure, une chemise, une botte empoisonnée, un rosaire, une bride, des livres ou quelque objet de piété trempé dans une solution vénéneuse accomplissent sûrement les desseins du Bogdo Khan.

L'estime et la fidélité religieuse la plus profonde entourent le pontife aveugle. Devant lui tous se prosternent, face contre terre. Les khans et les houtouktous s'approchent de lui à genoux. Tout ce qui l'entoure est sombre et plein d'antiquité orientale. Le vieillard aveugle et ivrogne, écoutant un air banal de gramophone, ou donnant à ses serviteurs une secousse électrique avec sa dynamo, le féroce tyran empoisonnant ses ennemis politiques, le lama maintenant son peuple dans les ténèbres, le trompant par ses prédictions et ses prophéties, est cependant un homme différant de l'ordinaire.

Un jour, nous étions assis dans le cabinet du Bogdo et le prince Djam Bolon lui traduisait mon récit de la grande guerre. Le vieillard suivait attentivement. Soudain il ouvrit les yeux tout grands et commença à écouter des bruits qui venaient de l'extérieur. Son visage était empreint de vénération suppliante et apeurée.

« Les dieux m'appellent », murmura-t-il. Alors il se dirigea lentement vers son sanctuaire particulier où il pria à haute voix pendant deux heures, à genoux, immobile comme une statue. Sa prière est une conversation avec les dieux invisibles aux questions desquels il donne lui-même la réponse. Il sortit du sanctuaire pâle et épuisé, mais satisfait, heureux. C'était sa prière personnelle. Pendant le service religieux du temple, il ne prend pas part aux prières, car alors il est « Dieu ». Assis sur son trône, on le porte solennellement sur l'autel où les lamas et les fidèles peuvent lui adresser leurs prières. Il reçoit leurs invocations, leurs espérances, leurs larmes, leur douleur et leur désespoir, regardant, immobile, l'espace devant lui, de ses yeux brillants mais sans vie. A certains moments du service, les lamas le revêtent de différentes robes, jaunes et rouges, et changent sa coiffure. Le service se termine toujours au moment solennel où le Bouddha vivant, la tiare sur la tête, donne la bénédiction pontificale aux fidèles, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, étendant à la fin ses mains vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers l'Europe, où, selon les croyances de la religion jaune, doivent pénétrer les enseignements du sage Bouddha.

Après de ferventes prières ou de longs services dans le temple, le pontife semble fortement ébranlé : il appelle souvent ses secrétaires, leur dicte ses visions et ses prophéties, toujours très compliquées, et dépourvues d'explications.

Quelquefois, prononçant les mots : « Leurs âmes communiquent », il revêt la robe blanche et va prier dans son sanctuaire. Alors on ferme toutes les portes du palais et tous les lamas sont plongés dans une frayeur mystique et solennelle ; tous sont en prière, égrenant leurs rosaires et murmurant l'oraison *Om! Mani padme Hung!* Ou bien ils font tourner les roues à prières et exorcisent ; les devins lisent les horoscopes ; les visionnaires écrivent le récit de leurs visions ; tandis que les marambas cherchent dans les livres anciens l'explication des paroles du Bouddha.

*
* *

Avez-vous jamais vu les toiles d'araignée poussiéreuses et la moisissure des caves de quelque ancien château en Italie, en France ou en Angleterre? C'est la poussière des siècles. Elle a peut-être touché le visage, le casque ou l'épée d'un empereur romain, de saint Louis, du Grand Inquisiteur, de Galilée ou du roi Richard. Votre cœur se contracte involontairement et vous vous sentez plein de respect pour ces témoins des siècles passés. J'ai ressenti la même impression à Ta Kure, plus profonde encore peut-être. La vie continue ici comme elle se déroulait il y a huit siècles ; l'homme ne vit ici que dans le passé ; la vie contemporaine ne fait que compliquer et gêner l'existence normale.

— C'est aujourd'hui un grand jour, me dit une fois le Bouddha vivant, c'est le jour où le bouddhisme remporta la victoire sur toutes les autres religions. C'était, il y a longtemps, Kublai Khan appela à lui les lamas de toutes les religions et leur ordonna de lui expliquer leur foi. Ils louèrent leurs dieux et leurs Houtouktous. Des discussions et des querelles commencèrent. Seul un lama restait silencieux. Enfin il sourit d'un air moqueur, en disant :

— Grand empereur ! ordonne à chacun de prouver la puissance de ses dieux par l'accomplissement d'un miracle ; ensuite tu jugeras et tu choisiras.

Kublai Khan ordonna donc à tous les lamas de lui montrer

un miracle, mais tous gardaient le silence, confus, impuissants devant lui.

— Maintenant, dit l'empereur en s'adressant au lama qui avait fait cette proposition, maintenant c'est à toi de prouver la puissance de tes dieux.

Le lama regarda longuement et silencieusement l'empereur, se retourna, regarda toute l'assemblée, puis, lentement, étendit la main vers eux. A ce moment, le gobelet d'or de l'empereur se souleva de la table et se pencha vers les lèvres du khan sans qu'aucune main visible le soutînt. L'empereur goûta les délices d'un vin parfumé. Tous furent frappés d'étonnement et l'empereur parla :

— Je choisis de prier tes dieux, et c'est eux que tous les peuples que je gouverne devront prier. Quelle est ta religion? Qui es-tu et d'où viens-tu?

— Ma religion est enseignée par le sage Bouddha. Je suis le pandita lama Turjo Gamba du lointain et glorieux monastère de Sakkia au Thibet, où demeure incarné dans un corps humain, l'esprit de Bouddha, sa sagesse et sa puissance. Rappelle-toi, sire, que les peuples qui partagent notre foi posséderont tout l'univers occidental et pendant cent onze années répandront leurs croyances dans le monde entier.

— Voilà ce qui arriva ce jour même, il y a des siècles. Le lama Turjo Gamba ne retourna pas au Thibet ; il resta ici, à Ta Kure, où n'existait encore qu'un tout petit peuple. D'ici il se rendit auprès de l'empereur à Karakorum et plus tard, avec lui, dans la capitale de la Chine, pour le fortifier dans la foi, prédire la destinée des affaires de l'État et l'éclairer selon la volonté de Dieu.

Le Bouddha vivant garda le silence un moment, murmura une prière et ajouta :

— Ourga, patrie ancienne du bouddhisme. Avec Gengis-Khan partirent, pour la conquête de l'Europe, les Olets, appelés aussi les Kalmouks. Il y demeurèrent presque cent ans, vivant sur les plaines de Russie. Puis ils revinrent en Mongolie, les lamas jaunes les ayant appelés pour combattre les rois du Thibet, les lamas aux bonnets rouges qui opprimaient le peuple. Les Kalmouks aidèrent la religion jaune, mais ils se rendirent compte que Lhassa était trop distant et ne pourrait pas répandre nos croyances par toute la terre. En conséquence le Kalmouk Gushi Khan amena au Thibet un saint lama, Undur Gheghen, qui avait rendu visite au roi

du monde. A partir de ce jour, le bogdo Gheghen a constamment habité Ourga : il s'est montré le protecteur des libertés mongoles et des empereurs chinois d'origine mongole. Undur Gheghen fut le premier Bouddha vivant au pays des Mongols. Il nous laissa à nous, ses successeurs, l'anneau de Gengis-Khan, envoyé par Kublai-Khan au Dalaï-Lama en récompense du miracle accompli par le lama Turjo Gamba ; nous possédons aussi le sommet du crâne d'un mystérieux thaumaturge noir des Indes : Strongtsan, roi du Thibet, s'en servait comme d'une coupe et y buvait pendant les cérémonies du temple, il y a seize cents ans ; nous avons encore une antique statue de Bouddha en pierre qui fut rapportée de Delhi par le fondateur de la religion jaune, Paspa.

Le Bogdo frappa des mains, et l'un des secrétaires prit dans une étoffe rouge une grosse clef d'argent avec laquelle il ouvrit le coffre aux sceaux. Le Bouddha vivant plongea la main dans le coffre et en tira une petite boîte d'ivoire sculpté dont il sortit, pour me la montrer, une grosse bague en or montée d'un splendide rubis taillé, portant le signe du swastika.

— Cette bague était constamment à la main droite de Gengis-Khan et de Kublai, me dit-il.

Quand le secrétaire eut refermé le coffre, le Bogdo lui ordonna de faire venir son maramba favori à qui il fit lire quelques pages d'un ancien livre posé sur la table.

Le lama commença à lire d'une voix monotone.

— Quand Gushi-Khan, chef des Kalmouks, eut fini la guerre contre les bonnets rouges, il emporta avec lui la pierre noire miraculeuse que le roi du monde avait envoyée au Dalaï-Lama. Guski-Khan voulait créer en Mongolie occidentale la capitale de la religion jaune. Mais les Olets étaient, à cette époque, en guerre avec les empereurs mandchous au sujet du trône de Chine et subissaient défaite sur défaite. Le dernier khan des Olets, Amursana, s'enfuit en Russie, mais avant de s'échapper il envoya à Ourga la pierre noire sacrée. Aussi longtemps qu'elle resta à Ourga, le Bouddha vivant pouvant s'en servir pour bénir le peuple, jamais la maladie ni le malheur ne touchèrent les Mongols ni leurs animaux. Il y a environ cent ans, cependant, quelqu'un vola la pierre sacrée, et depuis lors les bouddhistes l'ont cherchée vainement dans le monde entier. Depuis sa disparition le peuple mongol a commencé lentement à mourir.

— Cela suffit, s'écria le Bodgo gheghen. Nos voisins nous mérpisent. Ils oublient que nous fûmes autrefois leurs maîtres, mais nous conservons nos saintes traditions ; nous savons que le jour du triomphe viendra pour les tribus mongoles et la religion jaune. Nous avons les protecteurs de la foi, les Buriats ! Ce sont eux les plus fidèles gardiens de l'héritage de Gengis-Khan.

Ainsi parla le Bouddha vivant. Ainsi parlèrent les anciens livres.

*
* *

Le Bogdo-Khan actuellement régnant sur la Mongolie extérieure est Thibétain. Il appartient à une pauvre famille qui vivait dans les environs de Sakkia Kure, dans l'ouest du Thibet. Dès sa plus tendre enfance, il eut une nature orageuse et inesthétique. Il était enflammé de l'idée de l'indépendance mongole et brûlait de rendre glorieux l'héritage de Gengis-Khan. Ceci lui donna tout de suite une grande influence parmi les lamas, les princes et les khans de Mongolie, ainsi qu'auprès du gouvernement russe qui chercha toujours à l'attirer de son côté. Il ne craignit pas de se dresser contre la dynastie mandchoue de Chine et obtint toujours l'assistance de la Russie, du Thibet, des Buriats et des Kirghiz, qui lui fournirent de l'argent, des armes, des soldats et l'aide de leurs diplomates. Les empereurs de Chine évitèrent de rentrer en guerre ouverte avec le Dieu vivant, de peur de provoquer les protestations des bouddhistes chinois. A un certain moment, ils envoyèrent au Bogdo-Khan un habile médecin empoisonneur. Le Bouddha vivant, cependant, comprit immédiatement la nature de ces attentions médicales, et, connaissant le pouvoir des poisons de l'Asie, décida de faire un voyage pour visiter les monastères mongols et thibétains. Il laissa, pour le remplacer, un Hubilgan qui devint l'ami du docteur chinois et lui demanda le but de sa visite. Bientôt le Chinois mourut, pour une cause inconnue, et le Bouddha vivant revint dans sa capitale.

Un autre danger menaça le Dieu vivant. Ce fut quand Lhassa décida que le Bogdo-Khan avait une politique trop indépendante au Thibet. Le Dalaï-Lama commença à négocier avec plusieurs khans et princes, le Sain Noion Khan et Jassaktu Khan prenant la tête du mouvement, et les persuada d'accélérer l'émigration de Bouddha dans une autre

forme humaine. Ils arrivèrent à Ourga où le Bogdo Khan les accueillit avec les plus grandes marques de joie et d'estime. On leur prépara un grand festin et les conspirateurs étaient déjà prêts à exécuter les ordres du Dalaï-Lama. Cependant, à la fin du banquet, ils éprouvèrent certains malaises dont ils moururent au cours de la nuit. Le Bouddha vivant renvoya leurs corps à leurs familles avec tous les honneurs dus à leur rang.

Le Bogdo-Khan connaît toutes les pensées, toutes les actions des princes et des khans, la plus insignifiante conspiration ourdie contre lui-même, et le coupable est d'habitude aimablement invité à venir à Ourga d'où il ne repart pas vivant.

Le gouvernement chinois décida d'en finir avec la lignée des Bouddhas vivants. Cessant la lutte contre le pontife d'Ourga, il imagina l'intrigue suivante pour arriver à ses fins.

Pékin invita le pandita gheghen de Dolo-Nor ainsi que le chef des lamaïstes chinois, le houtouktou d'Utaï, ces deux personnages en reconnaissant pas la suprématie du Bouddha vivant, à venir dans la capitale. Ils décidèrent, après avoir consulté les livres bouddhiques, que le Bogdo-Khan actuel devait être le dernier Bouddha vivant, la partie de l'esprit de Bouddha qui demeure chez les Bogdo-Khans ne pouvant s'arrêter que trente et une fois dans le corps humain. Bogdo-Khan est le trente et unième Bouddha incarné depuis l'époque d'Undur Gheghen et avec lui, par conséquent, se termine la dynastie des pontifes d'Ourga. Cependant, en apprenant ceci, le Bogdo-Khan lui-même fit quelques recherches et découvrit dans les vieux manuscrits thibétains qu'un des pontifes thibétains était marié et que son fils fut un Bouddha incarné. Voilà pourquoi le Bogdo se maria et a maintenant un fils, jeune homme énergique et capable, de sorte que le trône religieux de Gengis-Khan ne restera pas vacant. La dynastie des empereurs chinois a disparu de la scène des événements politiques, mais le Bouddha vivant continue à être le centre de l'idée pan-asiatique.

Le nouveau gouvernement chinois de 1920 mit en état d'arrestation le Bouddha vivant dans son propre palais, mais au commencement de 1921 le baron Ungern traversa le Bogdo Ol sacré et s'approcha du palais par derrière. Des cavaliers thibétains tuèrent les sentinelles chinoises à coups

de flèches, les Mongols pénétrèrent dans le palais, enlevèrent leur dieu qui, immédiatement, souleva la Mongolie et réveilla les espérances des peuples et des tribus de l'Asie.

Dans le grand palais du Bogdo, un lama m'a montré une cassette spéciale, recouverte d'un tapis précieux, où sont gardées les bulles du Dalaï-Lama et de Tashi-Lama, les décrets des empereurs russes et chinois et les traités entre la Mongolie, la Russie, la Chine et le Thibet. Dans cette même cassette se trouve la plaque de cuivre portant le signe mystérieux du roi du monde et le récit de la dernière vision du Bouddha vivant.

*
* *

J'ai prié et j'ai vu ce qui est caché aux yeux du peuple. Une vaste plaine s'étendait devant moi entourée de lointaines montagnes. Un vieux lama portait un panier rempli de lourdes pierres. Il avançait à peine. Du nord vint un cavalier vêtu de blanc. Il s'approcha du lama et lui dit :

— Donne-moi ton panier. Je t'aiderai à le porter jusqu'à la kure.

Le lama lui passa son lourd fardeau, mais le cavalier fut incapable de le soulever jusqu'à la hauteur de sa selle, de telle sorte que le vieux lama dut le replacer sur son épaule et continuer son chemin, courbé sous le poids.

Alors arriva du nord un autre cavalier vêtu de noir, monté sur un cheval noir, qui, lui aussi, s'approcha du lama et lui dit :

— Imbécile ! pourquoi portes-tu ces pierres quand elles se trouvent partout sur le sol.

En disant ces mots, il bouscula le lama en poussant le poitrail de son cheval contre le vieillard et répandit les pierres sur le sol.

Quand les pierres touchèrent le sol elles se transformèrent en diamants. Les trois hommes se précipitèrent pour les soulever, mais pas un d'entre eux ne put les détacher du sol. Alors le vieux lama s'écria :

— Dieux ! Toute ma vie j'ai porté ce lourd fardeau, et maintenant, quand il me restait si peu de chemin à faire, je l'ai perdu. Aidez-moi, dieux puissants et miséricordieux !

Soudain, un vieillard chancelant apparut. Il rassembla tous les diamants, les plaça sans difficulté dans le panier,

enleva la poussière qui les recouvrait, souleva le fardeau jusqu'à hauteur de son épaule et partit en disant au lama :

— Repose-toi un moment. Je viens de porter mon fardeau jusqu'au bout, et je suis heureux de t'aider à porter le tien.

Ils continuèrent leur route et je les perdis de vue, tandis que les cavaliers commençaient à combattre. Ils se battirent tout le jour et toute la nuit et quand le soleil se leva sur la plaine, aucun des deux n'était là, ni mort, ni vivant ; ils avaient disparu sans laisser de traces. Voilà ce que j'ai vu, moi, Bogdo Houtouktou Khan, parlant au grand et sage Bouddha, entouré des bons et des mauvais démons. Sages lamas, houtouktous, kampos, marambas et saints gheghens, donnez la réponse à ma vision.

Ceci fut écrit en ma présence, le 17 mai 1921, d'après les paroles du Bouddha vivant, prononcées au moment où il venait de sortir du sanctuaire particulier attenant à son cabinet de travail. J'ignore ce que les houtouktous, les gheghens, les devins, les sorciers lui ont répondu, mais la réponse n'est-elle pas claire lorsque l'on connaît la situation actuelle de l'Asie.

L'Asie se réveille ; elle est pleine d'énigmes, mais elle a aussi ses réponses aux questions posées par les destinées de l'humanité. Ce grand continent de pontifes mystérieux, de dieux vivants, de mahatmas, d'hommes qui lisent dans le livre terrible de Karma, sort d'un long sommeil. Cet océan de centaines de millions d'êtres humains est soulevé par des vagues monstrueuses.

F. OSSENDOWSKI.

Buenos-Aires et la Femme argentine

On est peut-être excusable, quand on revient de l'autre hémisphère, de ne pas monter tout de suite en chaire et de vouloir commencer par mettre un peu d'ordre dans ses papiers et dans ses idées. Et puis, quelque recul n'est pas mauvais pour embrasser les ensembles. Aussi bien est-ce une impression singulière qu'on éprouve en débarquant à Buenos-Aires, après avoir passé la ligne et subi vingt-deux jours de mer, d'y trouver une ville si semblable à nos grandes capitales européennes qu'on se croirait encore à Paris, à Bruxelles ou à Rotterdam.

Oui, en vérité, une impression singulière et contradictoire, faite à la fois de beaucoup d'admiration et d'un peu de désenchantement.

Non pas, certes, ce genre de désenchantement qui s'empara de Candide quand don Fernando d'Ibaraa y Figueroza y Moscarenez y Lampourdos y Souza, lieutenant général et gouverneur de Buenos-Aires, l'eut invité à lui céder sa chère Cunégonde. Les idées de Candide sur l'Amérique du Sud n'avaient que le tort d'anticiper la réalité du lendemain.

— Nous allons dans un autre univers, disait-il à Cunégonde, et c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. La mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe : elle est plus calme, les vents plus constants. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles...

Il ne l'était pas encore, mais il l'est devenu depuis, j'imagine, puisque tant de gens s'y portent, et Candide n'eut que le tort d'y débarquer avant que don Fernando eût passé de vie à trépas. Que n'attendait-il Bolivar, Moreno et San-Martin? C'est alors que son optimisme eût été justifié. Et, de plus, comme le nôtre, il ne se fût tempéré d'aucune restriction.

Car Candide vivait en ces âges lointains où Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand n'avaient pas encore découvert l'exotisme. Étranger à ce méchant goût du pittoresque, à cette funeste passion de la « couleur locale » que les romantiques ont allumée dans nos âmes, on ne l'eût pas vu déplorer l'absence de toute originalité de mauvais aloi dans l'architecture des maisons, le costume et les mœurs des habitants de Buenos-Aires. Il s'en fût réjoui plutôt comme d'une conquête de la civilisation. Je crois l'entendre s'écrier :

— A la bonne heure ! Plus de *gauchos* en *chiripa* écarlate, à peine d'Indiens, même en Patagonie, où leurs derniers caciques portent le gibus, s'ils n'ont pas encore de chaussettes ; à la place des paillotes d'antan, des immeubles à sept étages avec ascenseurs et le tout à l'égout. Et, là où s'enlisaient les charrettes à bœufs, des autos d'une merveilleuse élasticité et tout un réseau de traction électrique si perfectionné qu'on a pu appeler Buenos-Aires la ville des tramways...

Candide n'aurait eu que trop de bonnes raisons pour parler de la sorte. Tant y a que notre manie de l'exotisme ne trouve plus nulle part à se satisfaire ici, sauf dans les squares et les jardins publics où les glaives des aloès, les troncs blessés et à l'écorce pendante des grands eucalyptus, la déconcertante structure des ombous, ces mancenilliers de l'Antarctique, rappellent au voyageur oublieux qu'il a cessé d'arpenter le trottoir du boulevard Montmartre. La végétation ici ne connaît pas d'automne : les feuilles, au lieu de prendre, à la fin de l'été, ces teintes rousses et violentes, pareilles à l'afflux du sang aux pommettes des tuberculeux, y tombent des arbres toutes vertes encore. Les crépuscules aussi y sont différents des nôtres et participent de la brièveté des crépuscules de la zone tropicale. Et la vie humaine est peut-être elle-même, comme les arbres et le ciel, sans automne et sans crépuscule : on ne voit pas de vieillards dans

les rues, mais seulement des adultes, comme si quelque divinité bienfaisante avait concédé à cette race le même privilège qu'aux cigales et lui avait fait don d'une jeunesse éternelle.

Peut-être l'homme, en Argentine, est-il homme de trop bonne heure, et à l'âge où il n'est encore chez nous qu'un enfant. C'est l'effet de ce climat hybride, tantôt mou, tantôt effroyablement sec, et propice dans les deux cas aux rapides épanouissements, mais plus débilitant peut-être que vraiment généreux : témoin le lymphatisme dont paraissent souffrir les végétaux européens après quelques années de transplantation en Argentine et qui n'épargne qu'à force de croisements le bétail et les chevaux indigènes. Et qui sait si, sans les contingents de l'immigration, il n'en serait pas de même des Argentins et si un prochain étiolement ne les menacerait pas? Il n'y a pas de pays où l'Européen perde plus vite ses caractères ethniques : dès la seconde génération, il est tout Argentin. Une terre invertébrée ne peut donner qu'une race à son image : le vrai danger commencera pour la race argentine le jour où elle atteindra son étale et où l'immense déversoir de peuples que sont ses pampas ne pourra plus recevoir de sang étranger. Ce temps est encore loin sans doute. Mais n'est-il pas remarquable et presque symbolique que le seul végétal européen qui ait tout de suite pris pied en Argentine, pour qui elle ait été comme une terre d'élection, soit notre languide saule-pleureur? Il atteint ici des proportions inusitées et, je ne sais par quel artifice, simplement peut-être par sa luxuriance — ou par esprit de contradiction —, il perd un peu de cet air élégiaque qu'on lui voit sous nos climats.

C'est lui, particulièrement, dont les arceaux de verdure bleuâtre au-dessus des marigots du Tigré font le charme incomparable, l'attrait presque unique de cette Asnières buenosairienne, sillonnée de nuit comme de jour par une innombrable flottille de vedettes à pétrole, de périssoires et de skiffs. L'Argentin n'est pas de tempérament bien sportif, et longtemps il ne pratiqua que le cheval : la mode aidant, il a découvert quelque intérêt au football, au golf et au canotage et ne s'est vraiment montré réfractaire qu'à une sorte de sport qui est justement le grand sport espagnol : les combats de taureaux. Mais il est si peu espagnol lui-même, bien qu'en majorité de sang ibérique et parlant un dérivé du

castillan ! Nous aurons bien d'autres oppositions de sentiments et d'idées à relever tout à l'heure entre l'ancienne métropole et sa colonie de naguère, que le prestige de notre culture inclinait vers nous dès le temps des encyclopédistes (ce n'est pas sans réflexion que Voltaire a fait voyager son héros en Argentine) et qui nous aimait de toute la haine qu'elle portait à ses maîtres. Il n'est pas contestable cependant que cette inclination, déjà très combattue avant la guerre, s'est heurtée en ces derniers temps à un nouvel et vigoureux effort de la propagande allemande. Qui l'eût pensé et que notre victoire laisserait nos ennemis si arrogants? C'est tout juste, forts de notre longanimité, s'ils ne prétendaient pas que c'étaient eux les vainqueurs. Et le pis est qu'il se trouvait des militaires de la plus grande distinction pour les croire, comme ce brave général Irriboru pas encore bien persuadé que la première Marne n'a pas été le miracle de la stratégie moltkienne... Dans les milieux intellectuels, politiques, religieux, même cheminement sournois de l'imposture et de la calomnie germaines, un terrain de plus en plus mouvant, des sympathies ébranlées. En vérité, il n'était que temps de dépêcher là-bas quelques bons taupiers.

Rendons cette justice à notre gouvernement qu'il les choisit assez bien : le général Mangin et Mgr Baudrillart, dont la mission d'ailleurs ne se confondait pas, quoique tendant au même but, étaient les hommes les plus qualifiés pour parler à l'Amérique du Sud. Mangin partit le premier, et il n'eut qu'à paraître pour triompher. La tâche de Mgr Baudrillart, plus délicate, exigeait aussi plus de patience et de ductilité en raison des arguments que dix années de politique sectaire et la rupture avec Rome fournissaient aux adversaires de notre influence. Il s'agissait de montrer que cette politique avait fait son temps et qu'il y avait quelque chose de changé en France depuis la guerre : affirmations que la méfiance des auditeurs les disposait à n'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Mais, comme il est le plus obstiné des hommes, Mgr Baudrillart en est aussi le plus droit ; il n'avançait rien qu'il ne prouvât, conformément au vieux principe de l'école, et, finalement, une dialectique si serrée et une bonne foi si évidente, servies par une éloquence dont les accents, la nerveuse sobriété, étaient une révélation pour ces oreilles fatiguées d'emphase castillane, vinrent à bout

de toutes les préventions : accueilli d'abord avec réserve, Mgr Baudrillart acheva son voyage dans une tempête de vivats. Et, sans doute, c'était le prélat, l'orateur, l'académicien qu'on acclamait ainsi, mais c'était aussi et surtout le grand Français.

On se demandera peut-être quelle pouvait être ma contribution personnelle, mon rôle embryonnaire et tout illusoire dans l'œuvre immense assumée et menée à bonne fin par l'illustre missionnaire dont je viens d'esquisser le programme? Et le fait est que, si énorme fût la tâche qu'on lui proposait, Mgr Baudrillart était homme à y suffire tout seul. Mais on avait jugé qu'à côté ou plutôt au-dessous de lui, une action parallèle et concomitante pouvait être conduite avec quelque utilité par le président en exercice de la Société des Gens de Lettres, pour redresser dans les esprits l'image de la France intellectuelle, aussi faussée par l'insidieuse propagande ennemie que celle de la France politique, religieuse et sociale.

* * *

Il n'est pas de mode en France que des comités de dames « organisent » la réception des étrangers qui nous rendent visite : on laisse généralement ce soin à des comités masculins — ou tout au moins panachés. C'est l'inverse dans l'autre hémisphère. Nous y étions reçus officiellement par le comité des dames catholiques argentines présidé par Mme Elia-Ana de Ortiz Basualdo. Faveur qui nous étonna beaucoup moins quand nous connûmes le fond des choses et le rôle de plus en plus important dévolu à la femme, surtout à la *porteña* dans la haute société argentine.

Porteño et *porteña* sont les noms réservés aux habitants de Buenos-Aires et, bien qu'il y ait d'autres grands ports dans la République, là seulement on est un *porteño* ou une *porteña*. Une *porteña* surtout. Depuis Xavier Marmier, qui écrivait au temps du sinistre Rosas et quand les Argentines, derrière leurs fenêtres grillagées, n'étaient encore que l'ébauche, la pâle esquisse des Argentines d'aujourd'hui, les voyageurs les plus divers n'ont cessé de vanter le charme sans pareil de cette « créature privilégiée », son visage d'une coupe fine et d'un ovale achevé comme ceux des camées antiques, ses yeux noirs, sa démarche onduleuse, la *franqueza* de son sourire et son sens exquis de l'hospitalité. Elle

vous accueille comme un parent, vous parle comme à un vieil ami. Et de quelle voix étonnamment rythmique, même dans les tons mineurs, et qui sait donner leur pleine valeur aux sifflantes et aux gutturales ! Le visiteur, tout de suite à l'aise, ne cache pas son ravissement de s'entendre roucouler dès le seuil : *Soy muy dicha de ver usted, señor*, ou : *la casa, señor, es tod à la disposicion de usted!* Nous connûmes ces joies à notre tour et nous en savourâmes d'autres plus inattendues, le jour que nous furent révélées les exceptionnelles facultés d'organisation et tant d'initiatives louables dans tous les ordres qui font de la *porteña* d'aujourd'hui, si différente à cet égard de la *porteña* d'autrefois, un des rouages les moins apparents, mais les plus essentiels et proprement le moteur invisible de la machine politique et sociale. Ce n'est donc pas un simple sentiment de courtoisie qui m'induit à parler ici de la femme argentine en même temps que de Buenos-Aires et de la vie buenosairienne : c'est surtout que l'évolution, aussi rapide qu'heureuse, du milieu où elle s'épanouit — et qu'il me faut d'abord présenter au lecteur — est en grande partie son œuvre, qu'elle y a travaillé pendant vingt ans et qu'elle y travaille encore avec un zèle qui n'entend pas se ralentir (1).

Pour faire court, glissons, si vous le voulez bien, sur les divers incidents de notre voyage depuis ce radieux après-midi de juillet où nous quittâmes Marseille à bord du *Plata*, jusqu'au mélancolique et grisâtre matin d'août où le paquebot nous débarqua sur les quais de Buenos-Aires. Ah ! l'Eldorado de nos rêves, l'Eldorado de ce faquin d'Arouet qui n'y était jamais allé voir !... Depuis vingt-quatre heures, exactement depuis notre entrée dans l'estuaire du Rio de la Plata, large à cet endroit comme une mer (220 kilomètres), le temps s'était gâté : il pleuvait lors de notre escale à Montevideo, et, le lendemain, l'immense estuaire remonté, franchi, et Buenos-Aires en vue, il pleuvait de plus belle. Nous attribuions à ce déluge intempestif la couleur singulière des eaux qui nous rappelait celle du Tibre, *flavum Tiberim*, avec une nuance de mauve et de rosé, selon les heures, inconnue, je crois, du petit fleuve latin. Mais, par la suite, nous pûmes constater que le Rio avait

(1) Et qu'entretiennent et orientent à la vérité les conseils de deux prélats magnifiquement doués (l'un, d'ailleurs, d'origine française) : Mgr Franceschi et Mgr de Andrea.

toujours cette teinte *sui generis* qu'il doit aux alluvions entraînées par son énorme masse d'eau et qu'il impose à l'Océan longtemps après s'être perdu en lui. Nous étions au 2 août, au cœur donc de l'été dans l'hémisphère boréal. Mais ici, une fois de plus, les choses étaient renversées : l'été, dans l'Antarctique, bat son plein à Noël (ce qui fait que les bambins ne comprennent rien à la neige dont une tradition, d'ailleurs sans le moindre fondement, veut qu'on saupoudre en tous climats la crèche de l'Enfant-Jésus) et le 2 août, en revanche, y est encore l'hiver.

Nous nous en apercevions. Non qu'il fît un froid de loup : l'hiver argentin, jusqu'au 45e parallèle, est assez tempéré. A peine si, deux ou trois fois, pendant notre séjour, nous dûmes « actionner » nos petits poëles électriques. Mais,pour l'humidité, nous fûmes vraiment comblés tout le temps que nous passâmes en Argentine. Le vent d'est ne cessa pas de souffler jusqu'à notre départ. Or, le vent d'est, dans l'Antarctique, toujours à l'encontre de chez nous, est le vent pluvieux par excellence :

Viento este,
Agua como peste,

« Vent d'est, eau comme peste », dit un proverbe local. De fait, c'était l'inondation quotidienne ; les égouts en ville débordaient, changeaient les rues en torrents. Nos hôtes, navrés, nous expliquaient qu'il s'agissait d'un phénomène anormal, d'un temps « tout à fait exceptionnel ». Mais, comme l'excellent sir James Bryce, je suis un trop vieux voyageur pour ne pas savoir que rien n'est plus commun qu'un temps exceptionnel. Ajoutez que le palais Miraflorès où nous logions, pour si magnifique soit-il, n'est pas précisément au centre de Buenos-Aires : relégué dans la périphérie, il occupe le nº 6400 et quelque d'une avenue implacablement rectiligne qui porte le nom de Rivadavia et qui n'est ouverte encore que sur une longueur de 22 kilomètres, mais qui, terminée, en mesurera près du triple, exactement 63 kilomètres, soit la distance de Paris à Étampes ou à Rambouillet, — une paille !

Il n'y a pas que les Américains du Nord à voir grand, comme on peut le constater en l'occurrence. Un métro, d'ailleurs, et une ligne de tramways desservent Rivadavia, mais, à Buenos-Aires, il n'y a guère que le peuple à employer

ces moyens de locomotion, tenus par la haute société, comme tous les systèmes de transports collectifs, sauf le *pulmann*, pour inconfortables et inélégants.

Inconfortables, non, j'en ai fait l'expérience. Inélégants, peut-être, au regard des autos individuelles de plus en plus en usage dans les autres classes sociales, quoique, de la modeste voiturette à la somptueuse limousine, il y ait bien des degrés dans le monde des autos. Mais le fait est qu'ici l'on compte une auto par cinq habitants, alors qu'à Paris on en compte à peine une par cinq cents.

Nous eûmes donc chacun notre auto, Mgr Baudrillart et moi, mise à notre disposition, en même temps que le palais Miraflorès et son personnel, par Mme de Ortiz Basualdo. Grâce à quoi, nous pûmes nous tirer à peu près d'affaire et aussi souvent du moins que la visite d'un hôpital suburbain, d'une prison modèle ou d'un établissement de pisciculture comparée (car il fallait tout voir et tenir un discours prêt pour toutes les circonstances), ne nous appelait pas aux extrémités de la capitale. Du temps où Buenos-Aires ne comptait que 150 000 habitants, la superficie qu'elle couvrait de ses *cuadras* (blocs de maisons coupés tous les cent mètres par une rue) était déjà si considérable qu'on n'y pouvait faire les traites qu'à cheval. Par bonheur, la ville, riche aujourd'hui de près de deux millions d'âmes, rassemble sur un espace relativement étroit, au sud-est, ses monuments publics et ses institutions de quelque importance. Et ce quartier de la *vida social* (entendez de la vie politique, intellectuelle et mondaine) est, de surcroît, le quartier de la Bourse et des affaires. Circulation intense par conséquent et qui fait souhaiter que les grandes transversales en voie d'exécution s'achèvent sans trop tarder. L'Avenida de Mayo, Callao, Corrientes, etc., sont d'admirables artères, sans doute : elles ne sont que l'amorce du réseau projeté, seul capable de désengorger le centre. L'esthétique y gagnerait de son côté et ces nouvelles avenues ne pourraient manquer de se border de somptueux bâtiments. Ceux que possède déjà Buenos-Aires, notamment le palais du Congrès, avec sa coupole et sa colonnade d'un si heureux développement, le théâtre Colon, le Jockey, la Bibliothèque Nationale, l'immeuble de la *Prensa*, — j'en passe et cite au hasard de la mémoire, — feraient honneur à n'importe quelle capitale européenne. Mais 1° les plus vieux de ces

bâtiments n'ont pas trente années d'existence ; 2° si quelques-uns sont d'une ligne assez sobre, la surcharge est encore trop sensible dans les autres, mal affranchis du faux goût italien (1). Enfin toute cette architecture est en briques et stuc : c'est du simili, et les Argentins eux-mêmes, si fiers de leur ville, en sont un peu humiliés dans le secret de leurs cœurs. Mais quoi ! il n'y a chez eux ni granit, ni schiste, ni grès, ni pierre, ce qui fait qu'il ne s'y voit pas de routes — ou si peu ! Un caillou est aussi rare dans la pampa qu'une pépite d'or dans nos champs.

Et, comme l'architecture argentine a perdu tout caractère colonial, le costume argentin a fini par perdre, lui aussi, à Buenos-Aires, le peu qu'il gardait d'espagnol. Je n'ai vu de mantilles qu'à quelques femmes du peuple, nouvelles venues sans doute en terre argentine. Et aucune église ne m'a offert le spectacle de ce sanctuaire de Notre-Dame-des-Désemparés, à Valence, où nous étions entrés à l'une des escales du *Plata*, et où des *niñas* de quatre ans, à genoux sur les dalles et priant *Nuestra Señora* de tout leur cher petit cœur, accompagnaient leurs *Ave* d'un battement d'éventail qu'eût envié Célimène. Hommes et femmes en Argentine, comme à peu près dans toute l'Amérique du Sud, suivent dans l'habillement les modes de Paris ou de Londres qui sont aussi les modes de l'Europe centrale ; nos grands couturiers parisiens ont, d'ailleurs, céans, des succursales, et pas une élégante de Callao ou de Parera, les quartiers « chics » de la ville, ne voudrait s'habiller autre part que chez Doucet, Paquin ou Laferrière.

La seule note de la toilette qui soit proprement argentine, au moins dans les hautes classes et chez les hommes comme chez les femmes, c'est la perle. Elle se porte de toutes les façons, en collier, en pendant d'oreilles, en épingle à chapeau, en épingle à cravate, en bracelet, en bague, en sautoir, en boutons de manchettes, et c'est tout juste si l'on n'en met

(1) Le type le plus courant de ce style italien de mauvais goût — et non pas seulement à Buenos-Aires, d'ailleurs, mais dans toute l'Amérique du Sud, — c'est le rez-de-chaussée, très haut de plafond, avec l'amorce d'un étage et une rangée de balustres faisant balcon ; mais l'étage reste en l'air, et la maison, avec ses guirlandes de festons et ses astragales, ressemble à un soubassement. N'importe : dès qu'il a pu mettre de côté 1 500 ou 2 000 piastres, l'émigrant réalise son rêve et abandonne son gourbi en argile et tôle ondulée pour un de ces palais en carton-pâte.

pas à la boucle des souliers. C'est un engouement général, une folie. Et quelles perles, grosses comme des noisettes et qui ne connaissent jamais, sauf peut-être pendant le sommeil de leurs propriétaires, le repos de l'écrin ! On m'a conté cependant que M. Enrique Lareta, l'auteur de *la Gloire de don Ramire*, étant allé voir à Paris Rémy de Gourmont, qu'il souhaitait avoir pour traducteur, et le trouvant logé dans les combles d'une ignoble bâtisse, conçut, à partir du troisième étage, qu'il ne serait peut-être pas décent de se présenter chez un écrivain aussi dédaigneux du plus simple confort avec une perle de 50 000 francs à sa cravate et, sur le seuil, la fit disparaître dans son gousset. Ainsi Michelet, quand il passait rue Mouffetard et « par respect pour la pauvreté », mettait ses gants dans sa poche. Ayant le choix, par leurs immenses fortunes, entre tant de joyaux plus tapageurs, il faut encore féliciter les Argentins de s'être arrêtés à la perle, dont l'éclat est relativement modéré. Et il est vrai que les femmes avaient une autre raison peut-être pour lui donner la préférence, et c'est que la perle fait valoir admirablement leur peau mate de créoles. Admirablement, mais discrètement, car les décolletages trop audacieux sont ici sévèrement prohibés ; la décence n'a jamais à souffrir, ce que n'a pas assez fait ressortir le prince Louis d'Orléans-Bragance dans la description fameuse qu'il donna, voici quelques années, d'une représentation à l'Opéra de Buenos-Aires, qui était alors le théâtre lyrique de la ville (on sait que cet emploi est tenu aujourd'hui par l'incomparable Colon).

Pour le prince, l'Opéra de Buenos-Aires était plus qu'un théâtre : c'était « un temple consacré au dieu Plutus, devenu, dans la plus moderne de ses incarnations, le dieu Dollar » ; c'était « l'apothéose de la richesse nationale, le sanctuaire où l'or des pampas s'étale avec une si violente intensité qu'on en est saisi comme du déploiement d'une puissance ». Luxe inouï des toilettes féminines, « toutes de chez nos grands faiseurs, toutes inédites, une élégante se croyant déshonorée si elle devait porter deux soirées de suite la même robe ». Recherche correspondante des toilettes masculines à l'orchestre, dénonçant « ce qu'il y a d'intempérant et d'effréné dans l'âme de ce peuple qui n'en est pas encore un, mais aspire, d'emblée, à devenir le premier de la terre ». Prix exorbitants enfin : « l'abonnement à une loge pour vingt-

cinq à trente représentations coûte jusqu'à vingt-cinq mille francs ; le moindre fauteuil d'orchestre se vend couramment quatre-vingts et cent francs ; les dernières places en valent encore vingt ou vingt-cinq. »

Or, remarquez que ce sont là des prix d'avant-guerre. Le prince, en outre, signalait comme « une particularité tout argentine » de ces représentations fastueuses la place qu'y occupaient les *niñas porteñas*, les jeunes beautés de l'aristocratie buenosairienne, seules en vue sur le devant des loges, si bien que, n'apercevant qu'elles, l'étranger est tenté de se poser à lui-même la question que l'héroïne française d'un délicieux roman de Marguerite Moreno posait à la jeune femme argentine qui l'accompagnait au théâtre :

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, Carmen, mais, parmi toutes ces spectatrices d'une si grande beauté, je ne vois pas une femme qui ait passé la cinquantaine. Où sont les mères ou les tantes qui accompagnent ces jeunes personnes? Vont-elles venir à la fin du spectacle?

— Non, ma chère, répondait Carmen, les mères ou les tantes sont ici, au fond des loges, dissimulant leurs cheveux gris et leurs rides et laissant la place à la jeunesse et à la beauté. D'ailleurs, il y en a fort peu qui viennent au théâtre ; une seule se dévoue pour conduire toute une troupe de jeunes filles ou de jeunes femmes ; les autres restent au logis, où elles gardent leurs petits-enfants ou leurs petits-neveux en se réjouissant du plaisir que prennent leurs filles ou leurs nièces. Dans ce pays, la vie des femmes peut se résumer en deux mots : *amour et maternité*...

Je reviendrai sur cette sorte de devise de la femme argentine que nous propose Mme Moreno et qui n'est pas à rejeter sans doute, mais à compléter plutôt. Déjà l'Argentine de Mme Moreno n'était plus celle du bon Marmier. Et semblablement l'Argentine que j'ai vue avait quelques traits qui n'étaient pas chez l'héroïne de Mme Moreno. « Dans nos pays, dit M. Gonzalo Zaldumbride, les mœurs changent tous les vingt ans. » Et faut-il même vingt ans? C'est ainsi qu'à la suite de sa description si joliment ironique, encore qu'un peu chargée (car aucun peuple sud-américain n'est plus loin du rasta que l'Argentin), d'une représentation d'opéra pendant la *temporada* buenosairienne, le petit-fils de dom Pedro ajoutait :

« Ailleurs une telle frénésie dans le faste, une telle osten-

tation de la richesse provoqueraient des murmures, exciteraient l'envie, exaspéreraient le socialisme. Ici, non. »

Le prince parlait trop tôt : quelques semaines après la publication de ses notes de voyage, une bombe lancée des frises du théâtre Colon, un soir de gala, par un anarchiste argentin, tombait au milieu de l'orchestre. On imagine le carnage qu'elle fit. Mais voici l'admirable et qui est tout à l'honneur des Argentines : les dégâts matériels réparés dans la journée, pas une des survivantes de l'atroce boucherie ne manquait à la représentation du lendemain. Et c'est un premier trait du type féminin que nous étudions ; l'Argentine est peut-être coquette, elle aime peut-être un peu trop le luxe : elle a du « cran ».

Un autre endroit où l'on peut prendre une idée du faste de la haute vie buenosairienne, c'est Palermo, à l'heure de l'*afilar*, ou, comme nous disons, à l'heure du persil. Palermo est un admirable jardin créé de toutes pièces aux portes de la ville par un Français, M. Thays, et à qui ne manque, pour nous séduire tout à fait, qu'une *rembla* ou une terrasse en bordure de l'estuaire (1). Mais on a dû faire exprès de ne pas l'établir, tant Buenos-Aires, qui tourne délibérément le dos à son fleuve, semble prendre à tâche de l'oublier ! Peut-être même qu'elle en rougit, comme d'une tare originelle. *Quanta sulstitia!* Quoi qu'il en soit, et comme la Plata est le Versailles sans château de ce Paris sans Louvre ni Notre-Dame qu'est Buenos-Aires, Palermo peut en être dit le bois de Boulogne et le Longchamp. Mais alors que chez nous, dans l'allée des Acacias, à quoi correspond ici l'allée de la Roseraie, les voitures doivent continuer d'avancer, à Palermo, au bout de quelque temps, elles s'arrêtent et viennent se ranger au milieu de la chaussée. Du fond de leurs merveilleuses limousines, les Buenosairiens de la haute classe regardent couler le double flot des piétons : si les jambes ne se donnent aucun mouvement, il n'en est pas de même des langues, dit-on, qui n'oublient pas qu'elles sont venues là *para afilar*, « pour s'aiguiser ».

Nous avons en somme ici, plus encore qu'une réédition de l'allée des Acacias, une forme argentine du Corso. Et c'est une autre façon de Corso, mais pédestre, qui se donne,

(1) Il va l'avoir, et c'est encore un Français, M. Forestier, conservateur du bois de Boulogne et directeur des parcs et jardins de Paris, qui est chargé de son exécution. A la bonne heure !

chaque soir, à partir de cinq heures, dans la rue la plus commerçante, mais non la plus large de Buenos-Aires : Florida, rendez-vous de la jeunesse dorée de la ville qui se presse sur ses étroits trottoirs, en grillant des cigarettes, pour lorgner au passage les jolies *niñas porteñas*. L'affluence est telle qu'il faut suspendre la circulation des voitures. Mais le même phénomène s'observe à Rio-de-Janeiro comme à Buenos-Aires, et à Lima sans doute comme à Montevideo. Et ce ne sont pas seulement ses instincts de *farniente* qui trouvent leur satisfaction, chez l'Américain du Sud, à ces sortes de revues quotidiennes de la population féminine : son goût de la toilette n'y est pas moins intéressé ; « stationnant » sur la voie publique, lorgnant, détaillant, expertisant, mais examiné lui-même à la dérobée par des yeux singulièrement aigus, il ne saurait commettre le moindre solécisme de costume sans être perdu de réputation. Il n'en a garde : un Argentin de n'importe quelle condition se résignerait à tout plutôt qu'à être mal habillé. Les sacrifices faits à la toilette, à la montre, passent ici tout ce qu'on peut imaginer : on se contentera chez soi d'une vague galette de maïs, moins encore, de quelques poignées de riz mal cuit, mais on aura un pantalon de la dernière coupe et une jaquette impeccable. Même dans les quartiers industriels de la ville, vous ne rencontrez pas un ouvrier en cotte et salopette : dès qu'il quitte son travail, ce même ouvrier rougirait de se laisser voir autrement qu'en bourgeois. C'est ce qu'on appelle l'*estetica social*. Un beau nom pour une assez piètre chose.

Et, puisque nous sommes sur le chapitre de la critique, n'oublions pas, après la passion de la toilette, cette passion du jeu qui touche céans à la véritable frénésie : on joue à la loterie, aux courses, aux cartes, à la roulette, aux petits chevaux ; on joue sur les valeurs, les devises, les récoltes, les troupeaux, les peaux, les suifs, les laines, les terrains. Sur quoi ne joue-t-on pas? Et tout le monde joue, qui pis est, car ce peuple a le jeu, comme le besoin de paraître, dans le sang ; les plus pauvres se saignent aux quatre veines pour acheter des billets de loterie : s'ils ne peuvent « faire » la somme, qui est quelquefois assez forte, ils se cotisent pour l'acquisition du billet. Et il arrive, puisque tout arrive, que la fortune sourie à ces obstinés — comme il arrive, puisqu'elle est femme, qu'elle se jette au cou du premier passant venu. Pendant notre séjour là-bas, un groupe de matelots

bretons du *Massilia*, d'où venait de débarquer le président Alvear, se laissèrent ainsi tenter par de petits vendeurs de billets grimpés à bord et qui les harcelaient de leurs offres : à cinq, ils achetèrent un billet. Leur numéro sortit et chacun d'eux, pour son compte, toucha 20 000 *pesos* ou piastres, qui faisaient, à cette époque, 85 000 francs. On en parle encore sous les chaumes trégorois.

Le pari aux courses donne rarement d'aussi beaux dividendes, mais le risque y est aussi moins grand et l'enjeu en rapport avec la capacité de chacun, ce qui fait que le peuple ne s'y passionne pas moins que les riches : pour vastes que soient les tribunes qui lui sont réservées dans le magnifique hippodrome de Palermo, elles ne présentent jamais le plus petit hiatus. Même en semaine, jusqu'à ces dernières années, elles regorgeaient. Les jours de courses, ouvriers et employés désertaient leur travail pour y assister, si bien qu'il a fallu tailler dans le vif : sauf pendant la grande semaine sportive, les courses n'ont plus lieu que le dimanche.

Même avec cette réduction des journées de *steeple*, le bénéfice du Jockey-Club, qui en est le grand organisateur et qui touche 10 pour 100 sur la recette du pari mutuel, reste encore assez coquet. On l'évalue à plusieurs millions de piastres par an. Ainsi s'explique que les membres du Jockey, grands propriétaires d'*estancias* pour la plupart, et qui constituent une sorte d'aristocratie de l'élevage analogue au Club des Quatre-Cents à New-York, aient pu bâtir au cœur de la cité cet impressionnant palais à l'escalier monumental, sur le premier palier duquel le visiteur est accueilli par l'une des œuvres les plus célèbres de la statuaire française contemporaine : la *Diane* de Falguière, et dont les salles de conversation, d'armes, de billards, de restaurants, de bains, surtout la bibliothèque, disposée en même temps, avec son estrade, pour salle d'audition et de conférences (c'est là que Mgr Baudrillart parla, avec un magnifique succès, sur le prétendu impérialisme de la France), sont citées partout comme des modèles inégalables. Et ainsi s'explique encore que le Jockey, pour faire oublier un peu l'origine de ses énormes revenus, en consacre une partie à des œuvres d'éducation ou d'assistance, construit des collèges, bâtit des hôpitaux, subventionne les musées et dédie des statues aux grands hommes. L'exercice de ce mécénat est une manière de prime d'assurance qu'il paie à l'opinion.

Il ne faut sans doute ni exagérer, ni diminuer l'importance du mal, et il faut surtout avoir égard qu'Italiens, Espagnols, Portugais, qui sont l'élément fondamental de la population sud-américaine et chez qui la loterie est une institution d'État, ne nourrissent aucun préjugé contre le jeu. Il n'est pas contestable cependant que le grand nombre de suicides qu'on déplore dans la haute société argentine se réfèrent pour la plupart à des pertes d'argent. Un convoi passe, traîné par huit chevaux caparaçonnés. *El jucco!* vous dit-on. Ce sont les amis du mort — ou ses partenaires de la veille — qui ont fait les frais de ces fastueuses obsèques. On les en tiendrait quittes. Tels de ces menus épisodes de la vie buenosairienne ouvrent un jour cru sur le matérialisme latent des hautes classes. Il y a encore à faire dans cette société pour les mères et les épouses chrétiennes : ce que nous savons d'elles permet d'espérer que l'âpreté de la tâche ne les rebuterait pas. Mais voient-elles le mal du même œil que nous?

Et ceci me ramène à la devise de la femme argentine proposée par Mme Moreno et qui n'a contre elle que son insuffisance. Nous en étions restés à la *niña porteña*, à la jeune fille buenosairienne, merveille de beauté, de grâce, d'élégance, mais dont l'esprit d'indépendance nous avait un peu inquiétés : c'est elle surtout qu'on voyait naguère et qu'on voit encore au premier rang dans les fêtes, au théâtre à Palermo, au Tigré, à Mar-del-Plata, le Trouville argentin. Elle lisait les livres qu'elle voulait ; elle assistait, avec une délicieuse inconscience, aux pièces les plus risquées de nos Coolus et de nos Pierre Wolff. On s'étonnait en vérité que la mère n'intervînt pas plus souvent, laissât la bride sur le cou à ces grands enfants en qui elle n'avait pas tort d'avoir confiance, sans doute, mais qu'il était un peu imprudent, malgré tout, de lâcher ainsi dans la vie. Un faux pas est si vite fait — et quelques milligrammes de cyanure si vite absorbés! Mais là encore, depuis que nos religieuses sont à l'œuvre, d'heureux symptômes apparaissent : le laisser-aller est moins grand, la susceptibilité plus vive. Une pièce trop risquée ne fait plus recette. La supérieure d'une congrégation, à qui j'en faisais compliment, me répondit :

— Revenez dans quinze ans, monsieur. A ce moment, nous aurons peut-être formé une vraie société chrétienne. Pour le moment, nous n'avons que des réussites isolées.

C'est de la modestie, et les réussites sont plus nombreuses que ne le disait cette supérieure. Aussi bien, l'un des bons côtés de la société argentine, c'est que le *flirt* proprement dit y est inconnu : si un jeune homme recherche ouvertement une jeune fille de son rang, on peut être sûr que c'est dans l'intention de l'épouser ; mais il ne fatiguera pas une jeune femme de ses assiduités, sous peine d'excommunication majeure, d'une mise au ban de l'opinion, et, d'ailleurs, cinq minutes ne se seraient pas écoulées, maximum de délai accordé là-bas aux Lovelace, que le mari mettrait le holà.

Le mari argentin passe, en effet, pour très jaloux, et c'est un luxe qu'il se donne, car sa femme ne lui fournit pas le plus léger prétexte à la soupçonner. Ceci est un fait reconnu par tous les observateurs de la société argentine : l'adultère, surtout l'adultère féminin, est à peu près ignoré sous le 40e parallèle. Les époux se choisissent, il est vrai, sans que les parents s'en mêlent. Pas de dot, donc pas de coureurs de dots. Étonnez-vous ensuite qu'un mari, qui a épousé sa femme par amour, lui demeure inébranlablement fidèle. Oh ! pas tous les maris, c'est entendu. Écoutez pourtant cette anecdote rapportée par M. Clemenceau, qu'on ne récusera pas, j'espère, en l'occurrence :

« Un personnage des plus hauts placés, qui est le père d'un garçon de vingt ans, m'a candidement avoué (sans que je le lui aie demandé, bien entendu) qu'il n'avait jamais eu aucun reproche à s'adresser dans le cours de sa vie conjugale et que, si le malheur eût voulu qu'il se trouvât en faute, il se serait considéré comme indigne de celle qui lui avait donné sa vie. Sans doute, la femme dont il parlait, qui était à quelques pas de nous, méritait pleinement, à tous égards, un tel hommage. Je me demandais toutefois, en écoutant ce noble et simple langage, s'il se trouverait beaucoup de Français pour faire, en toute candeur d'âme, une telle confidence à un étranger et, au cas où il s'en trouverait un, pour éviter une rougeur d'embarras en faisant cet aveu. »

L'avantage, de toute évidence, reste ici à l'Argentin, moins Turc que nous sur certains chapitres. La femme argentine, de son côté, s'épargne, pour l'avenir, bien des déceptions en recherchant, avant tout, dans son futur mari, non la fortune, mais les qualités du cœur. La première question qu'elle se pose à son sujet et qu'elle pose autour d'elle, c'est :

« Est-il bon? » Et c'est bien rare au fond qu'il ne le soit pas, car l'Argentin a ses défauts que je ne vous ai pas dissimulés : la versatilité, le besoin de paraître, la passion du jeu, un excès de vie qu'il dépense sans compter pendant la jeunesse, une susceptiblité terrible, fruit d'un amour-propre immodéré, presque maladif : aucun peuple ne l'égale en générosité.

Rien de curieux cependant comme un mariage argentin — un mariage dans le monde. Toute la société y court et, si vous deviez parler en public ce jour-là, il y faut renoncer. La chose m'arriva certain samedi où ma conférence coïncidait avec la célébration d'un de ces mariages. Elle se donnait pourtant à cinq heures et demie du soir (ou plutôt à six heures, le public buenosairien ayant pour principe de se rendre avec une demi-heure de retard à tous ses rendez-vous, et les conférenciers prenant leurs dispositions en conséquence), et je n'imaginais pas que des mariages pussent se célébrer à une heure aussi tardive. Je me trompais ; mais, contraint de baisser pavillon, je ne poussai pas l'esprit de mortification jusqu'à paraître à la cérémonie qui m'obligeait à ce changement. Ma femme n'avait pas le même grief que moi, et je lui emprunte les notes suivantes qu'elle jeta dans la soirée sur son carnet :

« Assisté aujourd'hui, avec Mme de Ortiz Basualdo, au mariage religieux d'une des plus riches *porteñas*. A ma grande surprise, la célébration en est fixée à six heures du soir, mais il paraît que c'est la coutume ici. Il fait nuit, il pleut. Notre auto, non sans peine, se fraye un passage jusqu'à l'église, la rue, assez étroite, étant encombrée par les voitures et les curieux. L'église, illuminée à l'extérieur, comme les monuments publics chez nous, au 14 juillet, par des cordons d'ampoules électriques, est transformée à l'intérieur en une énorme serre : le grand autel disparaît sous une avalanche de fleurs blanches et particulièrement d'arums, la fleur à la mode cet hiver. Le cortège, bien entendu, se présente avec une demi-heure de retard. Il entre aux sons de l'inévitable marche des fiançailles de *Lohengrin*. On se précipite pour voir la mariée : on grimpe sur les chaises, les bancs, jusque dans la chaire de vérité. Et tant pis, n'est-ce pas, pour le voisin ! J'aperçois la fiancée la durée d'un éclair : elle est serrée comme une momie dans un fourreau de soie. Heureusement un voile de dentelle, partant du front et très long, forme une sorte de traîne qui adoucit

et élégantise ce fourreau si serré. A la main, une gerbe... d'arums. Elle se place avec son fiancé devant des prie-Dieu drapés de blanc, dans le chœur. Des centaines de bougies, des fleurs à foison, des roses effeuillées, des écharpes de tulle blanc : le coup d'œil est féerique. Mais la cérémonie dure à peine un quart d'heure. Pas de messe, évidemment... à six heures et demie du soir ! Un petit discours de l'officiant ; on échange les anneaux, et, sans attendre les félicitations des parents et amis, frrt ! tout le monde s'envole. »

Tel est le mariage argentin, et, dès lors, c'est fini pour la jeune femme de ce que les Anglais appellent si mélancoliquement le temps de sa vie, *the time of her life*, c'est-à-dire du court espace où, maîtresse de ses sentiments et de ses choix, elle tient l'homme à sa discrétion. Les rôles désormais sont intervertis, et la nouvelle épouse va tout entière appartenir à son mari et à son foyer. Il y a là-bas, du reste, une habitude onomastique curieuse et bien significative : c'est la particule qui accompagne les noms de femme. Cette particule étonne fort les étrangers qui ne sont pas au courant.

— Eh quoi ! disent-ils, ces filles de colons basques ou béarnais ont donc toutes épousé des descendants de grands d'Espagne ?

Quelques-unes, en effet, comme les Martinez de Hoz, les Ortiz et les Olazabal. Mais, pour la plupart des autres, la particule devant le nom n'est nullement indicative de noblesse : elle marque un simple rapport d'appartenance. Exemple : Ana Perez épouse Carlos Navarro. Chez nous, de ce fait, Ana Perez deviendrait Mme Carlos Navarro : là-bas, elle gardera son prénom et son nom de jeune fille et deviendra la señora Ana Perez *de* Navarro. Autrement dit, vous êtes prévenus qu'Ana Perez « appartient » désormais à Carlos Navarro : *de* est un génitif.

Devenue ainsi la propriété, la chose de son mari, on s'explique que la femme argentine se soit absorbée en lui et n'ait eu longtemps d'autre volonté que la sienne. Bref, c'est tout l'inverse de chez nous et, suivant le joli mot de Marguerite Moreno, dans cette société paradoxale « où les jeunes filles sont libres et parées, la femme serve et effacée, au lieu que ce soit la chrysalide qui devienne papillon, c'est le papillon qui retourne à la chrysalide. » Du moins est-ce ainsi que les choses se passaient il y a peu d'années encore et c'est encore ainsi peut être qu'elles continuent à se passer en certaines

familles. Il y avait bien déjà quelques adoucissements à ce régime. Et d'abord les dames se visitent fort entre elles : les réceptions mondaines sont fréquentes ; beaucoup de musique, mais peu de danses, ce qui surprend dans la patrie du tango. Et enfin on avait la *tertulia*, qui est une réception plus intime et quotidienne, sans smoking ni décolleté, et les longues rêveries nocturnes sur l'*azotea*, au temps où les maisons avaient des terrasses et pas d'étages.

La *tertulia* seule n'a pas complètement disparu, mais elle-même est un peu en décadence dans la haute société, comme le rite du maté, cet opium des pampas, cette *yerba* magique qui chante toujours sur le feu dans les foyers à ciel ouvert des gauchos, mais qu'on ne sert plus à la ronde, dans sa calebasse filigranée et avec sa *bombilla* ou chalumeau d'argent, aux réceptions élégantes de Buenos-Aires. Les riches familles argentines font de si longs séjours à Paris, qui est leur grand pôle d'attraction, et où elles possèdent presque toutes une résidence fixe, qu'elles devaient finir par lui prendre ses usages, même quand ceux-ci sont *made in England* : le thé, presque partout, a donc remplacé le maté.

Petite révolution. En voici d'autres, plus sérieuses : d'abord l'amendement, le relèvement général des mœurs.

Elles en avaient besoin. Il y a eu un temps — qui n'est pas loin — où une jeune femme, même une jeune fille un peu jolie, ne pouvait passer dans une rue de Buenos-Aires sans entendre de singuliers propos. Et, de la parole à l'acte, il n'y avait souvent qu'un pas. Dans les lieux publics, théâtres, casinos, cinémas, bouis-bouis, l'indifférence ou la secrète complicité des magistrats autorisait les spectacles les plus répugnants. Quoi d'étonnant que New-York, dans ses magazines, ses journaux, traitât Buenos-Aires de sentine? Nos écrivains, moins bégueules, fermaient les yeux ou parlaient d'autre chose, car je ne puis croire — bien que là-bas on donne les chiffres — que c'est eux surtout, et les plus notoires, que vise l'exergue mise par un chroniqueur chilien, M. Alberto, à son *Buenos-Ayres espiritual* : « L'Argentine ayant payé tant d'écrivains pour être sur tous les tons louée par eux, ce pays et ses habitants se sont habitués à l'éloge sans restriction. » Mais enfin, l'éloge, si éloge il y a, et avec ou sans restriction, est aujourd'hui mérité. Reste à décider par qui et, sur ce point, je n'ai pas l'ombre d'une hésitation :

si une justice impitoyable, des sanctions d'une sévérité inouïe ont fait, en quelques années, de Buenos-Aires une des villes les plus saines du nouveau monde, c'est grâce à la pression exercée sur ses gouvernants par les femmes de la société.

Comment accorder cela pourtant avec ce qu'on nous avait dit de l'indolence de ces mêmes femmes, de leur passivité en toutes choses, de leur ignorance fabuleuse surtout qui ébouriffait jusqu'à l'accommodant Marmier? Mais, justement, c'est qu'elles ne sont plus ignorantes, et que cette culture supérieure qu'on admire chez un grand nombre d'entre elles s'allie avec un sentiment de leur responsabilité morale, un souci des principes religieux où se reconnaît, à je ne sais quoi, la main de nos congrégations enseignantes.

Que cette nouvelle Ève des pampas étonnerait le bon Marmier — et même peut-être la Carmen de Mme Moreno! Ce n'est plus la *mamita* que le sans-gêne de ses enfants, leur esprit d'indépendance et sa propre mollesse, développée encore par l'excès de nourriture et le manque d'exercice, condamnaient à une sorte de réclusion dorée : elle est sortie de chez elle, elle a pris position dans la vie sociale, elle a prétendu y faire entendre sa voix, y faire même au besoin prédominer ses idées, et elle y est parvenue. Toutes les grandes institutions philanthropiques de là-bas, hôpitaux, patronages, cantines maternelles, soupes populaires, garderies d'enfants, elle les revendique pour son domaine. La République Argentine est le seul pays à ma connaissance qui offre l'exemple de « conseils de femmes » attachés aux établissements publics ou privés d'instruction et d'assistance. Et je suis persuadé que c'est à ces conseils de femmes, indépendants de l'administration proprement dite, que ces établissements doivent leur extraordinaire prospérité. C'est une émulation entre ces dames pour donner à l'œuvre qu'elles patronnent le pas sur l'œuvre rivale. Elles ne lui consacrent pas seulement une grande partie de leur temps, elles lui vouent au besoin une partie de leur fortune. Et cette émulation dans le bien sait devenir, quand il le faut, une entente étroite, un coude-à-coude des plus serrés pour la défense des grands intérêts religieux ou sociaux menacés par les fantaisies anticléricales de MM. les libres penseurs de la Chambre ou du Sénat. Un projet de loi liberticide de ce genre est-il dénoncé par la presse? On assiste alors à un singulier spectacle, et

toutes ces dames, naguère divisées, ou tout au moins rivales, se rapprochent et font face à l'ennemi. Oh! elles ne procèdent pas à la façon des suffragettes anglaises : elles ne se livrent pas à des manifestations intempestives dans la rue, ne cassent pas les vitres, ne bousculent pas la police ; mais, pour se montrer plus discrète, leur subreptice et incessante propagande à domicile chez les députés, les sénateurs, les ministres, au besoin près du président de la République lui-même, n'en donne pas moins d'appréciables résultats. Ces souris entrent partout, mais pour les chasser, c'est autre chose, et il faut d'abord leur céder. Je vous en citerai un exemple significatif. Pendant notre séjour là-bas et depuis pas mal de temps déjà, on parlait d'un projet de loi tendant à introduire dans la législation argentine le divorce par consentement mutuel, projet qui semblait avoir pour lui, dans les Chambres, une majorité assez compacte. Que faire en l'occurrence? Si le projet était voté, c'était fini de la famille argentine. Ces dames le firent entendre au président Irrigoyen : elles l'assiégèrent littéralement, ne lui donnèrent pas un moment de cesse, et, le jour même de mon départ de Buenos-Aires, on m'apprenait la grande nouvelle : le président était intervenu. Usant de son pouvoir discrétionnaire, il avait mis son *veto* à la discussion de la loi. Et le syllogisme dont il se servit à cette occasion me parut en vérité une merveille de logique et de bon sens :

« Gardien de la constitution, disait-il en substance, je dois veiller à ce qu'il ne lui soit porté aucune atteinte. Or, la constitution repose sur l'ordre social ; l'ordre social lui-même repose sur la famille. Toucher à la famille, c'est donc toucher à la constitution. Fort de quoi, je décide que le projet de loi ne viendra pas en discussion. »

La victoire enfante la victoire et, assurément, cette victoire-ci aura des filles. Puissent-elles être aussi belles que leur mère! Il est bien certain, par exemple, comme je le disais tout à l'heure, que le jour où les femmes argentines voudraient entreprendre une sérieuse campagne contre le jeu, elles éprouveraient sans doute une assez vive résistance et finiraient cependant par l'emporter. Le succès de leurs offensives antérieures m'en est un sûr garant, et il n'est pour elles que d'oser.

J'ajoute — mais ceci ne va-t-il pas de soi? — qu'en formant de pareilles élèves, nos Sœurs ne travaillent pas seule-

ment pour l'Argentine, et que la France, elle aussi, a indirectement sa part du bienfait : si elle est tant aimée là-bas, c'est peut-être qu'on la voit sous la cornette blanche et avec le clair visage de ces saintes filles. Sur bien des points, dans l'Amérique du Sud, notre influence a fléchi : dans cette Argentine même, aux possibilités infinies et qui défient tous les calculs, c'est une compétition générale, une ruée de toutes les nations du nouveau et de l'ancien continent avides de prendre leur part de l'immense butin. Et il faut convenir qu'elles ont si bien su jouer des coudes, que finances, armée, marine, élevage, frigorifiques, quais, docks, chemins de fer, mines de pétroles, etc., tout ou à peu près tout a passé en leurs mains. Alors, me demanderez-vous, que nous reste-t-il, à nous, Français?

Sir James Bryce va vous répondre.

Sir James est un Anglais qui fut ambassadeur aux États-Unis, qui a voyagé en Argentine, armé d'excellents yeux, et qui a dit de l'Argentin qu'il n'était encore qu'un peuple en formation, mais qu'on voyait bien, dès maintenant, ce que donnerait quelque jour cet hétéroclite amalgame d'Espagnols, de Basques et d'Italiens, jetés pêle-mêle et brassés dans la grande cuve sud-américaine : à savoir, au physique un Européen, « mais entièrement Sud-Américain pour la manière de sentir et largement Français dans ses conceptions intellectuelles : *car c'est de la France que viennent les influences spirituelles qui dominent l'Argentine.* »

Et, sans doute, ceci était écrit avant que les États-Unis eussent émis la prétention de « contrôler » l'enseignement des peuples sud-américains, comme ils contrôlent déjà les finances de certains d'entre eux. Un seul pays, dans l'espoir de soulager un peu l'hypothèque qui le grève, s'est résigné, la mort dans le cœur, au sacrifice de notre langue et de nos méthodes, et ce n'est pas, est-il besoin de le dire? la République Argentine. Acceptons donc l'augure de sir James. Et, pour affermir notre foi dans sa clairvoyance, rappelons-nous encore, si vous le voulez bien, le toast de notre ancien ministre en Argentine, M. Thibaud, toast rapporté déjà par Jules Huret et resté si fameux là-bas qu'on ne manque jamais de le citer aux étrangers qui visitent Buenos-Aires :

— Oui, Argentins, vos chemins de fer sont anglais; oui, vos taureaux sont des Durham et des Herresford, vos béliers des Lincoln, vos chevaux des chevaux Shie et des

pur sang britanniques ; oui, vos maisons, vos cuisines sont italiennes ; oui, votre langue est espagnole, — mais votre intelligence est française.

Il se trouva bien quelques grincheux dans la salle pour estimer que nous nous satisfaisions à bon compte et qu'à tout prendre la part des autres pays était plus enviable que la nôtre. Ainsi à Béthanie, dans la maison de Lazare, Marthe, vaquant aux soins matériels, jetait sur Marie-Madeleine couchée aux pieds de Jésus un regard de dédaigneuse compassion. Et Jésus l'étonna fort en lui disant que la part de Marie-Madeleine était la meilleure — parce qu'elle ne lui serait jamais ôtée.

CHARLES LE GOFFIC.

François Ier amateur et mécène

On ne saurait douter qu'un historien de l'art, désireux de tracer un portrait des trois plus grands mécènes et amateurs couronnés dont l'histoire fasse compte, François Ier, Charles Ier d'Angleterre et Louis XIV, s'il tentait de reprendre la méthode chère au vieux Plutarque et si féconde parfois entre ses mains, des vies parallèles, ne trouvât bien vite pour distinguer ses trois héros des caractères essentiels, commandant toute leur personnalité.

Charles Ier et Louis XIV, tout d'abord, lui apparaîtraient en un contraste fort net.

Charles Ier, ce mécène si magnifique, cet amateur d'un goût si fin, qui réunit dans ses demeures tant de rares chefs-d'œuvre, qui traitait les artistes avec une si noble et cordiale familiarité, ne fonda rien ; après comme avant lui, il n'y eut pour ainsi dire pas d'école anglaise ; le génie éclatant d'un Rubens, les grâces conquérantes d'un Van Dyck, s'ils laissèrent des exemples féconds dans les châteaux du Royaume-Uni, y attendirent longtemps des disciples ; il se passa plus d'un siècle encore avant que ce peuple si particulariste vît éclore une école nationale, vraiment digne du nom et de l'épithète.

En Louis XIV, au contraire, prince de moins d'intelligence, de finesse et de goûts naturels que Charles Ier, mais doué d'une conscience supérieure de son rôle de roi, et d'une

volonté toujours attentive à en remplir dignement le métier, on reconnaît le mécène constructeur et fondateur. L'homme privé aimait les arts, et avec un certain discernement — il serait par exemple puéril de nier que son goût ait été pour rien dans la décoration grandiose et toujours jeune de Versailles, — mais, sous l'homme on sent toujours le Roi, dont la soif de magnificence et de gloire, l'amour des plaisirs les plus relevés et les plus délicats des sens et de l'intelligence, l'ambition de voir son peuple le plus riche et le plus splendide de la terre, surent si heureusement utiliser le patriotisme d'un ministre comme Colbert, son souci de la prospérité des industries françaises, de leur indépendance à l'intérieur et de leur suprématie à l'étranger, et si merveilleusement tirer parti du génie décoratif, de l'imagination puissamment créatrice d'un Lebrun. Collaboration unique qui imposa jusqu'en plein dix-neuvième siècle le goût français au monde civilisé.

Pour François Ier, sa gloire est d'avoir été, également pour Charles Ier et Louis XIV, un précurseur. Vivant plus de cent ans avant ces deux princes, ayant à peu près tout à créer en France, il sut réunir et pratiquer à la fois les qualités et les talents que ses deux émules ne purent que se partager. En l'un devait s'incarner l'amateur couronné, en l'autre le roi mécène. François Ier, à lui seul, avait déjà été l'un et l'autre. Doué d'une égale curiosité, et de sens peut-être aussi aiguisés, aussi délicats que le roi d'Angleterre, il n'atteignit sans doute pas du premier coup à cette vue d'ensemble admirable, qui fit la gloire de son successeur, mais il fut d'avance leur rival à tous deux ; il apprit à Charles Ier à vivre avec les artistes, *genus irritabile*, et réunit une collection d'œuvres d'art, moins riche peut-être, mais aussi rare que la sienne ; d'autre part, c'est, nous le verrons, la tradition des ateliers qu'il avait fondés sur notre sol, qui revint à la fin du dix-septième siècle vivifier et renouveler l'enseignement décoratif de Lebrun.

*
* *

Cette grande idée de François Ier, elle nous est proposée par les contemporains, surtout par les étrangers : par Lomazzo qui le place au nombre des mécènes les plus célèbres de tous les temps, entre Julien de Médicis et Léon X, et cite

sa collection comme une des premières, par Vasari qui l'appelle le « grand roi François », « ce roi magnifique » entre les bras de qui, il en est persuadé, vint mourir, pour son plus grand honneur, Léonard de Vinci ; par André del Sarte qui, après avoir trahi la confiance du roi, chercha toute sa vie le moyen de rentrer en grâce ; par Benvenuto Cellini enfin, que rien cependant, ni personne, n'étonnait, et qui nomme François Ier : « ce prince rarissime et même unique au monde, dont chacun dans sa profession avait à se louer » et « dont je puis dire vraiment que tout ce que je suis et tout ce que je fis de bon et de beau, je le fis sous l'influence de ce roi héroïque ». Cet « homme étonnant », comme il l'appelle encore, c'est son souvenir qui le poursuit dix ans après son départ de France, quand, rebuté par l'égoïsme et la ladrerie de Cosme de Médicis, il retourne « à son malheureux Persée, avec le cœur navré et les yeux en larmes, car je songeais, dit-il, à la brillante position que j'avais à Paris, lorsque j'étais au service de ce merveilleux roi qui ne me laissait rien à désirer. »

Cette liberté, cette abondance, cette sécurité, cette facilité de vie en un mot dont jouissent les artistes italiens du roi de France, devait leur être le bienfait le plus sensible au sortir de leur patrie, où les soucis d'économie, l'esprit mesquin et tracassier des mécènes, tant nobles qu'ecclésiastiques, réussissaient à rendre la vie dure même à un Léonard, même à un Michel-Ange.

Sans être en aussi mauvais point que les finances, sujettes aux pires irrégularités, aux déficits les plus mortifiants, de ces princes italiens, dont il fallait aux artistes subir encore les lubies et les reniements de créance, on sait dans quelles difficultés se débattit durant tout le seizième siècle le trésor royal, grevé par de longues et lourdes guerres, et combien les pensions servies par les trésoriers subissaient des retards, souvent aussi préjudiciables au prince qui les avait accordées qu'aux bénéficiaires qui les attendaient.

Il faut donc voir dans le bien-être qui entoure les artistes du roi, non un fait normal et accoutumé, mais l'effet direct du caractère et de la volonté personnelle de François Ier. Le départ du sculpteur Montorsoli, qui crut devoir rentrer en Italie, sur le coup de difficultés avec les officiers du fisc, le montre bien. « Le roi étant à la frontière, raconte Vasari, occupé par la guerre contre les Anglais, Montorsoli com-

mença à être malmené par les trésoriers, à ne pouvoir en tirer sa pension, ni ce dont il avait besoin, comme il avait accoutumé de faire auprès du roi. Alors, dans son indignation, et voyant trop bien la différence de ce roi magnanime ami des talents, et de ses ministres qui les dédaignaient et méprisaient, il partit, mais non sans que les trésoriers, qui s'aperçurent enfin de son mécontentement, ne l'aient payé jusqu'au dernier sou. »

Ce coup de tête est une aventure unique. Aucun autre artiste, à notre connaissance, n'a songé à quitter le service du roi, prétextant de mauvais traitements. Qu'on en juge par la situation qui leur était faite. Ils étaient défrayés de tout : leur voyage, leurs frais d'établissement leur étaient royalement payés, et aussi les matières nécessaires à leur art, qu'on allait, aux frais du roi, chercher jusqu'en Italie : des couleurs pour le Rosso, de la poudre d'émeri pour le graveur en pierres fines Matthieu dal Nassaro. Ils se voyaient servir chaque année une pension magnifique, simplement destinée à les retenir en France : 700 écus d'or à Léonard de Vinci et autant à Cellini, 1 400 livres à Rustici, 1 200 au Rosso (1 200 livres font environ 30 000 francs de notre monnaie d'or). C'est en surplus qu'étaient payés tous les ouvrages exécutés pour le roi ou les particuliers : le *Jupiter* d'argent de Cellini fut estimé 2 000 écus d'or, la *Joconde*, 4 000. Cellini se vante d'avoir vu passer par ses seules mains chaque année plus de 4 000 écus d'or, ce qui fait, en valeur actuelle, à peu près 500 000 francs d'or. Notons encore que l'aide de nombreux manœuvres, praticiens et élèves est assurée aux artistes par le fisc royal, et qu'ils ne s'en privent pas : le Rosso et le Primatice dirigeaient à Fontainebleau des compagnies de peintres et de stucateurs, tandis que Cellini, en son château de Nesle, commandait à quarante tâcherons tant Français qu'Italiens et Allemands.

La plupart d'entre eux furent confortablement hébergés : pour les tours à graver de Matthieu dal Nassaro on construisit des moulins sur la Seine ; le manoir de Cloux, où Léonard termina sa vie, est encore debout ; le pittoresque château du Petit-Nesle, qui a cédé la place au palais des Quatre-Nations, aujourd'hui l'Institut, était un fort vaste enclos fortifié contenant des terrains et des bâtiments de toutes sortes que Benvenuto s'entendit fort bien à utiliser. Mais arrêtons-nous un instant sur ce propos et pour savoir

comment François Ier, ce prince magnifique, savait donner, écoutons Cellini :

Le jour où Pierre Strozzi obtint ses lettres de naturalité, le roi ajouta en se tournant vers un de ses secrétaires : « Préparez aussi celles de mon ami Benvenuto, et portez-les-lui de ma part sans qu'il ait rien à payer ; » cette gratuité était « une faveur insigne qui n'avait été encore accordée à personne ». « J'exprimai, dit alors Benvenuto, la plus vive reconnaissance pour les bontés du roi, puis je suppliai le secrétaire de m'expliquer ce que signifiaient ces lettres de naturalité. Ce gentilhomme qui était aussi instruit que courtois, parlait très bien italien. Il ne put d'abord s'empêcher de rire, puis, ayant recouvré son sérieux, il me dit dans ma langue à quoi servaient ces lettres de naturalité, et il m'apprit que c'était un des plus grands honneurs que l'on conférât à un étranger. « C'est bien autre chose, ajouta-t-il, « que d'être fait gentilhomme vénitien ! » Quand il m'eut quitté, il retourna près de Sa Majesté, et lui rendit compte de tout ce qui s'était passé entre nous. Après en avoir beaucoup ri, le roi dit : « Je veux qu'il sache pourquoi je « lui ai envoyé des lettres de naturalité. Allez et faites-le « seigneur du château du Petit-Nesle, où il demeure et qui « dépend de mon domaine ; il comprendra cela bien plus « facilement que les lettres de naturalité... » Lorsque je revins en Italie j'emportai avec moi ces lettres de naturalité et l'acte de donation du château, et quel que soit le pays où j'irai et où je fixerai mes jours, je ne m'en séparerai jamais. »

Voilà la reconnaissance que François Ier inspirait à ses artistes, voilà le prestige qu'il exerçait sur eux. A considérer la passion et le souci qu'il apportait à les recruter, et à les garder, nous nous expliquons cette générosité, intéressée, certes, mais intelligente et délicate. « Il faut songer à fixer Benvenuto près de nous, disait-il un jour à Mme d'Étampes ; il faut promptement nous l'attacher par quelque bienfait pour ne point le perdre. » Ces bienfaits étaient de toutes sortes : pour Matthieu dal Nassaro, ce fut le paiement de sa pension, alors même qu'il n'était plus en France, et ne travaillait plus pour lui. A la nouvelle du désastre de Pavie, Matthieu, désespérant de la fortune, était rentré à Vérone, sa patrie, mais « aussitôt qu'il fut hors de sa prison de Madrid, immédiatement le roi envoya en poste rappeler Matthieu en France, et lui fit payer sa pension durant le

temps même qu'il était resté à Vérone » (1). Matthieu revint, se maria et mourut dans notre pays.

Cette ténacité dans ses projets est encore mieux marquée dans les instances qui finirent par arracher à Paul III, Cellini que le pape tenait en prison. Chaque jour, il le faisait réclamer par son ambassadeur Jean de Monluc, frère du célèbre maréchal, et ne se laissait prendre à aucune réponse diplomatique, à aucune échappatoire. Paul III objectait-il que Sa Majesté n'eût point à s'inquiéter de l'orfèvre, que « c'était un turbulent toujours l'épée au poing, et qu'il conseillait à Sa Majesté de le laisser en prison où des meurtres et d'autres diableries l'avaient conduit, le roi répondait que dans son royaume la justice était strictement administrée ; que, s'il prodiguait des récompenses et des faveurs aux gens de mérite, il châtiait aussi les turbulents ; que Sa Sainteté ayant laissé partir Benvenuto sans se soucier de l'employer, il l'avait vu arriver avec plaisir dans ses États et l'avait pris à son service ; qu'en conséquence il le réclamait comme lui appartenant. »

Une autre aventure, celle-ci arrivée à Cellini après sa délivrance, durant son séjour à Paris, montre avec quelle suite dans les idées et quelle constance notre roi reprenait et poursuivait l'exécution d'un projet artistique qui lui tenait au cœur. « Quelques années avant mon arrivée, raconte Benvenuto, le roi avait éprouvé une terrible déception : lorsque l'Empereur, après la prise de Tunis, traversa Paris avec le consentement de François Ier, ce dernier, voulant lui offrir un présent digne d'un si grand prince, fit exécuter en argent un *Hercule* un peu plus grand que nature. Par malheur, les fondeurs et batteurs d'or parisiens auxquels il avait dû s'adresser ne réussirent pas à souder ensemble les différentes feuilles d'argent qui constituaient le corps et les membres de la statue. Ils durent se contenter de les coudre entre elles avec des fils d'argent. Cet *Hercule* ainsi rapiécé « était bien, de l'aveu même du roi, la plus laide chose qu'il eût jamais rencontrée ; il s'en plaignait aux artistes parisiens qui l'avaient fabriqué, mais ceux-ci, qui se donnaient pour les plus habiles gens du monde, persuadèrent à Sa Majesté qu'on ne pouvait rien faire de mieux en argent et ils eurent l'audace d'exiger 2 000 ducats pour

(1) Vasari.

leur sale travail. » Une fois Cellini arrivé, le roi s'empressa de lui demander si son art ne lui permettait réellement pas de réussir la soudure de l'argent. L'orfèvre se récria, s'en fit fort, en démontra la possibilité par preuves et bonnes raisons. Aussitôt, le roi prenant la balle au bond, lui fit la commande des douze statues des douze grands dieux, en argent et de sa propre taille, qui était d'environ deux mètres, peut-être plus.

Un tel enthousiasme, une telle grandeur de conception faisaient le bonheur des artistes !

Bonne humeur, esprit, finesse à saisir leur caractère et à le flatter sans en avoir l'air, François Ier avait toutes les qualités nécessaires pour les conquérir, leur demandant avec empressement s'ils n'avaient rien de neuf en leur atelier, s'y rendant aussitôt sur une réponse affirmative, et les y faisant causer de leur art, de sa technique et de bien d'autres choses encore. Car, et c'est là une remarque générale sur laquelle on doit revenir et insister, il sut admirablement comprendre ces esprits fantaisistes, ces humeurs délicates, qui sont souvent les artistes.

S'il était né au siècle d'Ingres, il eût certainement deviné qu'il fallait lui vanter, non ses petits portraits à la mine de plomb, comme eût fait bonnement Louis-Philippe, mais bien sa virtuosité de violoniste.

Sa vénération pour Léonard qui avait pourtant en sa jeunesse inventé une lyre d'argent le retint sans aucun doute de lui faire cette flatterie, mais il dut se la permettre avec Cellini qui avait un joli talent de flûtiste ; en tout cas nous sommes sûrs qu'il estimait dans Matthieu dal Nassaro autant le joueur de luth que le graveur en pierres fines, que le Rosso lui plaisait pour sa société et sa conversation, et André del Sarte pour ses manières simples et sa facilité à se contenter de tout. Quant à Léonard de Vinci, le respect ému et vraiment filial qu'il lui témoigna, durant les quatre dernières années de la vie de celui-ci, mérite mieux qu'un rappel.

Ce jeune roi de vingt à vingt-cinq ans appelait « mon père » ce grand homme, ce vieillard avec lequel il ne pouvait se priver de passer des heures chaque jour, quand ils se trouvaient dans la même ville. Certainement Léonard l'entretenait alors des sujets qui avaient passionné son existence : la nature des choses et la connaissance de l'âme humaine. Rien n'avait altéré le souvenir enthousiaste que Fran-

çois Ier lui avait gardé quand, vingt-cinq ans plus tard, il parlait de lui au cardinal de Ferrare, au cardinal de Lorraine, au roi de Navarre et à Benvenuto Cellini. « Je tiens à répéter, rapporte Benvenuto, ce que le roi disait de Léonard : que jamais homme ne naquit au monde qui fût aussi savant que lui ; que non seulement c'était un grand sculpteur, peintre et architecte, mais qu'il était encore un très grand philosophe. »

Tous les Italiens qu'employait Sa Majesté n'avaient pas la science et la sagesse de Léonard. On connaît en particulier le cœur faible et la conscience facile d'André del Sarte, le caractère passionné du Rosso, et l'humeur hautaine de Matthieu dal Nassaro, qui, ne se trouvant pas un beau jour suffisamment payé du prix que lui proposait un seigneur pour une intaille qu'il lui avait gravée, en fit brusquement cadeau à son client, et, se voyant refuser, saisit un marteau et de fureur mit en poudre la pierre.

Mais c'est, on s'y attend bien, avec Cellini que la bonne humeur et la longanimité du roi trouvèrent le plus à s'exercer. Lorsqu'il l'installa au château de Nesle, on sait au milieu de quelles difficultés ce fut et malgré quelles oppositions ; il était prévenu de son esprit querelleur et de ses mœurs batailleuses ; aussi l'attendait-il au pied du mur, et prit-il un malin plaisir à le voir se tirer d'affaire. « Allez, allez, lui disait-il, si un peu de force ne suffit pas, employez-en beaucoup. » Mais Cellini ne faisait pas peur à tout le monde, et un jour vint où il craignit de se heurter à plus fort que lui. « Abreuvé d'insultes, j'allai supplier le roi de m'établir ailleurs. — Qui êtes-vous, s'écria-t-il, et comment vous appelez-vous ? » Ma stupéfaction fut complète, je ne savais ce que cela pouvait signifier. Comme je ne soufflais mot, le roi, presque en colère, me répéta les mêmes demandes. Je lui dis alors que je m'appelais Benvenuto. — « Eh bien ! répliqua le roi, si vous êtes ce Benvenuto dont j'ai entendu faire tant de contes, agissez selon votre coutume, je vous en donne pleine liberté. » Je répondis à Sa Majesté, que du moment qu'elle me promettait la conservation de ses bonnes grâces, je ne m'inquiétais nullement du reste. — « Allez donc, reprit le roi en riant sous cape, mes bonnes grâces ne vous manqueront jamais ! »

En rentrant au Petit-Nesle, Cellini mit à la porte un imprimeur, son co-locataire ; un fabricant de salpêtre se refu-

sant à subir de bon gré le même sort, l'orfèvre démolit sa maison et en jeta les meubles dehors. Une autre fois, il fit le même coup à un autre co-locataire, à cela près qu'il ne démolit pas la maison et se contenta de jeter les meubles par la fenêtre.

Mme d'Étampes était la protectrice de ces pauvres gens, et elle disait au roi : « Je crois que ce démon-là saccagera un jour tout Paris. » Le roi donna raison au démon.

Ces accès de fureur destructrice, après tout, ne portaient pas à conséquence, et le souverain qui fonda le Collège de France, un peu pour faire pièce à l'antique Sorbonne, n'était sans doute pas mécontent de taquiner un peu le prévôt de Paris, et peut-être même Mme d'Étampes. Il vint cependant un jour où le roi dut défendre sa maîtresse insultée dans les termes les plus grossiers par Benvenuto. Son esprit d'ironique indulgence, mais en même temps son sang-froid et son grand air d'autorité se peignent admirablement dans cette scène.

Quand son *Jupiter* d'argent fut terminé, Cellini le fit transporter à Fontainebleau pour le remettre au roi. L'instant de la présentation arrivé, comme celui-ci s'avançait avec Mme d'Étampes et toute la cour, l'artiste eut l'idée singulière de jeter sur la statue une légère draperie, s'imaginant lui donner ainsi plus de majesté. Mme d'Étampes, qui ne l'aimait guère, frappée de cette bizarrerie, saisit au vol l'occasion de ruiner le crédit de l'orfèvre, et tout haut, d'une voix sarcastique, elle prétendit qu'il n'avait voilé son œuvre que pour en cacher les défauts. Cellini bondit, d'un geste de colère il souleva le voile et le déchira, découvrant ainsi brusquement toute la nudité de Jupiter. Mme d'Étampes recula : dans cet acte brutal, elle avait senti une intention blessante pour elle. Cellini, d'ailleurs, qui de rage avait perdu la tête, crut l'instant venu de préciser encore sa pensée : les sanglants outrages qu'il commençait à adresser à la favorite ne peuvent qu'être rappelés. Il écumait quand François Ier qui, du haut de sa taille et de sa grandeur, les considérait tous deux avec calme, intervint d'un mot bref avec la sérénité et le prestige d'un juge du camp : « Paix ! dit-il à Cellini. En voilà assez. Taisez-vous si vous me craignez. »

L'indulgence du roi n'allait donc pas sans la clairvoyance et la fermeté nécessaires. A André del Sarte qui était retourné en Italie pour y aller chercher sa femme, et qui n'en osa plus revenir, ayant mangé avec son infidèle mégère

tout l'argent à lui confié pour acheter des œuvres d'art, il témoigna un ressentiment durable, qui s'étendit un peu, durant des années, à tous les Florentins. La fuite de Cellini, dont on trouva bientôt après les comptes en déficit, lui fut aussi sensible. S'il fallait en croire le bavard orfèvre, le roi, qui était à l'entendre « le meilleur homme du monde », lui aurait demandé de revenir ; mais il ne peut nous cacher que le roi avait posé à ce retour la stricte condition de régulariser ses comptes et de justifier de tout l'argent qui lui était passé entre les mains. Cellini, malgré la grande envie qu'il en avait, ne songea pas à reparaître en France, et pour cause, du vivant du roi.

Il savait trop à quelle forte partie il avait affaire. Il avait essayé d'en faire accroire à François Ier sur la nature et les forces de son talent, mais le roi ne s'en était pas laissé imposer.

Cellini n'avait, en effet, reçu qu'une éducation d'orfèvre, et jamais, soit à Florence, soit à Rome, il n'avait exécuté d'autres travaux que d'orfèvrerie ; jamais encore, il n'avait abordé la grande sculpture. Dans sa patrie, sous les yeux de rivaux attentifs et impitoyables, et d'un public nourri aux grands chefs-d'œuvre, de goût difficile, de sens artistique affiné et délicat, n'eût-il jamais osé esquisser même une pareille tentative.

En France, il crut pouvoir y jouer facilement les Michel-Ange. A peine la faveur du roi captée par quelques pièces d'orfèvrerie, il se jette à corps perdu dans la grande sculpture, voire dans la sculpture décorative et colossale. Les statues d'argent plus grandes que nature, commandées par le roi, ne lui suffisent pas ; bustes de bronze, nymphe et victoires, satyres décoratifs, le tout destiné à soutenir et orner une porte de Fontainebleau, colosse de Mars de cinquante brasses de haut, accompagnées de plusieurs figures, autant d'entreprises faites sans l'aveu du roi. Cellini modèle la cire ; il pétrit la terre ; il coule le plâtre ; il fond le bronze. Et vraiment l'on peut dire, en jouant à peine sur les mots, que François Ier les essuya, ses plâtres. Si nous en jugeons en effet par les morceaux qui nous restent, comme la *Nymphe couchée*, aux grandes formes lâches et vides, ces essais justifiaient amplement les avertissements de Michel-Ange à ceux qui tentent d'agrandir géométriquement des statuettes en miniature.

Il semble bien que François Ier en jugea comme nous : le jour même où Cellini, tout glorieux d'avoir enfin terminé et assemblé la fameuse porte de Fontainebleau, la lui présenta, le roi saisit l'occasion de s'expliquer une bonne foi avec son capricieux et trop indépendant protégé. « En vérité, lui dit-il, il est fort étonnant, Benvenuto, que vous autres artistes, vous ne veuilliez point reconnaître que vous êtes impuissants à déployer vos talents sans notre assistance et sans les occasions que nous vous offrons. Vous devriez être un peu plus obéissants, moins orgueilleux et moins entêtés. Je me souviens que je vous avais commandé douze statues d'argent, c'était tout ce que je désirais de vous ; mais vous avez jugé à propos de faire une salière, des vases, des bustes, des portes et tant d'autres choses, si bien que je suis confondu en voyant que vous avez laissé de côté tout ce que je voulais pour ne vous occuper que de ce qui vous plaisait. Si vous continuez à agir ainsi, je vous montrerai comment je procède quand je tiens à ce qu'on fasse mes volontés. Appliquez-vous donc à m'obéir en tout ; car si vous vous obstinez à n'écouter que votre fantaisie, vous vous casserez la tête contre les murs. »

*
* *

Maintenant que l'on connaît son caractère et l'humeur que François Ier témoignait aux artistes, avant de pénétrer plus avant dans l'intimité de ses sentiments et de ses goûts, avant d'étudier son action personnelle sur les hommes et les œuvres, revenons en quelque sorte en arrière, et voyons comment son goût put s'éveiller et grandir, dans quel milieu et sous quelles influences il se transforma pour s'enrichir.

François Ier était l'arrière-petit-fils de ce Louis, duc d'Orléans, prince galant et aimant les belles choses, dont nous savons qu'il avait dans son cabinet les portraits de toutes les dames qui avaient eu des bontés pour lui. Collection fatale puisque, s'il en faut croire Brantôme, spécialiste de ces matières délicates, ce serait la présence en cette galerie du portrait de la femme de Jean-sans-Peur, qui aurait été cause de l'assassinat du duc d'Orléans. Il fallait citer ce trait pour commencer, car, si les poussées de l'atavisme sont obscures, la tradition du moins peut préparer un enfant,

que l'éducation ensuite façonne et auquel son temps viendra plus tard offrir tentations, exemples et occasions.

Quelles qu'aient été les entraves que Louis XII y apporta par un scrupule de sérieux et de morale, l'éducation que Louise de Savoie donna à son fils laissa en lui une empreinte ineffaçable. Le souci des arts en paraît à peu près absent, mais non celui du luxe, de la galanterie et de la littérature, mais d'une littérature toute profane : les romans de la Table ronde, les chefs-d'œuvre des conteurs florentins, la poésie amoureuse du siècle d'Auguste, voilà les livres dont se nourrit la jeunesse du duc d'Angoulême. Cela ne plaisait guère à Louis XII qui, inquiet d'autre part des intrigues politiques de Louise de Savoie, crut sage de soumettre la mère et le fils à des gouverneurs de son choix.

Le premier d'entre eux, le maréchal de Gié, partit trop tôt pour avoir vraisemblablement quelque influence sur les idées ou les penchants d'un pupille qui n'avait que dix ans quand il lui échappa. N'oublions cependant pas qu'au moment de sa disgrâce, il venait de prier la République de Florence de lui envoyer une épreuve en bronze du *David* de Michel-Ange.

Le successeur du maréchal de Gié dans le gouvernement du jeune prince fut le grand cardinal d'Amboise. Ici, nous marchons sur un terrain plus ferme ; l'enfant a grandi et il est impossible que l'admirable création de son gouverneur, le château de Gaillon, lui soit restée inconnue. Ce beau logis était en pleine construction : une certaine sobriété élégante inspirée de l'antique, s'efforçait d'y encadrer le pittoresque flamboyant du gothique. Les œuvres italiennes y voisinaient, dans la chapelle, avec celles des artistes français : Michel Colombe y était représenté par son bas-relief de *Saint Georges et le dragon*, et Antoine Juste par douze statues d'apôtres et un bas-relief retraçant l'entrée des Français à Gênes. Mais le plus notable de cette décoration étaient les fresques d'André Solario. Ces fresques de la chapelle étaient, notons-le, les seules peintures murales de cette riche demeure, où l'on pouvait cependant admirer la *Tête de saint Jean-Baptiste* et une grande *Nativité* du même André, ainsi qu'une *Descente de croix* du Pérugin, et plus tard, une grande copie sur toile de *la Cène*, de Léonard.

S'il ne connut pas de rivaux, le cardinal d'Amboise eut du moins quelques imitateurs : au temps même où le

maréchal de Gié demandait à Florence un exemplaire du *David* de Michel-Ange, le futur possesseur du chef-d'œuvre, Robertet, attendait une *Madone à l'enfant* que Léonard de Vinci peignait à son intention ; et la date était proche où le cardinal Villiers de la Groslaye allait s'immortaliser en commandant à Michel-Ange l'admirable *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, où l'archevêque d'Albi, Louis d'Amboise, allait faire peindre dans sa cathédrale, par des artistes italiens, des fresques que l'on y voit encore.

Mais ce sont là, prêtons-y attention, encore plus, peut-être, des manifestations de piété que d'amour des arts ; ces quelques exemples ne changeaient pas l'orientation de la curiosité ni du goût français qui était encore tout adonné à cet art de la miniature, dont les productions ne pouvaient pas plus présager ni inspirer les vastes entreprises décoratives dont rêvait François Ier, que les quelques tableaux réunis par Anne de Bretagne ne peuvent être comparés à cette fameuse collection de statues, tableaux, marbres antiques, bronzes, pierres gravées, monnaies, qui égala dans l'esprit des Italiens le successeur de Louis XII aux plus illustres mécènes de leur patrie. A ce point de vue, ce que Gaillon même offrait, c'est-à-dire quelques curiosités d'orfèvrerie et des joyaux rares, n'était que de peu d'exemple.

Il ne faut cependant pas douter que le faste et le goût déployés par le cardinal d'Amboise n'aient été, pour l'esprit du futur roi de France, un excitant plus vif que l'économe et morne cour de Louis XII, dont son avenir politique le rapprochait de plus en plus. Ce n'est pas à dire que ce prince, qui s'imposait de véritables privations personnelles pour diminuer d'autant les impôts, n'ait jamais cédé à l'attrait des plaisirs les plus légitimes : il faisait des sacrifices pour sa bibliothèque ; s'il en trouvait à bon compte, il achetait bien une œuvre d'art ou une tapisserie ; il fit travailler aussi quelques artistes italiens, entre autres Léonard de Vinci, qu'il pensionna et dont il obtint deux *Madones*. Mais tout cela, en dix-sept ans de règne, est bien peu de chose, et nous n'avons qu'à rapprocher dès maintenant du train si modeste de la maison du roi, celui si fastueux de l'héritier de la couronne pour prévoir que le duc d'Angoulême ne marchera guère sur les traces de son cousin.

Et pourtant, si nous feuilletons ses comptes de dépense avant son avènement, qui se montent pour chaque année

à plus de quatre millions de notre monnaie d'or, une surprise nous attend : sur 150 000 livres environ, 450 seulement sont consacrées à la pension de deux seuls artistes : le peintre Barthélemy Guetty et l'imagier Antoine de Just. En revanche, quel luxe inouï pour le vêtement et le mobilier ! Tous les menus objets qui entourent le jeune prince, toute sa vaisselle, même celle de cuisine, tout est en argent et souvent en or. Mais remarquons qu'il n'a pas alors plus de dix-huit à vingt ans, et n'allons pas demander à des pièces de comptabilité, quelque indiscrètes cependant qu'elles soient parfois, des indices sur des faits aussi légers, aussi spirituels, aussi insaisissables que la formation intellectuelle d'un adolescent.

D'ailleurs, tant de luxe ne va pas sans un effort d'invention et un goût personnel dont la sûreté est reconnue et appréciée du roi ; le prince qui devait humilier Henri VIII au Camp du Drap d'or, offre dès 1514 aux seigneurs anglais un avant-goût des splendeurs de son règne. On sait les fêtes auxquelles donnèrent lieu, tant à Abbeville qu'à Paris, les cérémonies du mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre ; ce fut le duc d'Angoulême qui en fixa l'ordonnance : cortèges, défilés, pompes nuptiales furent organisés par lui ; c'est à lui aussi que l'on dut les arcs de triomphe qui s'élevèrent à l'entrée de la reine à Paris ; et les joutes qui eurent lieu près du palais des Tournelles, c'est lui encore qui les régla. Ce fait prend toute sa valeur quand on sait que, devenu roi, ce n'est rien moins que Primatice qu'il chargea à son tour d'ordonner les entrées solennelles. Sa renommée de prince cultivé et délicat avait d'ailleurs passé les monts avant son avènement, et Balthazar Castiglione, l'arbitre des élégances italiennes, avait déjà dit de lui : « Si François d'Angoulême monte sur le trône, il fera refleurir les lettres. » Et les arts aussi, cela allait de soi.

•

On ne peut donc dire que le voyage d'Italie qu'il fit, à la fin de 1515, après la victoire de Marignan, ait été pour lui la révélation d'un monde insoupçonné. Mais ce fut, à n'en pas douter, le ferment nécessaire à la floraison des germes qui étaient en lui, et l'on ne saurait en exagérer l'importance. A la vérité, il ne faut pas prendre au pied de la lettre les paroles que Cellini met dans la bouche du roi : « Moi qui ai vu tous les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres de toute l'Italie » : son voyage s'était borné à l'Italie du Nord.

Il vit Turin, Pavie, Parme, Modène, Bologne, où il rencontra le pape, Milan surtout, où le séjour de deux mois qu'il y fit lui imprima des directions décisives. C'est là qu'il connut Léonard de Vinci, qu'il eut avec lui ses premiers entretiens, qu'il fut touché d'un tel enthousiasme pour la *Cène*, qu'il voulut un moment l'enlever du mur où elle est peinte pour la transporter en France, et ne renonça à son dessein que devant l'impossibilité matérielle du transport. Tout au moins ramena-t-il avec lui Léonard, dans l'intention bien arrêtée de lui faire peindre le carton de la *Sainte Anne*.

La nature même du génie de Léonard, tant de réflexion et de profondeur, mais surtout son âge et ses infirmités frustrèrent François Ier des bienfaits qu'il attendait de son influence. La mort du maître, le retour en Italie des trois élèves qu'il avait amenés, la défection d'André del Sarte qui resta en Italie à croquer l'argent du roi, ne laissant en France que quelques toiles de sa main, achevèrent de ruiner ses espérances. Les échecs politiques et militaires, la défaite de Pavie et la captivité de Madrid renvoyèrent à des temps meilleurs l'accomplissement de ses desseins de rénovation générale.

Quand il rentra dans son royaume en 1526, l'art italien, qu'il se proposait toujours comme modèle, avait accompli une dernière transformation, la Renaissance avait trouvé son expression définitive. L'influence de Bramante avait enfin imposé à l'architecture cette ordonnance rigoureuse et ces justes proportions qu'inspiraient les ruines antiques ; Raphaël et Jules Romain avaient formé des élèves dignes d'eux : leur école prenait le pas sur l'école florentine ; Michel-Ange voyait incontestée sa suprématie sur les sculpteurs, la peinture vénitienne étalait sa splendide maturité et Corrège était apparu à Parme. Des qualités nouvelles de santé expansive et voluptueuse, de facilité heureuse, d'éloquence jaillissante et fougueuse embellissaient le nouveau style, dont le roi chercha tout de suite à enrichir notre pays.

Les constructions de la première partie du règne, Chambord, Blois, Chenonceaux, Azay, ne diffèrent en rien d'essentiel du Gaillon du cardinal d'Amboise. Fontainebleau, au contraire, commencé dès 1528, exprime, par la nudité de ses lignes extérieures et leur sécheresse qui va, on peut le dire, jusqu'à la pauvreté, un effort, malheureux il est vrai, pour accomplir l'évolution qui s'est faite au delà des monts.

Mais c'est à l'intérieur que le goût renouvelé du roi va

imposer un système décoratif tout nouveau en France, et que les Italiens eux-mêmes n'ont pas su développer avec autant d'audace et de bonheur.

Pas plus que Gaillon, Blois ou Chambord n'étaient sortis, dans la décoration intérieure, de la plus étroite et la plus courante tradition gothique : on ne rencontre dans leurs appartements aucune peinture décorative, aucun tableau même qui ne soit un tableau de piété, qui vise tout bonnement à être un ornement, un plaisir pour les yeux ; les murs sont uniment couverts de lambris, ou tendus de cuirs et de tapisseries.

A Fontainebleau, bien qu'il ne subsiste que des débris, défigurés et saccagés par le vandalisme des restaurateurs de Louis-Philippe, le visiteur reste ébloui malgré tout de la grandeur et de la richesse des idées royales, des inventions variées, de l'imagination inépuisable, tour à tour fière et charmante dont témoigne l'œuvre énorme encore, bien que la moitié en ait disparu, du Rosso et du Primatice. L'histoire romanesque d'Alexandre, les aventures d'Ulysse, maint épisode de la fable, choisi parmi les héroïques et les galants, furent épuisés pour la décoration d'ensembles aussi vastes que la *Galerie de François Ier*, le *Pavillon de Pomone*, l'*Appartement des bains*, la *Chambre de Mme d'Etampes*, la *Galerie d'Ulysse*, etc.

La disposition et l'encadrement de ces peintures était chose encore plus neuve que leur présence. Dans la *Galerie de François Ier*, le *Pavillon de Pomone*, l'*Appartement des bains* par exemple, elles s'étendaient sur les parois, enlacées de grandes figures en stuc de femmes, d'enfants, de génies, de satyres et d'égipans dans toutes les attitudes, dans tous les contrastes de posture et de taille, le tout entremêlé de chimères, de masques, de guirlandes et de bucrânes qui font l'effet le plus riche et le plus étonnant.

C'est justement dans certaines pièces de cet *Appartement des bains*, œuvre du Primatice, que François Ier fit installer la meilleure partie de cette fameuse collection de tableaux, chefs-d'œuvre des premiers maîtres d'Italie, qui sont encore aujourd'hui les joyaux des galeries du Louvre.

On y voyait la *Joconde*, la *Sainte Anne*, la *Vierge aux Rochers*, le *Bacchus* de Léonard avec une *Léda au cygne*, du même, aujourd'hui disparue ; une autre *Léda couchée*,

de Michel-Ange, la *Charité*, la *Sainte Elisabeth*, une *Madone*, d'André del Sarte, un tableau symbolique du Bronzin, un *Saint Sébastien*, de Fra Bartolommeo, un autre du Pérugin ; on y admirait encore la *Notre-Dame*, le *Saint Michel*, la *Sainte Marguerite*, la *Vice-reine de Naples* de Raphaël, la *Visitation* de Sébastien del Piombo, une *Madeleine* du Titien, et maintes autres toiles de Ridolfo Ghirlandajo, du Pontormo, du Salviati, etc. Les Flamands n'étaient pas dédaignés le moins du monde : des portraits par les Clouet y étaient accompagnés d'œuvres de Josse Van Clève et de tableaux réalistes, de drôleries dans la manière de Jérôme Bosch et des Breughel.

Comme sculptures, avec des marbres antiques et des fontes d'après les chefs-d'œuvre d'Italie, que nous reverrons tout à l'heure, le roi possédait des œuvres de Bandinelli, Cellini, Rustici, Tribolo, Montorsoli, un *Hercule* de Michel-Ange, un moulage de sa *Notre-Dame de Pitié* et sans doute un aussi du *Christ* de la Minerve.

*
* *

Tel est le mérite, telle est la variété des maîtres que François Ier apprit à connaître, qu'il comprit, qu'il aima et dont il tint à posséder des œuvres. Auquel d'entre eux allaient ses préférences? En l'absence de textes formels, on ne peut guère le dire.

Nous connaissons déjà son admiration passionnée pour Léonard et son goût pour l'aisance fluide d'André del Sarte. A entendre Cellini, rien ne lui aurait autant agréé que les ouvrages de son orfèvre. Comment douter qu'il ne se soit plu à l'élégance hautaine et un peu âpre, à l'érudition variée du Rosso? La grâce sensuelle des figures, fines et allongées, mais délicatement charnues du Primatice, l'ont enchanté... Alors il est plus naturel de penser que son goût était complexe, et que, selon le moment et l'humeur, il mettait sa prédilection en tel ou tel artiste.

D'ailleurs, les circonstances rendent compte de beaucoup de particularités que nous aurions tort de croire préméditées. Il faut songer qu'à part les œuvres de Léonard, d'André del Sarte, du Rosso, du Primatice et de Cellini, qu'il vit travailler sous ses yeux, aucun des tableaux qu'il devait contempler dans son *Appartement des bains* n'avait été de sa

part l'objet d'un choix particulier, d'une élection entre beaucoup d'autres. C'étaient bien souvent les circonstances, c'étaient des relations fortuites qui le mettaient en rapport avec tel ou tel artiste : tel tableau fut commandé à son intention par le pape, heureux de sceller ainsi un traité de paix ou d'entente, tel autre lui fut envoyé par un cardinal désireux de lui faire sa cour, tel autre adressé en présent par l'artiste lui-même, dans l'espérance d'entrer à son service.

Les artistes d'outre-monts se soutenaient entre compatriotes, se recommandaient les uns les autres, se faisaient signe quand une place était à prendre à Fontainebleau ou à Paris, à moins que, citoyens de villes différentes, ils ne se cherchassent querelle. Ils arrivaient à la cour sur la foi d'un protecteur ou d'un confrère, attirés souvent par le seul renom de largesse du roi, et sans que celui-ci parfois connût rien de leurs œuvres.

C'est ainsi qu'il en fut, du moins, pour celui d'entre eux qui lui fit le meilleur service : le Primatice. François Ier ayant besoin, pour aider le Rosso, d'un décorateur qui fût à la fois peintre et stucateur, chargea de ce choix Jules Romain qui travaillait alors au palais du Té près de Mantoue. François Primatice, qui fut désigné, était encore inconnu, mais le premier élève de Jules. Le roi, qui n'en avait jamais entendu parler jusqu'alors, s'entendit tout de suite fort bien avec lui. La constance avec laquelle il l'employa, les missions de confiance dont à deux ou trois reprises il le chargea en Italie (combien il redoutait pourtant l'air de la patrie pour ses artistes !), l'immensité et la variété des besognes qu'il lui demanda, la durée et la paix de leur collaboration, tout accuse une intelligence, une estime réciproques, un accord parfait, auxquels sont dus les magnifiques résultats du règne.

Cette entente avec le Primatice est justement ce que l'on a souvent regretté. On a cru pouvoir critiquer le goût de François Ier, parce qu'il s'est contenté du style maniéré du Rosso et du Primatice au lieu de chercher à avoir Holbein ou Titien, ces maîtres naturels et sincères. Et, d'une façon plus générale, on lui en a voulu d'avoir paru préférer les écoles florentine et romaine aux écoles flamande et vénitienne, ou même aux artistes français.

La gloire de Florence, et son antique suprématie dans les arts et les lettres, des relations politiques plus anciennes

avec cette ville qui se trouvait sur la route de Rome et de Naples, avaient tout naturellement engagé nos rois à tourner d'abord les yeux de son côté. L'antagonisme avec Venise se poursuivit au contraire durant toutes les guerres d'Italie; la sérénissime République ne pouvait pardonner au roi de France le coup très sensible que lui avait porté la Ligue de Cambrai, cause de sa décadence politique et commerciale. A l'amitié française, elle préféra l'influence espagnole, et c'est pourquoi Titien attacha sa fortune à celle de Charles-Quint, sans d'ailleurs plus quitter sa patrie que les autres peintres vénitiens.

Pour Holbein, installé en Angleterre depuis 1526, Henri VIII n'eût pas plus consenti à le céder à François Ier que Léon X n'eût accepté de se séparer de Raphaël. Quant à Michel-Ange, il est vrai qu'il faillit un beau jour partir pour la France, où le roi le désirait, mais il recula au dernier moment, arrêté, semble-t-il, par les difficultés du voyage.

Quel besoin avait, au surplus, François Ier, pour orner magnifiquement ses demeures, d'un artiste de génie, à l'œil infiniment délicat, à l'exécution souple et forte, aux conceptions profondes ou grandioses? Il en avait eu un entre les mains, Léonard, le plus grand de son temps... qu'en tira-t-il pour ses desseins? Je sais bien que Léonard était âgé de soixante-cinq ans, qu'il fut bientôt à demi paralysé, mais là n'est pas la véritable raison pourquoi il n'exerça chez nous aucune influence comparable à celle du Primatice.

Cette raison, il la faut chercher dans la nature même de son génie; la complexité et la science de ses inventions; l'intimité réfléchie de sa pensée, sa sévérité pour lui-même, la lenteur de son exécution si poussée, la science cachée de son dessin, la tonalité discrète de sa couleur, l'effet mystérieux de son clair-obscur, la rareté en définitive de ses œuvres, faisaient de lui un génie seulement accessible aux initiés, tout l'opposé en somme du décorateur à l'imagination abondante, facile, brillante, et cependant élégante, raffinée et châtiée qu'il fallait à François Ier. Malgré son immense supériorité sur le Rosso et le Primatice, jamais Léonard n'eût pu s'acquitter de la tâche éclectique que le roi leur imposa et qu'il fallait, pour la Renaissance française, qu'ils menassent à bien.

Pour mieux saisir l'exact point de vue d'où doit être

envisagée cette question, voyons quel fut le sort des arts en Angleterre à l'époque de François Ier. Holbein justement, sur le désir de Henri VIII, y était venu s'établir en 1526. La finesse de sa vision, la rigueur souple de son dessin, la simplicité grave, l'harmonie tranquille et le style de ses portraits en font de l'avis de tous un artiste mieux doué et mieux équilibré que le Primatice. Quels services a-t-il rendus à l'art anglais? A-t-il appris à peindre aux miniaturistes d'outre-Manche? Les admirables effigies d'une vie intérieure si intense ont-elles fait surgir de terre des portraitistes? Eut-il des élèves, des imitateurs en Angleterre? Les quelques modèles d'art industriel qu'il y laissa ont-ils créé un style? Quelle trace de son séjour resta dans ce pays où il peignait encore sous Édouard VI, mais où nous ne rencontrons d'artistes que dans les comptes royaux, ou bien seulement quelques portraitistes sans talent, pleins de fantaisie, et d'ailleurs presque tous étrangers? Rien dans l'histoire d'aucune école n'égale la pauvreté artistique de l'Angleterre entre Holbein et Van Dyck. Et Van Dyck lui-même fut-il beaucoup plus heureux qu'Holbein?

Rendons donc justice aux grands décorateurs de François Ier. Le roi avait été séduit par les grandes peintures murales de l'Italie ; pour lui en tenir lieu, les miniatures de Bourdichon, même agrandies, les portraits des Clouet, eussent-ils été de grandeur naturelle et en pied, n'auraient pas suffi. Ce qu'il lui fallait, c'étaient des décorateurs. On lui envoya le Rosso et le Primatice ; il les prit et sut les utiliser au mieux de sa gloire et de son plaisir.

Que les tendances sensuelles de son tempérament l'aient poussé bien souvent à proposer à ses artistes des thèmes mythologiques, où les aventures des dieux et des héroïnes appellent de toute nécessité des formes tentatrices et des airs de tête galants, rien n'est plus certain, mais qu'on ne croie pas qu'il n'ait eu que dédain et indifférence pour ce qui n'était pas peinture anecdotique, ou décor aux charnels attraits ; il fut capable de goûter aussi les qualités intrinsèques d'une bonne peinture, les loyaux mérites de justesse, d'harmonie d'un tableau de chevalet ; tout le proclame : sa passion pour Léonard, le prix qu'il paya la *Joconde*, le fait qu'il força le maître à lui peindre le carton de la *Sainte Anne;* et encore la curiosité dont les œuvres flamandes étaient l'objet de sa part ; et surtout la faveur indéfectible dont

jouit sous son règne et ceux de ses successeurs la dynastie portraitiste des Clouet.

Ce n'est pas lui qui se fût écrié comme Louis XIV devant un Téniers : « Qu'on m'enlève ces magots ! » Etpour une bonne raison, c'est que sa collection en renfermait, on l'a vu, l'équivalent.

La présence à Fontainebleau, et le cas qu'il en faisait, d'une collection de marbres antiques et de bronzes d'après des chefs-d'œuvre comme le *Laocoon*, l'*Ariane couchée*, l'*Apollon du Belvédère*, la *Vénus de Cnide*, les comparaisons que nous savons qu'il en tirait souvent pour apprécier les œuvres modernes, nous sont encore les garants de son goût et de la réflexion qu'il y apportait. Cellini voudrait nous faire croire que ses propres œuvres étaient jugées dignes par le roi des artistes de l'antiquité, et même supérieures à tout ce que ceux-ci ont produit ; et ce serait la duchesse d'Étampes qui aurait essayé de corriger le sentiment du roi. « En vérité, avait-elle dit à François Ier, on dirait que vous n'avez point d'yeux. Ne voyez-vous donc pas ces magnifiques figures antiques? C'est en elles que réside la perfection de l'art et non dans ces babioles modernes. » Le seul fait que ces babioles modernes n'étaient autres que le fameux *Jupiter* d'argent, suffirait à nous rendre sceptiques sur l'authenticité de l'anecdote ; mais, on le sait aujourd'hui, la scène, telle que la rapporte Cellini, est de pure invention. Nous avons mieux : une lettre écrite de France au duc de Ferrare par Antoine Calcagnini (1) nous donne le croquis d'une scène qui fait l'exacte contre-partie de l'anecdote de Cellini. Entouré de sa cour, le roi se tenait dans une chambre de Fontainebleau, donnant le bras à Mme d'Étampes. Ensemble avec le cardinal de Ferrare et le maréchal d'Annebaut, il considérait une *Vénus* de bronze, peut-être celle que le Primatice rapporta d'Italie, et qui était une copie de l'antique, connue sous le nom de *Vénus de Cnide*. Et il en faisait admirer à Mme d'Étampes le corps parfaitement bien fait et le contour mol et voluptueux. Cela était dit d'un certain ton. Mme d'Étampes sourit d'une expression à la fois coquette et un peu confuse, et s'en fut rejoindre ses femmes qui se chauffaient dans une autre chambre. Le roi resta avec le cardinal, se prolongeant à discourir du mérite de ces figures.

(1) Publiée par Louis Dimier.

Dans ces entretiens, nous pouvons en être sûrs, François Ier ne posait pas de ces questions naïves comme Benvenuto en met dans la bouche de Cosme de Médicis ; on venait de déballer sous les yeux de celui-ci une caisse contenant un marbre antique ; tout stupéfait de l'enthousiasme que sa vue arrachait à l'artiste : « Benvenuto mio, lui demanda-t-il, explique-moi clairement en quoi consiste la supériorité de ce maître qui soulève chez toi une si grande admiration. »

Ce plaisir à discuter des choses d'art, cette délicatesse dans l'appréciation du modelé d'une statue, l'on doit croire que c'était l'effet de l'éducation léonardesque de François Ier. Je vois encore la preuve de l'influence du grand Florentin dans cette curiosité pour la technique, pour les procédés matériels de l'art qu'on voit éclater à chaque instant chez lui. Tout comme l'aurait fait Léonard, il va jusqu'à s'amuser des secrets de distillation que lui montre un parfumeur, protégé par Mme d'Étampes. Quand Cellini lui présente le modèle réduit du *Mars* de quarante brasses, il faut qu'il lui décrive par le menu les procédés qu'il adoptera pour le grandir à l'échelle voulue. Pour être plus sûr de saisir son orfèvre sur le fait, et de le voir aux prises avec la matière, c'est à l'improviste qu'il visite son atelier. « J'étais rentré chez moi, raconte l'artiste, et je m'étais mis à travailler. Lorsque le roi fut arrivé à la porte de mon château, ayant entendu le bruit des marteaux, il recommanda à sa suite de ne point souffler mot. Comme tous mes gens étaient à leur besogne, je fus surpris par le roi à l'instant où je l'attendais le moins. Il entra dans ma grande salle, et je fus le premier qu'il aperçut. Je tenais à la main une grande plaque d'argent qui devait me servir à fabriquer le corps de mon *Jupiter*. Un de mes ouvriers martelait la tête, un autre les jambes, de sorte que nous produisions un bruit épouvantable A ce moment, un petit apprenti français ayant commis je ne sais quelle sottise, je lui donnai un coup de pied qui l'atteignit heureusement au bas des reins et l'envoya à plus de quatre brasses, de façon qu'il alla tomber sur Sa Majesté quand Elle entra. Cet accident me remplit de confusion, mais le roi s'en amusa beaucoup. Il me demanda d'abord ce que je faisais et exigea que je continuasse. »

Et, quand la statue enfin terminée, il ne resta plus qu'à la dresser, Sa Majesté envoya dire qu'on ne la dressât point en pied encore, que c'était son désir d'être témoin de cette

opération, « parce qu'elle ne faisait pas moins de cas de voir la belle manière et facilité de la dresser que de tout le reste ».

Naturellement, plus l'ouvrage est précieux et rare, plus la technique est singulière, et plus le roi se montre curieux et demande d'explications. Une coupe de filigrane ornée de feuillages et d'émaux translucides lui est-elle offerte, aussitôt il appelle son orfèvre, lui demande s'il sait comment cette coupe a été exécutée et l'engage à entrer dans les détails les plus minutieux. « Mes explications, conclut celui-ci, satisfirent son désir ; je m'étendis sur toutes ces particularités parce qu'il aimait grandement entendre parler sur de semblables sujets. »

Faut-il s'étonner maintenant de voir le roi se rendre en personne chez les marchands, faire lui-même ses prix, préciser avec soin ses commandes, fournir certaines matières précieuses, telles que pierres rares à enchâsser, et bien spécifier dans quelle monture il les veut voir sertir ou de quelle façon il les faut présenter, faire modifier au besoin la composition s'il n'en est pas satisfait, et cela qu'il s'agisse d'une écritoire, d'une image émaillée, d'un drageoir d'orfèvrerie ou des statues d'argent des douze dieux, dont l'idée était de lui seul?

On a dit qu'il dessinait les robes d'apparat des dames de sa cour. Pourquoi ne pas l'admettre? N'avait-il pas, à vingt ans, réglé les pompes de l'entrée de Marie d'Angleterre à Paris?

Collaborer avec les artistes le tentait. « Il plut un jour au duc Hercule d'Este de lui faire une flatterie, et il pria le cardinal de Ferrare d'obtenir un dessin de la bataille dite des Géants, avec le portrait du roi en chevalier du temps. Le roi agréa ce désir et répondit qu'il ne possédait point de pareil dessin, mais qu'il avait assez en tête l'ordre et le mouvement de la bataille, et que personne ne saurait mieux que lui diriger là-dessus la main d'un peintre. Il ajouta qu'il conviendrait de diviser le dessin en deux parts : l'une pour le commencement de la bataille, du premier jour jusqu'à la nuit, qu'on fut obligé de se séparer ; l'autre depuis l'aube du second jour jusqu'à la fin. »

Cette fois-là, ce fut Primatice qui donna le dessin. Mais, s'il est vrai que François Ier savait dessiner, il ne faut pas

faire difficulté de croire que les petits dessins qu'il joignit à sa lettre pour expliquer à Cellini ce qu'il voulait exactement, lorsqu'il le chargea de graver les nouveaux coins de sa monnaie, aient été de sa main.

Le mot, déjà cité, de Cellini, s'écriant devant Cosme de Médicis que « tous ces chefs-d'œuvre si difficiles qu'il a faits en France sous ce merveilleux roi François, s'ils ont été réussis, c'est grâce à l'inspiration, à l'ardeur que le roi lui savait insuffler », incite à attribuer encore à notre roi une part d'inspiration plus grande dans la décoration de Fontainebleau qu'on ne le fait généralement.

Tout ce que nous venons de reconnaître de goût et d'action personnelle dans le mécénat de François Ier, rend on ne peut plus vraisemblable cette opinion. Si l'on se rappelle alors que ce mode de décoration, dès le milieu du seizième siècle, passa à l'étranger, s'étalant même au palais ducal de Venise, notamment à la cheminée de Scamozzi et en haut de l'escalier des Géants, mais réussissant surtout aux Pays-Bas, où il inspira les arabesques de Corneille Floris et le *Livre des cartouches* de Vredeman de Vriese (et l'on sait quel fut le renom de cet artiste et le crédit de ses inventions) ; si l'on réfléchit que ce qu'on a depuis eux regardé comme la marque du goût flamand dans l'ornement venait justement du style décoratif de Fontainebleau ; si l'on note, d'autre part, que les arabesques de la *Galerie d'Ulysse* (œuvre, celle-ci, du Primatice, à laquelle Poussin, au dire de Mariette, donnait des éloges sans fin) ont servi de modèle, à la fin du dix-septième siècle, aux excellents ouvrages décoratifs d'Audran, de Watteau lui-même, et surtout de Bérain, cet héritier direct de Ducerceau ; si l'on considère enfin, comme le fait Louis Dimier, que « la peinture décorative est la seule dans laquelle l'école française ne se soit jamais démentie, et qu'elle a dû à la peinture de style (non à aucune autre, genre ou portrait) ses plus beaux triomphes », on sera obligé de conclure que l'influence de François Ier sur les arts fut décisive, s'étant étendue bien plus loin et bien plus tard qu'on ne le croit généralement, puisque l'école de Fontainebleau fut la source où la plus belle époque du génie français, le dix-septième et le dix-huitième siècle, ne craignit pas de venir puiser les éléments de sa formation.

HENRI LONGNON.

Ulysse, Cafre
ou
l'Histoire dorée d'un Noir[1]

A la grâce de Dieu!

Le Cafre allait entrer au presbytère, quand le Père Desvaysseaux en sortit avec quelqu'un : c'était ce gros paradeur de commissaire de police ! Les deux blancs restèrent à causer sous le portail. Vite, Ulysse, à la façon d'un domestique éreinté, s'assit tout près au bord du canal et lava ses pieds.

— Je ne sais, mon ami, entonna la Police, qui parlait toujours comme au Tribunal, j'ignore si à toi on est venu faire confession... déclaration... ou dénonciation... mais à moi on n'est rien, rien venu dire ! Je n'ai *aucune preuve*, rien que cette présomption morale que l'Église pourrait appeler un *jugement téméraire!*... Tu m'avoueras : c'est insuffisant, ridiculement insuffisant.

— Écoute, dit le prêtre. J'irai, et j'irai *seul*...

L'autre cessa de sourire et se rapprocha. — Mon cher Michaël, se récria-t-il, je te le *déconseille* formellement. Il y a des cas où nous devons nous résigner à rester les poings liés. Ce n'est pas une raison parce que tu t'appelles Desvaysseaux, pour te jeter de toi-même au-devant du naufrage...

— C'est pourtant vrai, dit l'abbé en riant. Seulement, pour les

(1) Copyright 1924 by Marius-Ary Leblond. — Voir *la Revue universelle* des 15 mai et 1er juin 1924.

serviteurs de Dieu, il n'y a pas de naufrage : Jésus a donné l'exemple en marchant sur les eaux.

— Alors, bonne chance ! fit le fonctionnaire.

— *A la grâce de Dieu!* prononça le prêtre.

La Police alluma son cigare, souleva son casque et partit.

— Eh bien, l'ami Ulysse, lança l'abbé en se rapprochant, a-t-on passé un bon Noël?

Ulysse ne leva point la tête : — Pas plus pour vous que pour moi, gronda-t-il, il n'y aura jamais de bon Noël !

— Mon brave Ulysse, reprit le Père, vous êtes pour moi un remords vivant. Mais voyez ce que c'est que la vie d'un prêtre : je vous avais promis de m'occuper de vous et je n'ai pu encore y penser. Mais ces jours-ci même, sans faute, je m'occuperai de votre âme !

Ah oui, donc ! c'était bien le moment !... Son âme !... sa vie !... son fils !... le vrai, le faux Songor... Et, par-dessus la déroute de sa pensée, planaient, telles que des sons d'enterrement, les paroles du maître qu'il venait de surprendre :

« *A la grâce de Dieu... A la grâce de Dieu...* Où cet homme-là parle d'aller *seul?...* Vers quelle espèce de danger?... Moi, le Cafre, je vais donc être forcé de surveiller le prêtre?... »

Le boucan.

Ronde, immense, ivoire, la lune, éclatante, émergeait de l'horizon. Là-haut, sur le plateau, à mille mètres au-dessus de l'Océan, autour d'un boucan maladivement éclairé, une masse de monde noir se tenait tapie.

Combien de mamans, visage serré sous le châle noir, étaient venues pour leurs enfants ! Toutes les calamités qu'on ne confie pas aux maîtres, parce qu'on en a la honte, et parce qu'ils en riraient peut-être, qu'on ne confesse pas non plus aux prêtres, parce qu'on a pudeur et peur du bon Dieu, mais surtout parce que souvent les prêtres sont des blancs de France qui ne comprennent pas les affaires des noirs, ce qu'on n'ose pas avouer au grand jour et qu'on dit plus facilement la nuit, les femmes montent le raconter à « l'oreille du pays » : Sorcier !

Beaucoup d'hommes aussi ; mais ils craignaient tellement de laisser deviner sur leur figure ce qu'ils venaient demander, que chacun s'asseyait loin de l'autre, tête baissée. Et toute cette cour de suppliants tenait en mains un cadeau : coupon de toile, pièce de drap, marmites, pioches, haches, toutes sortes de marchandises. Les plus pauvres avaient porté leur dernier argent.

Par moments, du boucan clignotant sortait une visiteuse. De l'intérieur, une voix brutale demandait : *A qu' le tour?... N'attendez pas le jour!...* Une autre forme en deuil se glissait, vite, comme au confessionnal.

Cependant la lune resplendissante arrosait les bois. Pas un panache de bambou, une flèche de filaos, un caféier ne bougeait. Douce comme la mousse, toute la nuit se laissait enchanter par l'immobilité. De temps à autre, seulement, au loin, sur les habitations, des chiens, parce que la lune devenait trop énorme, se mettaient à hurler. Puis la terre, ainsi que soulagée, remontait vers le silence de l'astre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit une vieille. Je ne sais pas si votre paradis est dans la lune. Ce que je sais : votre enfer est sur la terre !

— Assez soupiré ! coupa une voix sifflante de zélatrice. Négraille n'est pas soupirail. Vous avez l'espérance, puisque vous avez grimpé jusqu'ici implorer Saint-Ange ! Et la voix, au-dessus de tous, en litanie, récita : « Qui donc a mis sur pieds l'homme de saint Joseph, qui marchait à quatre pattes comme un cochon? » « Qui a ouvert les yeux à la jeune fille de sainte Suzanne, née avec des paupières cousues? » « Qui a fait retrouver à Saint-Benoît le corps du pêcheur coupé en deux par les requins? » « Qui a sauvé l'enfant d'un pharmacien, condamné par les médecins? » « J'en aurais jusqu'à demain avec les miracles de Saint-Ange. Son esprit est plus fort que celui de tous les vivants ! »

— Oh ! bien sûr, ma chère ! M'est avis que Saint-Ange est un fort-maçon. » Dès lors, de voisine à voisin, on comméra. A ces grands enfants de la nuit, dont l'esprit est encore dans le crépuscule, il faut, malgré tout, le merveilleux du sombre. Les prêtres leur enseignent le dieu de lumière, l'instituteur montre le soleil de l'instruction qui brille pour tous. Mais aux noirs reste la nuit ! De leur cœur même et comme de leur chair, ils ne recherchent, ne craignent, n'adorent que ce qui luit dans l'obscur. La sorcellerie sera longtemps le flambeau de leurs ténèbres.

Les hommes et les femmes, joyeusement, bavardaient comme au bazar. Soudain, un cri :

— Le prêtre ici !... Et des coups de sifflets !

Dans le boucan, quelqu'un commanda : — Enlevez le baba-sec !... La petite lumière s'éteignit.

La croix sur la lune.

Tout le monde, les hommes d'abord, les femmes, s'était levé pour s'esquiver dans l'obscurité. Mais le Père Desvaysseaux cria : — Demeurez tous, pour que celui qui doit être confondu le soit publiquement ! C'est ici, ce soir, qu'aura lieu l'instruction.

Et aussitôt, du boucan, ainsi qu'une araignée quitte son trou, un noir sortit. Immobile, le Père Desvaysseaux l'attendait, droit, sa robe noire encore plus haute dans la lumière de la lune.

— Alors, comme ça, demanda le sang-mêlé, vous, un prêtre — qui devez mettre la concorde, — vous êtes venu faire le scandale?

— Longtemps, cria l'abbé, longtemps j'ai enduré ! Mais le Dieu que je sers m'a averti qu'il était temps de marcher sur l'imposteur.

L'autre ne bougea : — Il n'y a pas d'imposteur, dit-il. J'appartiens, comme vous, à la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Puisque mon nom est Saint-Ange !... Et je connais l'histoire de ma famille : tenez ! moi qui vous parle, fit-il en haussant la voix, je suis le petit-fils d'un homme que votre aïeul, au temps de l'esclavage, a tué d'un coup de fusil !

— J'ignore le nom de cet esclave... Je sais seulement qu'il fut châtié pour avoir massacré une fille blanche qu'il n'avait pu déshonorer... C'est donc lui votre grand-père?

— Parfaitement ! Et c'est de lui, qui a été un noir marron, c'est-à-dire un homme obligé de vivre dans les bois en ne mangeant souvent que des racines, que je tiens tous les secrets des plantes du pays. Voilà mon seul crime !

— Votre crime ! cria le prêtre. Puisque vous avez, vous-même, prononcé le mot, votre crime, regardez-le en face : Quand notre sainte mère l'Eglise envoie ici des prêtres et multiplie les asiles ; quand la France, notre patrie, répand, sans compter, des écoles, des hôpitaux, des hospices, — dans quel but? — pour tâcher de faire de vous, selon le vœu d'amour du Christ, les égaux des blancs, par l'âme, par l'esprit, par le corps... quel est votre travail, Saint-Ange, à vous et à votre bande? Ces noirs que nous voulons élever, vous les forcez à redescendre, par l'ignorance, dans la barbarie. » Il se tourna vers ceux qui l'écoutaient dans le silence : « Je le répète bien haut : il y a un traître parmi nous, qui trahit la cause des siens... Celui-là, je l'appelle le Judas des noirs ! Parce que, comme Judas il vend son frère pour de l'argent.

— Ah ! s'il vous plaît, pesta Saint-Ange en crachant, ne parlons

pas d'argent ! Je respecte votre vocation : respectez la mienne. Vous vendez des messes, vous vendez la bougie, vous vendez des os, vous trouvez moyen de vendre de l'eau... Et, après tout, pourquoi, à côté de la sacristie, n'y aurait-il pas la sorcellerie?

Devant l'insulte, le prêtre bondit. On crut qu'il allait se jeter sur le noir. Derrière la paillote quelqu'un bougea, comme si des gens s'y cachaient encore. Mais Père Desvaysseaux soudain s'était arrêté, inébranlable : — Patience, Saint-Ange ! Ce n'est pas l'église, c'est la prison qui logera la sorcellerie !

Vite, pour que ses yeux torves pussent saisir en pleine lumière le regard du Père, le sorcier se glissa de côté : — Ah ! tout de bon?... Parce que la Robe Noire a la chance d'avoir pour frère la Robe Rouge, elle se croit tout permis et vient me menacer du tribunal !

— Non ! d'abord vous avertir : *Malheureux! Il faut que vous déguerpissiez!...* Saint-Ange, reprit-il, il est vrai que Dieu ne m'a pas donné le privilège de juger. Mais il m'a remis le pouvoir d'interroger : Quel homme s'est targué d'avoir ouvert lui-même la nuit, dans le cimetière, un cercueil pour en tirer un « sirop de mort » qui, à son dire, guérit les enfants? Il n'y a pas trois mois, qui a fait boire de cette affreuse drogue à un élève des frères, lequel n'avait que le tort de servir la messe? Il n'y a pas quinze jours, sur l'ordre de qui un nouveau-né a-t-il été étranglé, puis déposé à la Croisée de Deux Chemins?...

Dans l'ombre, il y eut murmures. Saint-Ange, les bras croisés, contemplait la lune. — Vous avez fini de prêcher? demanda-t-il. Eh bien ! maintenant, je vais dormir. Bon voyage !

Il tourna le dos et commença de marcher. Mais brusquement, comme si un serpent avait piqué son cœur, il se retourna : « En somme, conclut-il, vous êtes venu me déclarer la guerre. J'accepte ! Vous, appelez le bon Dieu. Moi, j'appellerai le Diable ! Le monde verra qui gagnera la partie !

Le Père, dans l'indignation, puis la pitié, le regarda s'en aller. Quand Saint-Ange eut disparu sous le boucan, il tira de sa ceinture son crucifix d'argent, et, le levant, à haute voix, prononça la prière contre le blasphème : *Dieu soit béni ! — Béni soit son nom! — Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme! — Béni soit Dieu dans ses anges et dans ses saints!*

Alors, une femme, la tête couverte d'une frileuse blanche, ainsi qu'une Madeleine, se précipita à ses pieds : — Mon Père ! Mon Père !

— Qu'y a-t-il, ma fille? Mais aussitôt, l'abbé se récria : « Mademoiselle Angélina, vous ici ! vous, ma zélatrice des Enfants de Marie?

— Mon Père, c'est pour votre bien ; je vous demande en grâce

de ne pas exciter la rancune de Saint-Ange ! Je connais cet homme, j'ai sucé le même lait que lui !

— Et quoi donc? Que me demandez-vous au juste?

— Donnez-lui votre pardon !

— Avec joie : quand il *se confessera.*

— Mon Père ! Vous ne savez pas qu'on appelle Saint-Ange « le pape » des sorciers? J'ai peur : personne n'est capable de lui refuser un coup de main... Mon Père ! au nom du Sacré-Cœur ! accordez-lui votre indulgence.

— Ecoutez ceci, mon enfant ! La voix du prêtre tremblait, mais sa main bénie s'éleva vers le ciel, comme lorsqu'il allait lire l'Evangile : « *Un jour que Notre-Seigneur Jésus s'était retiré sur la montagne, Satan vint pour le tenter. Jésus dit :* « *Retire-toi, Satan, car il est écrit : VOUS ADOREREZ LE SEIGNEUR VOTRE DIEU ET VOUS NE SERVIREZ QUE LUI SEUL!* » *Alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent et le servirent...* Ce texte, ma pauvre enfant, nous signifie que jamais, jamais, à travers les siècles des siècles, l'Eglise de Dieu ne doit pactiser avec l'antre des magiciens !

Les Rameaux.

On se trouvait à la veille des Rameaux.

Le curé de Saint-Claude, s'empressant, aidait les dames et les jeunes filles qui étaient venues parer les autels.

...Un bruit de chaises lui fit détourner la tête.

Par la porte latérale, Ulysse venait de pénétrer dans le lieu saint.

Il avançait comme quelqu'un qui n'a jamais encore été introduit chez le bon Dieu. Il regardait le bénitier. Il examinait le confessionnal... Il s'arrêta devant la chaire. Intrigué, le prêtre l'observait.

Le regard d'Ulysse rencontra le sien : de la tête, le cuisinier lui fit un signe. Le Père Desvaysseaux marcha vers lui : — Qu'arrive-t-il?... Quelqu'un est-il venu me chercher?

— Oui, dit Ulysse drôlement, quelqu'un qui depuis longtemps demande après vous...

— Qui donc? interrogea le Père Desvaysseaux, inquiet.

— Allons, maintenant, assez joué à cache-cache ! Et le cuisinier prononça fermement : — Ulysse vient vers vous pour le baptême.

Au mot sacré, d'instinct, le prêtre ouvrit les bras. Puis, comme si son domestique devenait à l'instant son frère, ses deux mains se posèrent sur les épaules du Cafre : — Ulysse ! Ulysse ! s'écria-t-il les yeux étincelants, vous ne pouvez savoir quelle félicité est la mienne ! Dieu nous a dit : « Demandez et l'on vous donnera. » Mais

quelle joie sans pareille quand nous recevons ce que nous n'avons *pas encore* demandé. Connaissant votre caractère, je n'attendais qu'un mouvement de votre âme... Ulysse, juste le jour où, de toutes parts, la ville et même la forêt sont venues avec des fleurs pour parer mon église, c'est ce jour-là que votre cœur a choisi pour courir m'apporter votre désir. Ulysse, votre cœur est grand !

La tête baissée, Ulysse se tenait, soumis, sans dire un mot. Mais une inquiétude traversa l'esprit du prêtre :

— Ulysse, afin que mon bonheur soit complet, voulez-vous me dire pourquoi et comment cette volonté vous est venue?

Ulysse regarda de côté. Sur son cou, la pomme d'Adam montait et descendait. Ils étaient devant le confessionnal. Brusque, le Cafre regarda son maître dans les yeux : « *Il n'y a pas de mystère pour vous!...* Vous rappelez-vous le soir où, sans crier gare, vous êtes monté *interdire* le sorcier?

— Oui. Hé bien?

— Il y a quelqu'un qui vous a suivi : moi, Ulysse !

— Et pourquoi faire?

— Holà ! Et si vous aviez attrapé un mauvais coup?... J'ai marché derrière vous, le long des champs... Là-haut, je me suis caché au flanc du boucan, prêt à faire rentrer le monstre dans la terre s'il avait seulement posé la main sur votre robe... Mais pendant que mes yeux guettaient, ma tête écoutait... Tout ce que vous avez crié, mot après mot, ça a fait du chemin dans mon esprit. Et, par-dessus le marché, j'ai vu que vous êtes *un homme!...* J'ai vu que mon maître, c'est le premier des chefs !

— Non, Ulysse, dit l'abbé, votre maître obéit lui-même à un chef, qui est Dieu !

...Dès le soir des Rameaux, sitôt après le dîner, le prêtre entra dans la cuisine : — Ulysse, vous m'avez demandé le baptême. Mais, comme vous n'êtes plus un enfant, il faut que je vous *instruise*, avant de pouvoir vous le donner. Il convient d'abord que je vous explique les vérités nécessaires. Le Cafre leva les yeux vers les étoiles : — Vous savez déjà, mon ami, qu'au-dessus de ce ciel que vous regardez, il y a Dieu. C'est Dieu qui nous a créés et mis au monde. C'est Lui qui dirige l'univers. Rien n'y arrive sans son ordre ni sans sa permission... Ulysse, le comprenez-vous?

— Je comprends qu'il y a quelqu'un au-dessus de nous, que tout le monde ne peut pas gouverner seul et qu'il faut le maître.

— Bien !... Ce maître, Ulysse, c'est la justice même. Mais c'est avant tout la bonté. Et c'est pour cela qu'il mérite l'amour... Le comprenez-vous?

Ainsi en marchant la nuit sous les filaos, le Père éclairait son Cafre. Il lui expliqua ensuite le mystère de l'Eucharistie. Un soir, il demanda : — Ulysse, sentez-vous dans votre cœur de *l'espérance?*

— Ah! ça, ça n'a jamais manqué! Quand j'étais le plus à crin et le plus dur pour les autres, c'est qu'j'avais peur de n'avoir plus l'espoir...

— Ulysse, sentez-vous que vous *commencez* à aimer Dieu?

— Je ne donne qu'une fois ma parole!

— Alors, le moment est venu où je dois vous apprendre le langage de Dieu qui est la prière...

Il lui dicta d'abord dans l'âme *Notre Père qui êtes aux cieux.* La semaine suivante, *Je vous salue, Marie.* Quinze jours après, *Je crois en Dieu.*

Aussi couramment que les enfants du catéchisme, malgré son âge, il sut les trois prières. Cependant... Cependant, parfois, ne voilà-t-il pas qu'un malin esprit entrait en lui et faisait juste fourcher sa langue...? Quand il fallait dire .

— *...et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il!* Ulysse avait beau veiller au tournant... pan! il sortait : — Et à l'heure de notre *sort.* Ainsi soit-il!

Arrêté, le prêtre le regardait étrangement :

— Voyons! voyons... qu'est-ce que cela veut dire?...

Mais Ulysse fut le plus fort : il terrassa la malice. — Tout va bien! dit enfin le Père. Vous verrez que Dieu vous a ménagé ce bonheur : de pouvoir recevoir le baptême le matin de la Pentecôte. Seulement, mon ami, il reste quelque chose à quoi nous n'avons pas encore songé.

— Quoi encore?

— Il va falloir maintenant vous chercher un parrain et une marraine.

— Pas besoin de casser votre tête, dit Ulysse, ils sont tout choisis! Mon parrain, c'est la Robe Rouge.

— Tiens!... tiens!... Et la marraine?... demanda le Père Desvaysseaux, souriant.

— Vous savez bien : marraine, c'est mamzelle Stella! Pour un Cafre vieux et vilain, une marraine jeune et jolie, quel meilleur porte-bonheur?

La colombe.

Après la grand'messe, le Père Desvaysseaux reçut sous le péristyle celui qui devait être baptisé. Debout, dans le soleil, en souvenir du souffle de Dieu qui donna la vie à l'homme, légèrement, sur le

visage du Cafre il souffla. Selon le geste de Notre-Seigneur qui guérissait du mal, il imposa les mains : *Exorciso te, creatura salis, in nomine Patris omnipotentis et in charitate Domini nostri J. Christi, et in virtute spiritus Sancti. Exorciso te per Deum vivum per Deum vorum, per Deum sanctum.*

« *Exorciso, exorciso*... Avec ces *exorciso*-là, pensait Ulysse, sûrement le prêtre est en train de couper tous les mauvais sorts qui m'amarraient. »

Il faisait frais comme au bord d'un puits... On entendait sous le péristyle les pigeons roucouler, tout en gavant leurs petits. Par moments, le Père disait la prière plus bas, tel que s'il avait peur de réveiller un enfant... comme au bord du lit de P'tit Pascal... Mon Dieu ! si ce martyre, là-haut dans le ciel voit cela, que son âme doit être aux anges !...

La Robe Rouge — qui, d'habitude, avait la tête levée — baissait les paupières ; mais Mlle Stella, elle, ne cessait de regarder Ulysse avec douceur... cependant ne souriait plus...

Trois fois, Ulysse prononça sa renonciation à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. Et le Père, qui dans ce monde n'a d'enfants que ceux qu'il baptise avec délices, administra le sacrement du baptême. *Que la paix du Seigneur t'accompagne dans la vie! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.*

Ulysse l'avait voulu... Ulysse l'avait rêvé... Mais quand il éprouva que c'était fait, que c'était *vrai*, quand il se vit entre ces trois blancs qui s'étaient réunis pour entourer son baptême, à lui, un coup de fierté dressa son cœur. Et c'est alors que s'éleva sa première prière : « Grand Dieu ! — Vous savez que je ne suis pas entré à votre service pour mendier... — Mais au nom du *Père*... si ça pouvait être moi ! — Au nom du *Fils*, mon malheureux garçon !... — Au nom du *Saint-Esp*... »

Ceux qui ont la foi le croiront : A cet instant — clappement d'ailes et flamboiement ! — une des colombes qui nichaient sous le péristyle vint, en tournoyant, voler au-dessus du baptistère. Le Père Desvaysseaux leva les yeux, puis sourit au Cafre : — Mon ami, c'est la première fois que cela m'arrive : un grand bonheur vous viendra !

— Qu'il ne muse donc pas en route ! jeta Ulysse.

TROISIÈME PARTIE

La ronde.

Après un mois maillé, comme l'arc-en-ciel, de pluie et de soleil, le père Desvaysseaux rentrait au presbytère, qu'il avait quitté dès quatre heures du matin ; il arrivait de la montagne : — Ulysse ! j'ai une faim à tout casser ! vite mon déjeuner !

Pas de réponse. Il se rendit à la cuisine. Elle était fermée. Il alla au cabanon où dormait le Cafre. La porte était fermée. A huit heures ! Il cogna à coups redoublés :

— Bon ! Voilà ! Tout de suite !

La porte s'ouvrit : debout, Ulysse apparut, les mains sur ses yeux, que le grand jour éblouissait. — Comment ! fit-il d'une voix pâteuse, soleil est déjà monté en l'air, et, moi, je restais en bas dans la nuit !... C'est la première fois de ma vie que j'attrape un coup de sommeil !... Qu'est-ce que cela encore veut présager?

Vite, il courut pencher son crâne sous le robinet, puis alluma son feu, servit le café. Mais il ne prononçait pas un mot, et, à chaque instant, passait la main sur ses yeux, comme pour les essuyer, sur ses cheveux laineux, comme pour en enlever de la fumée.

Le Père reparti, il commença de préparer le repas de midi. Mais il avait beau causer tout seul, fendre fort son bois, l'envie de dormir coulait comme du plomb dans tous ses membres. Le déjeuner servi, comme une bête dans son parc, il fut obligé de rentrer dans sa chambre. Et là, à peine la tête sur sa natte, il dormit comme un condamné au sommeil forcé. Vers cinq heures seulement, il réussit à arracher son corps à ce mal de léthargie.

— Où avez-vous passé? cria-t-il, maussade.

— Au jardin ! répondit le curé.

Tout droit il y alla. — Écoutez ! Il n'y a plus besoin de chercher à midi quatorze heures : les sorciers ont réussi à empoisonner mon corps ; mais, comme ils sont capables d'empoisonner aussi mon esprit... il vaut mieux que, sans plus tarder, et, en guise de testament, je vous prévienne : *Si les autres ont intérêt à ce que votre Cafre ait les yeux fermés par le sommeil, c'est que le moment est venu où, ici, dans le presbytère, il faut au contraire les tenir grands ouverts...* Il y a, par là-bas, quelque chose de *décidé*... Si vous ne voyez pas

moi, je vois !... Sans plus tarder, dès cette heure même, je commence à *nettoyer!*

— Mais notre maison est propre, que je sache?

— Il ne faut plus plaisanter ! coupa Ulysse. Écoutez-moi plutôt ! J'ai souvent entendu causer : *Au premier signe qu'un sort a été jeté sur un emplacement, il faut se mettre tout de suite à chercher le siguidy que les autres ont caché, soit sous le parquet, soit dans la terre!*

Ce jour-là, le lendemain, les jours suivants, Ulysse *nettoya.* Il commença par nettoyer pour son maître, ouvrant les armoires, dépliant les vêtements, vidant poche après poche.

— Hé quoi ! mon pauvre Ulysse? taquina le Père Desvaysseaux. Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour rien.

— Croyez-vous? dit le Cafre en bouclant son ceinturon. Je suis content maintenant de savoir ce que je voulais savoir : ce n'est pas sur la tête du maître que le sort a été jété, *mais sur la tête du domesque*, et ça pour me faire payer mon baptême ! Maintenant, je *nettoierai* pour moi !

De son cabanon Ulysse retira tout, puis creusa la terre de sa chambre. Il ne trouva rien, qu'une vieille blague à tabac. Il l'ouvrit... Ah ! immédiatement, la jeta à terre : jaillirent trois dents de chien amarrées ensemble par des cheveux de femmes et un lambeau de chair qui ressemblait à de la peau de mort.

A partir de ce jour-là, Ulysse *s'interdit de dormir.* Deux, trois quatre fois, il sautait de son lit, empoignait son casse-tête ; à pas de voleur, il se glissait jusqu'à l'entrée du presbytère, longeait les murs ; puis, rentrant, longeait la maison, tournait autour.

— Ulysse, dit un matin le Père Desvaysseaux, vous ne serez donc jamais raisonnable? Savez-vous ce qui arrivera? Votre corps perdra peu à peu l'habitude du repos et vous deviendrez comme ces malheureux qui ont la danse de Saint-Guy. Vivez donc en paix !

— Non ! *Il n'y a plus de paix quand il y a la guerre!* N'est-ce pas suffisant que votre frère la Robe Rouge — qui, comme vous, est la bête noire des sorciers, — porte *peut-être* jusqu'à sa mort, dans son ventre, le poison de leur vengeance?... Non ! quand on sait qu'une case est cernée, il faut, jour et nuit, boucher toutes les entrées et non pas les ouvrir larges au malheur. Écoutez bien, mon Père ! A la cure, il arrive trop d'inconnus qui ne devraient pas y mettre le pied ; au contraire, ceux qu'il serait bon de voir venir *en ces temps-ci* n'y remontrent plus leur nez.

— Qui donc?

— Votre frère même : la Robe Rouge ! Naguère, on le voyait ici

deux, trois fois par mois. Maintenant que la maison est condamnée par les malfaiteurs, il ne vient plus...

— Rassurez-vous, Ulysse ; si la Robe Rouge vous semble nous avoir oubliés, c'est que, pendant deux mois, il a été cloué sur son lit pas ses souffrances d'estomac. Hier même, j'ai reçu une lettre qui m'annonce son arrivée pour demain en huit.

— Alors, c'est bon ! Car si Saint-Ange n'a pas peur du prêtre, moi, *je suis payé pour savoir qu'il a peur du juge!*

— Vous reverrez aussi, naturellement, Mlle Stella ! ajouta le Père Desvaysseaux.

— Quoi ça?

Ulysse avait reculé.

— Hé bien? qu'y a-t-il?... Quelle idée cogne encore dans ce crâne en fer?

Ulysse ne répondit rien. L'après-midi même, il enfonça des clous dans la pomme de son casse-tête.

Le casse-tête.

— Tiens !... s'écria le Père Desvaysseaux quand Stella descendit du wagon, seule, avec Thémis. Qu'as-tu donc fait de ton père?

— Papa a dû s'arrêter à la Pointe des Galets pour un crime sur lequel il voulait recueillir lui-même de nouveaux renseignements. Il reprendra le train demain matin et déjeunera avec nous

...Après le dîner, Stella monta, portant son bougeoir de cristal, dans la petite chambre de l'étage qui lui était réservée... Elle avait dénoué ses boucles ; elle s'était déjà allongée dans le petit lit en bateau, quand... dans la cour, Thémis aboya ! Elle se leva, ouvrit la fenêtre : — Thémis ! Thémis ! Tais-toi, vilaine ! Dors : demain, tu retrouveras ton maître ! Elle pensa : — Pourvu que, là-bas, il ne soit pas arrivé malheur à mon papa ! et pria.

La demie de onze heures... Net, son cœur s'arrêta ! Elle sauta du lit : dehors, sous la fenêtre, des pas !... Des voix sourdes... Thémis aboya, colère, puis poussa un cri bref et efflanqué : on n'entendit plus la chienne. Glacée, Stella endossa son manteau, descendit l'escalier : — Tonton, il y a des rôdeurs autour de la cure : on a marché, on a causé bas. Ils ont commencé par tuer la chienne de papa !

— S'ils ont tué la chienne, mon enfant, ils n'ont pas tué le chien de garde. Ton filleul doit être caché en quelque coin, attendant le moment de tomber sur eux...

— Tonton, je vous en supplie, prévenez Ulysse !

Le Père Desvaysseaux ouvrit la petite fenêtre de l'étage, appela son Cafre.

Silence.

— Oh ! mon oncle, s'écria Stella, ils ont tué Ulysse comme ils ont tué Thémis !

Contre la porte, on entendit des voix discuter.

— Écoutez... écoutez ! reprit Stella. Ils ne se gênent même plus. Comment osent-ils parler si haut?

— C'est qu'ils doivent être ivres ; quelqu'un aura pris soin de les faire boire. Évidemment ce sont des malandrins qui veulent me porter un mauvais coup.

Soudain, avec une étrange allégresse, Stella serra la main de son oncle : — Tonton, au-dessus de votre lit, il y a un fusil ! Il doit être chargé. De l'étage, par ma fenêtre, vous pourriez tirer sur ces assassins !

— Ton père a, en effet, à tout hasard, chargé ce fusil, dit le prêtre. C'est l'arme de notre arrière-grand-père, le chasseur d'esclaves. Mais, Stella, jamais je n'ai eu seulement *l'idée* que, *moi*, je pourrais m'en servir.

— Mon oncle ! Mon oncle ! puisqu'il faut nous défendre...

— Stella ! je ne dois pas l'oublier : Dieu interdit à quiconque de lever une arme contre n'importe laquelle de ses créatures : contre notre prochain, contre notre frère !

— Tonton, s'écria-t-elle brusquement, donnez-moi l'arme : c'est moi qui tirerai !

Ce fut plus fort que Dieu : comme un père, le prêtre serra l'enfant contre lui, décrocha le fusil, et, ayant entr'ouvert la fenêtre, se pencha sur la nuit...

A l'instant, de derrière les bambous, comme une panthère noire, Ulysse bondit, et, levant son casse-tête, de haut, ainsi que d'un coup de hache, assomma un homme qui, sur le perron, s'écroula comme un taureau. — Ah ! scélérat ! gronda-t-il, il y a plus d'une nuit que je te guette !...

— Te voilà bien avancé !

Ulysse se retourna. Un autre noir apparut en face de lui, le feutre enfoncé sur les yeux. — Ah ! chien de Cafre, dit-il, tu seras *puni* jusqu'à la fin de tes jours d'avoir voulu jouer au sacristain !

Et il jeta bas des mots que le Père Desvaysseaux n'entendit pas...

Ulysse, comme paralysé, laissa tomber son casse-tête. A l'instant, le bandit se précipita sur le corps de l'homme assommé, l'emporta.

... — Ulysse !... Ulysse !... cria le Père Desvaysseaux, qui avait

allumé la grande lampe du salon. Vite, accourez vers nous!

Ulysse vint :

— Oh, mon Dieu, mon oncle! cria Stella.

Le prêtre et l'enfant ensemble reculèrent : Ulysse avait *changé de figure!* Elle repoussait, dure comme celle d'un criminel. Mais ceci était le plus effrayant : pesamment, farouchement, Ulysse *gardait les yeux baissés.*

— Non! non! Ulysse, dit le prêtre, apaisez votre conscience : ce que vous avez fait ne saurait vous être imputé à crime ni par Dieu, ni même par les hommes... Vous n'avez fait que défendre la vie de votre marraine et celle de votre maître contre les ennemis de la religion... Ma nièce et moi, Ulysse, *pour la vie*, nous saurons vous en demeurer reconnaissants!

— Assez! dit Ulysse, donnant, tête basse, un mauvais coup de front. Ne me parlez ni d'argent, ni de remerciements! Le domestique doit, *à tout prix*, sauver son maître; le filleul, sa marraine.

L'engagement.

Le Père Desvaysseaux et Stella allèrent attendre au train la Robe rouge.

Quand l'abbé, avec précautions, eut tout raconté à son frère, le visage de celui-ci, atrocement, se ferma. A la pensée que sa fille unique aurait pu être assassinée, une raideur mortuaire figea ses traits amaigris. Mais aussitôt qu'on fut arrivé à la cure, dans le salon, cet homme froid eut comme une attaque de joie! Il saisit son enfant, et la regardant fixement, ainsi que pour découvrir s'il n'y avait pas encore sur elle un danger de mort, il la tint, non pas serrée contre lui, mais devant lui, sous ses yeux. Puis la Robe rouge, tout à coup, se leva : — Ma petite Stella! Si c'était toi qui, pour récompenser cet admirable serviteur, allais lui permettre de retrouver son enfant?

— De tout mon cœur, papa! Mais comment? dites-moi vite!

— Ah! je ne te promets pas que ce soit facile, mais je prétends, grâce à la fonction que j'exerce, que c'est *possible.* Et je te déclare que ton père ne songera qu'à cela : dès aujourd'hui, je *m'engage* à poursuivre avec toi le fils d'Ulysse!

...Stella, sans faire de bruit, s'était approchée de la cuisine. Avançant la tête, elle regarda. Sur le billot où l'on fend le bois, Ulysse, accablé, était assis, le menton dans les mains.

— Oh! Ulysse, lança-t-elle, je ne veux plus que vous soyez malheureux! Je sais que mon papa n'a qu'une parole; il vient, devant

son frère le prêtre, de prononcer ce serment : *Ulysse a sauvé mon trésor. Fût-ce à prix d'or, je lui rendrai son fils... Et ce sera justice!*

Elle regarda son filleul : tourné vers le foyer, le Cafre pleurait...

Le calice.

L'après-midi même, la Robe rouge et sa fille reprirent le train pour Saint-Denis. Depuis la veille, le vent n'avait pas cessé de ronfler : c'était la mousson brutale ! Ulysse, après le dîner, montait avec son maître examiner portes et fenêtres. L'abbé n'avait pas fait trois pas... Il poussa un cri d'épouvante : — Le feu ! Le feu ! Le feu à l'église !

Au bout de la grande allée du presbytère, une lueur rouge, tel un feu de Bengale, poudroyait, puis par gerbes rondes montait.

— Moi, je vais sonner les cloches ! dit le Cafre.

— Malheureux ! Leurs battants ont été portés à la réparation. Ah ! messieurs les sorciers ont bien calculé. Et temps de grand vent par-dessus le marché : impossible d'appeler au secours !

Ils couraient : *Au feu! Au feu! Au feu!*

Malgré les bourrasques, la rumeur commençait de se répandre dans le quartier. Déjà, de toutes les rues, toutes les races mêlées dans un brouhaha de voix — appels déchirés des clairons et beuglements des conques marines — survenaient. Déjà on écartait les enfants. Et déjà tout le monde faisait la chaîne. Il passa sur la foule un frémissement d'espérance : « Voilà les pompes ! »

— Plus haut, mes amis ! Maintenant, à droite ! Encore plus haut !

Debout sur l'énorme roche de volcan qui surplombait la place de l'Église, le Père Desvaysseaux dirigeait le travail. Comme celle d'un capitaine dans la tempête, on n'entendait que sa voix.

— Sacrifiez les fonts baptismaux ! Toutes les pompes sur la grand'nef : mes amis, mes amis ! sauvons le maître-autel !

Alors, parmi des hurlements jaillirent : — *Au feu! Au voleur! Au feu! A l'assassin!...* Les fous et les folles de l'hospice voisin venaient de découvrir l'incendie et, de derrière leurs fenêtres à grillages, possédés par l'envie de s'y précipiter, criaient, riaient, grinçaient, chantaient...

— La prière en commun ! clama le Père Desvaysseaux pour couvrir ce vacarme de sabbat. Les litanies de notre Sainte Vierge !... ...Mais, qu'est-ce qui se passe? Pourquoi avoir arrêté les pompes?

— L'eau n'arrive plus, mon Père, lui cria un garde-chiourme, de mauvais esprits viennent de couper les conduites !

Du haut de la roche, tête en avant, le curé se jeta dans la foule.

...Ulysse n'avait cessé de rôder dans la bagarre : sans reconnaître personne, sans mot dire, saoul de chagrin, mais avec son idée, il écoutait les conversations, le front bas, épiant de l'oreille tous ceux qui murmuraient... Ici, du coup, il s'arrêta : le maire avait pris le bras du curé et, le serrant, le retenait. De l'autre côté, le docteur, la main sur son épaule, l'immobilisait.

— La première, notre plus vieille église ! suppliait-il. Ah ! qu'au moins, mes chers amis, quand il est encore temps, je coure dans la sacristie enlever de mes mains les vases sacrés ! De grâce, de grâce, mes amis !

Voir son maître se tordre de souffrance, entouré par des hommes qui le retenaient prisonnier comme Jésus devant sa croix, Ulysse ne put le supporter. Comme s'il allait se noyer dans la foule, le Cafre disparut...

...Le Père Desvaysseaux venait de réussir à s'échapper ! Il courait, murmurant : « Je crois en Dieu ! » Soudain, quelqu'un se rua sur lui qui, d'une main, lui capta le poignet.

— Ulysse ! Ce n'est pas vous qui arrêterez votre maître?

— Plus besoin de courir ! commanda le noir : voilà pour vous ! Et ce qu'il portait serré contre sa poitrine, il le tendit au prêtre : c'était un paquet noué d'étoffes que les flammes avaient roussies...

Immobile, frissonnant, le Père Desvaysseaux l'ouvrit : les vases sacrés... les calices... la patène... l'ostensoir... et resta là, sans un mot, des larmes coulant de ses yeux sur son visage enfumé. Puis, brusquement, se jetant sur son serviteur, au milieu de tous, l'embrassa.

La peau du Cafre, affreusement, sentait le brûlé. — O Ulysse, la sacristie devait être une fournaise?

— Et puis après? Un bon cuisinier connaît le feu.

— Seigneur ! s'écria le prêtre ébloui, pour moi je ne vous ai jamais rien demandé. Mais, je vous en supplie, bénissez cet homme !

— Écoutez-moi d'abord... dit Ulysse. Si ces mains-là ont fait ce soir quelque chose de propre, demandez vite au bon Dieu qu'elles soient lavées !

— Lavées ! Et de quoi, brave Ulysse?

— Du sang d'un homme ! gronda le Cafre. Depuis hier, je porte mon cœur... Mais, ce soir, il pèse trop lourd pour un seul homme ! *Mon Père! Celui que j'ai tué cette nuit avec ces mains-là, c'est mon propre enfant!* Le bandit qui a emporté son corps pour en faire Dieu sait quoi, me l'a lâché en partant !

— O malheureux !

Le visage de l'abbé apparut éclaboussé de chagrin. Mais, aussitôt, dans l'ardeur même de sa charité, il fut illuminé d'espérance : — Non ! Non ! Ulysse, cria-t-il : *ce n'est pas possible!* Ces malfaiteurs, par vengeance, ont voulu vous torturer le cœur : ils ont *menti*. Ne croyez pas en eux ; c'est une dernière épreuve que Dieu vous envoie. Ayez courage, ayez la foi !

Et, transporté par un délire d'amour, monté sur les marches mêmes de ce qui avait été son église, au-dessus de la foule, il éleva le vieux calice comme à l'offertoire, puis le Saint-Sacrement, comme à la bénédiction.

Ainsi qu'une foule de Fête-Dieu, la paroisse s'était agenouillée. Il y eut un silence d'éternité.

La coulée.

J'étais au lycée.

L'incendie de l'église de Saint-Claude passionna nos imaginations. La gendarmerie restait bredouille. Négligence?... Malveillance?... Vengeance?... Ceux qui habitaient Saint-Claude clamaient haut que la franc-maçonnerie avait juré la perte de cette église. On discuta en cour. Je crois même qu'il y eut bataille ! Puis la règle des cours, les compositions, les examens commandèrent nos esprits.

Mes humanités accomplies, je dus quitter ma mère pour venir à Paris me former à l'École de Droit. Quatre ans après, je rentrai à l'île natale comme avocat. Ma mère m'attendait au port. Ensemble, nous regagnâmes le cher quartier, la case vénérable sous les palmiers bruissants. Maman n'avait pas vieilli : rien ne paraissait changé... Mais je retrouvai une population terrorisée !

Partout l'on ne parlait que de voleurs et d'assassins. La nuit, dans chaque maison, se passait à attendre des agressions : sur la table, le revolver ou le fusil ; derrière les portes, chaises et bancs entassés ; sur les bascules des fenêtres, des rangées de bouteilles qui, en tombant, trahissent à temps l'intrusion des malfaiteurs !...

Loin de tous, dans notre petit salon, qu'elle avait pris soin de fermer, ma mère m'expliqua : — Mon enfant, le mois dernier, deux crimes atroces, tels que je ne puis même pas te les raconter, ont été commis sur des blancs par des noirs. Les assassins, presque aussitôt, ont été arrêtés ; mais, comme tous les domestiques, énervés, répandent la rumeur que c'est un grand complot, qu'il doit se consommer en tout sept crimes... Saint-Pierre veille encore, sur le qui-vive.

« Les buveurs de sang ».

Cette effroyable affaire, dont la colonie gardera longtemps le souvenir, passa devant le tribunal de Saint-Denis dans la quinzaine même qui suivit notre installation en cette ville.

Calendrin, Coupataquois dit Sitarane, Fontaine Alcide, ont contracté pacte d'union, autrement dit, ont formé trinité de sorcellerie. Le 19 mars, à neuf heures du soir, les trois partent de Mahavel, marchent droit vers la case de M. Hervé Deltel. C'est un jeune blanc qui commande sur une habitation : il va se marier dans huit jours avec la fille unique d'un riche propriétaire.

Saint-Ange, puis Sitarane, pénètrent dans la case : le blanc dort sur le dos, la bouche ouverte. Dans l'ombre, Saint-Ange indique le meilleur endroit : l'œil *gauche*. Sitarane y enfonce son couteau pointu : pas un cri. Le fiancé gît, foudroyé.

Dans la nuit, deux coups de sifflet !... D'un bond, Saint-Ange, Sitarane rejoignent Fontaine, et les trois, à travers champs, « lianent » vers la Ravine des Cabris.

Quatorze jours après... Cette fois, c'est dans Saint-Pierre, en pleine ville, vers la maison du couple Robert, uni depuis sept mois.

Trois heures du matin... Pas un bruit... les époux dorment comme des bienheureux. Sitarane n'attend même pas le commandement : il assène un coup de barre à mine sur le crâne de l'homme, l'écrase sur place. A ce moment, la femme se réveille. Elle pousse un cri ! Tranquillement, Fontaine lui dit : « Vous, cause pas ! » Tremblante, en chemise, folle, elle supplie : « Laissez-moi au moins faire ma prière. » « Bon ! » répond Saint-Ange, et il ordonne : « Alors, à genoux ! » Elle s'agenouille sur leur lit, devant le cadavre de son mari. A peine sa tête inclinée, Sitarane, avec sa barre, lui casse la nuque. Elle s'effondre dans sa chevelure. A flots, le sang coule : Saint-Ange et Fontaine se penchent, boivent le sang, comme ils ont dit : « à la source ». Pour ses futurs breuvages, le sorcier en a empli deux petites bouteilles... Après quoi, dans la salle à manger, le trio dévore des restes de viande froide.

...Tel fut le drame, double. Mais à l'instruction, comme à l'interrogatoire public, quelles hideurs de mots, de gestes, d'intentions révélèrent quasi ingénument les trois vampires !

La main tremblante, je les notai : — Pourquoi donc, demande le juge à Sitarane, Saint-Ange vous a-t-il toujours choisi pour asséner le coup suprême?

— Parce que, moi, z'ai tâté du métier de cuisinier : y sais donner le coup aux endroits *tendres*... Mais c'est Saint-Ange qui a *baptisé* le petit blanc...

— Qu'est-ce que vous appelez « baptiser »?

— Saint-Ange nous a dit comme ça que *baptiser* c'est envoyer dans l'autre monde.

— Et vous, pour quelle raison l'avez-vous suivi?

— M'avait promis l'argent, beaucoup l'argent! L'argent l'est doux.

L'audition des témoins fut longue et pointilleuse. Je ne parlerai que pour mémoire de la déposition de M. Ortère Bellair, le pharmacien chez lequel les bandits s'étaient procuré cette fameuse « poudre qui rend invisible ». Ce fut le seul blanc qui fît figure dans cette noire affaire. Et M. le substitut du procureur général, Lionel Desvaysseaux, au nom du ministère public, se leva.

Il s'exprimait d'une voix lente et simple, comme un homme qui s'efforce, non de discourir magnifiquement, mais de *penser pour tous* le plus justement. Après avoir, sans passion, mais avec une énergie solennelle, réclamé pour les trois assassins la peine de mort, il s'éleva au-dessus des malfaiteurs pour ne s'attacher plus qu'au mal. Il montra la sorcellerie, non comme une calamité accidentelle et particulière à l'île, mais comme un fléau qui sévissait sous toutes nos colonies, véritable complot par la haine tramé contre les blancs et leur civilisation.

— N'est-ce pas symbolique, messieurs, que la première victime, non prise au hasard, mais *choisie*, mais *désignée*, soit un jeune homme de sang blanc et qui va, en se mariant, faire souche de race blanche? *Je vois la famille menacée!* Que la seconde victime, encore *choisie*, encore *désignée*, soit ni un colon, ni un commerçant, mais un instituteur, celui qui, par l'enseignement, forme le cœur des enfants africains et asiatiques à l'amour de la France? *Je vois l'instruction menacée!* Enfin, bien qu'aucune preuve n'en puisse attester la réalité, peut-on ne pas établir une corrélation entre ces derniers attentats de la sorcellerie, et celui qui les précéda de quelques années, impuni : l'attaque de la cure de Saint-Claude, l'incendie de son église? *Je vois la religion menacée!* Et cela, dans quelle intention, ou mieux, dans quelle prétention? Celle de rendre soi-même, à prix d'argent. à coups de crimes, la justice. *Je vois la justice menacée!*

« Une colonie, c'est-à-dire quelque chose de *sacré*, l'association de plusieurs races issues de divers continents que la France est, après deux siècles, parvenue à *civiliser*, par l'instruction qui émancipe, par la justice qui discipline, par la religion qui ennoblit, notre

négligence à tous va-t-elle aujourd'hui la laisser déchoir plus bas que la plus honteuse Papouasie? Messieurs, vous ne le voudrez pas ! »

A l'unanimité, Mme Ziles fut condamnée aux travaux forcés : quinze ans ; Saint-Ange, à la peine de mort ; Sitarane, à la peine de mort ; Fontaine, à la peine de mort. Comme si elle sortait d'un cauchemar, la foule se précipita hors du palais.

J'étais très ému : l'enthousiasme créole vibrait en moi ! Je ne sais pas alors réfléchir... J'allai vers M. L. Desvayseaux et lui demandai, jeune avocat, la permission de le féliciter.

Il me remercia, très froid. Mais, comme je me retirais, il eut l'amabilité de me retenir. Et nous descendîmes ensemble la rue du Conseil.

Ah ! que jamais je n'oublie le clair de lune qui, ce soir-là, émerveillait notre île au point qu'on s'y sentait comme dans une étoile ! Le silence du ciel, éblouissant, tenait la terre non endormie : éveillée. Sur les murs débordant de lianes, sous les arbres scintillants, partout, ainsi que se cherchant l'un l'autre, rôdaient les parfums des fleurs... Nous marchions sans guère parler.

— Bonsoir, papa ! N'auriez-vous pas pris froid?

Grande et vêtue de blanc, une jeune fille que sa mère accompagnait, s'avança, embrassa M. Desvaysseaux et immédiatement glissa son bras sous le sien.

— Mais attends d'abord, grande distraite, que je fasse les présentations... Il ajouta, je crois : « Monsieur... revient de France... »

Je n'entends plus que ces mots : — Ma fille... Stella.

Elle releva doucement la tête pour me tendre la main... La lune divine éclaira en plein son visage.

...Non ! Je n'ai jamais compris que le jeune homme se privât de l'émotion joyeuse, unique, de recevoir de la bouche même du père ou de la mère l'aveu solennel du consentement. Un mois après, ayant presque tous les jours revu Stella Desvaysseaux aux courses, aux kermesses, aux bals, j'allai moi-même demander sa main.

Dès mes premiers pas sur le grinçant gravier de l'allée, que mon cœur crissa !... Je vis, derrière les baies vitrées, se dérober une casaque orange. M. Desvaysseaux était assis dans un long fauteuil. Il lisait *Akédysséril*. Sans plus tarder, je m'ouvris à lui.

Son visage se rembrunit, puis verdit... — ...Je sais... évidemment, je sais... me répéta avec un sourire cet homme qui, à l'instant même, souffrait le martyre de sa vie... mais, je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de plaider votre cause...

Mon cœur ne battait plus.

— Pourquoi? fis-je.

— Parce qu'elle a déjà été gagnée, et de haute main, par ma fille...

Il se leva : — Stella ! appela-t-il.

Elle attendait, dans la pièce voisine. Toute naturelle, elle vint et, avec un sourire, me tendit sa main, que je gardai.

La reconnaissance.

Notre mariage fut célébré, le 15 décembre 1911, en la cathédrale de Saint-Denis. Pour faire revivre le souvenir des grandes fêtes du dix-huitième siècle colonial, juste au moment où la modernité de la civilisation d'Europe gagnait la vie créole, M. Desvaysseaux avait tenu à ce que la noce se célébrât, non en ville, mais à la Rivière des Pluies, dans la vieille maison en bois qui avait été le berceau de toute la famille.

... Quand Stella et moi, descendus de carrosse, posâmes le pied sous l'antique varangue, nous sursautâmes !... une salve de coups de fusil, sauvagement, faisait retentir le violent écho caché dans la montagne. M. Desvaysseaux vint à nous :

— Vous allez, nous dit-il simplement, entrer dans la case qui, depuis plus d'un siècle et demi, a vu tous les baptêmes et tous les mariages des nôtres...

Emplie de lumière, la galerie était d'une majesté patriarcale, construite, eût-on dit, pour encadrer des noces. Au milieu, dans les reflets de l'argent et de la porcelaine, la longue table s'étendait, pareille à un immense festin de soleil, de fleurs et de fruits.

Lorsque tout le monde fut assis, les portes vitrées, de chaque côté, s'ouvrirent : de jeunes Indiens apparurent ! Tous élancés, vêtus de blanc, le turban rouge ceignant leur tête, l'écharpe rouge serrant leur taille. Enthousiasmé, je regardai Stella.

— Oh ! s'écria-t-elle, voilà Ulysse !

Ulysse !... Je n'eus que le temps de le reconnaître, de sentir mon cœur battre à grands coups, de regarder maman. Heureuse, maman me guettait : — Oui, mon enfant, dit-elle avec le pénétrant sourire de sa tendresse. Si Ulysse n'a pu servir, comme tu le désirais, ton repas de première communion, Dieu a voulu qu'il servît ton repas de mariage.

A cet instant, Ulysse, devant Stella, présentait un grand plateau d'argent.

— A la nouvelle mariée d'ouvrir le feu !... dit-il d'une voix enjouée. A elle, la première, d'enlever la tête de ce pâté !

Incertaine, Stella, de sa fourchette, souleva le couvercle : — Oh ! s'écria-t-elle...

Un couple de colombes s'en échappa, blanches, qui s'en allèrent voler sur la campagne !

— Stella, lui expliqua son père, c'était le symbole le plus cher à nos vieux parents : s'aimer comme deux pigeons qui ne se quittent jamais.

De ses gencives sans dents, Ulysse riait et, brusquement, d'un clin d'œil, il me signifia qu'il m'avait reconnu.

A partir de cet instant, ce fut plus fort que moi : comme s'il fût agi d'un cher parent, je ne pus le quitter des yeux... Notre Cafre était vieux, cassé, voûté : au décharnement de sa figure, à la maigreur de son corps, on voyait la misère d'une existence ratatinée, mais, comme pour ce jour-là il avait su tout oublier, faisant cœur neuf ! comme on aurait dit que ce jour-là était la fête de toute sa vie !... A quel point un noir, esclave du travail, qui n'a, pour son compte, jamais eu de bonheur, peut faire le sien de celui de ses maîtres ; je le sentis d'une façon si curieuse, si troublante, que, même, je ne comprenais plus très bien...

Le Père Desvaysseaux, lui aussi, curieusement, observait Ulysse.

Au dehors s'épandait un de ces après-midi des tropiques où le soleil et le silence d'un ciel sans nuage suspendent une harmonie dorée vers laquelle les arbres semblent monter pour y épanouir leur perfection. Toute la terre créole était belle comme la vie, la mer douce comme un rêve. A chaque instant, entre nous deux, portant des roses, survenaient des enfants que Stella embrassait.

Or, sitôt le dernier compliment déclamé, mon beau-père commença de nous examiner, d'un regard doux, mais piquant et comme impatient. — Ulysse? appela-t-il.

Adossé à la cloison, le vieux Cafre s'empressa : — Quoi ça, grand monsieur?

— Ulysse, il faut maintenant que, vous aussi, vous buviez à la santé des nouveaux mariés !

Il prit une coupe pleine, la lui tendit...

Ulysse la saisit, et, marchant vers nous : — Petite madame, dit-il, et vous, le maître des anciens jours, votre noir boit votre bonheur !

La coupe vidée, ainsi que pris de honte, il se retirait...

— Pardon, Ulysse ! dit M. Desvaysseaux, ne partez pas encore. Nous avons un vieux compte à régler ensemble. Ulysse, vous avez un fils, — que toute votre vie vous avez cherché, — sans l'avoir jamais trouvé... Vous souvenez-vous de ce que la Robe rouge vous a *promis*, le matin du jour où vous avez sauvé à la fois la vie de mon

frère et celle de sa fille?... Je vous avais juré, n'est-ce pas, de vous rendre, *moi*, votre fils?... Attention !... Le voici qui vient vers vous...

Vif comme l'éclair, avec une souplesse de reins que je reverrai toujours, Ulysse se retourna vers la porte : un gaillard d'une trentaine d'années, vêtu de drap bleu, solide, mais craintif, s'avançait, tournant en mains un béret de marin à pompon rouge. Était-ce celui qui, jadis, sur le vieux pont de Saint-Leu, m'avait fait, toute une matinée, bavarder sur notre cuisinier?... J'étais trop surpris de *tout*, et étreint, pour le discerner...

Le Cafre, frémissant, en le palpant, pour ainsi dire, du regard, avait reconnu son garçon ; mais, par pudeur devant la fête des blancs, n'osant parler, il grognait... sans un geste. Sa tête, seulement, s'était redressée.

— Mes amis, prononça haut M. Desvaysseaux, ne vous avais-je pas promis une noce de l'ancien temps?... Jadis, nos grands-parents profitaient de ce jour pour émanciper les meilleurs de leurs esclaves en leur donnant la liberté. Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'esclavage, pour ce serviteur modèle qu'est Ulysse, la seule liberté qu'il lui reste à acquérir n'est-elle pas le bonheur? Si je ne vous l'offre que maintenant, mon cher Ulysse, c'est que, comme vous, j'ai longtemps cherché... pendant six ans... Pour dénicher votre fils, où n'ai-je pas écrit?... à Madagascar, à Maurice, aux Comores, aux Seychelles, même à Saint-Pierre, Amsterdam... pour le trouver où? Devinez : par le plus *petit* des hasards, sur un navire mouillé ici dans le port, car votre garçon, fils d'un cuisinier de terre, avait sa cuisine sur la mer...

Stella, son oncle, tout le monde applaudissait ! Maman et moi nous nous regardions... Le bonheur a ses vertiges.

Alors l'abbé se leva et parla : — Ulysse et nous tous ici, comprenons bien : mon frère, dont la fonction est de rendre la Justice, vient de donner une leçon à tous. Il a prouvé que ce que la bande de sorciers ne saurait faire, un seul blanc, avec l'intelligence de la charité, le peut !

Ulysse le regarda franchement : — Sans manquer, mon Père ! La reconnaissance pour la Robe rouge et pour la Robe Noire saoule mon cœur ; mais il y a quelque chose dans ma tête qui rôde encore ...

— Quoi donc? demanda le prêtre.

— Ne riez pas ! dit Ulysse. Je pense à ce vieux — vieux grand monde — qui doit dormir dans la terre maintenant, et qui m'avait prédit :

Le papa regagnera son garçon
Le jour où beaucoup de coqs tomberont!

« Réfléchissez un peu : combien de coqs, combien de poules, combien de canards, pintades, pigeons, pour votre gala, j'ai dû saigner !

— Sans doute... sourit l'abbé. Mais les sorciers n'ont-ils pas *menti* quand ils ont voulu vous faire accroire, pour vous martyriser, que vous aviez tué votre fils?

— Ah ! ça, c'est la vérité ! cria Ulysse. Vive donc le bon Dieu *seul!* C'est le meilleur de tous les papas !... puisqu'il a voulu que le cuisinier retrouve son fils un grand jour de mangeaille ! Et brusque, abattant son poing sur l'épaule de Songor : — Toi, maintenant, file devant !

— Papa, fit l'autre comme pour prévenir sa brutalité, j'ai aujourd'hui femme et enfant...

— Combien de z'enfants? s'écria Ulysse.

De l'avidité de sa voix caverneuse, tous, nous nous mîmes à rire. Et on se levait pour passer aux salons où nous allions danser... quand, rapide et sourd, trépidant, content de la vie, un tambour africain battit dans la campagne ensoleillée : c'était le bal cafre qui commençait.

FIN

Marius-Ary Leblond.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA POLITIQUE CONSTRUCTIVE DU FASCISME VAINQUEUR

L'EXPÉRIENCE du suffrage universel continue à se nuancer de couleurs de plus en plus bizarres, selon qu'on passe d'un pays à un autre. Depuis la Russie, où l'on ne vote plus, jusqu'à l'Angleterre et à l'Allemagne, où tout le monde vote, hommes et femmes, depuis les États-Unis, où prévaut la loi majoritaire jusqu'à la France et à la Belgique, où la représentation proportionnelle fait des siennes, depuis la Suisse qui pratique le referendum jusqu'à la France qui ne le pratique pas, depuis l'Allemagne, où le suffrage vient de s'exercer dans une liberté apparente jusqu'à l'Espagne, où, pour l'instant, cette liberté se trouve bouclée, que de contrastes, que de repentirs ! En somme, l'âge d'or du suffrage à la française, qui fit florès de 1848 à 1904 paraît terminé. En fait, depuis qu'il vote, l'électeur, sans qu'il s'en doute, — aux yeux du regard pur de la sacro-sainte Liberté — a toujours été battu, mais content de l'être. Dès qu'un chef se déclare,

Courbé comme un cheval qui sent venir son maître,

l'homme des urnes se distingue très peu de l'homme des cavernes, la sujétion de ce dernier étant présumée. Il ne s'évade — voyez Boulanger, voyez Poincaré — que quand la poigne hésite et ne serre pas. Mieux : une relation certaine semble joindre le zèle électoral à la pression de la dictature, au moins dans certains cas, dont le cas italien est le plus récent.

Souvenez-vous un peu des scrutins, poisseux, de 1919, de 1921, où l'électeur, ballotté entre des programmes tantôt piteux, tantôt frénétiques, jouissait d'un libre arbitre probablement absolu. Quel spectacle enchanteur pour un théoricien, ami de l'idéologie ! L'ordre, l'anarchie, la propriété, la nationalisation, la religion, l'athéisme, tout cela pêle-mêle se disputait les préférences de l'électeur italien. Conséquence : l'électeur, privé de cette âme collective, nécessaire au rythme social et que seul fournit un pouvoir fort, se désintéressait de son métier : 58 pour 100 de votants en 1921, 52 en 1919, seulement.

Mais bientôt Mussolini élève la voix, fait régner la terreur dans les quartiers communistes ; Mussolini bafoue la Chambre, le parlementarisme et la liberté ; bref Mussolini dit : Je veux. *Obéissez.* Que répond l'électeur? Il répond : *Présent!* Soixante-treize pour cent des inscrits viennent de participer aux dernières élections (6 avril). Oh ! ce n'est pas encore extraordinaire comme pourcentage, mais, comme symptôme, c'est ultra-significatif. Par un paradoxe aisé à comprendre et qui ne met en déroute que les grands poncifs de la démocratie, l'électeur ne déclare sa volonté que quand on lui refuse le droit de l'inventer, que quand il se sent conduit, que quand la besogne est faite d'avance, que quand il n'a plus qu'à jouer, ce « souverain », le rôle sans gloire, mais sans encombres, de roi fainéant.

Bref, en Italie, l'alliance de la « liberté », sous la forme naïve, illusoire, que nos pères s'étaient aimablement forgée, et de l'autorité sans phrase, de l'autorité éternelle, est devenue, grâce au coup de force le plus brillamment réussi, depuis l'éphémère dictature du regretté Sidonio Paès, un fait accompli.

Avec une Chambre comme celle qu'il a en mains, Mussolini peut regarder en Europe : les résultats ont en effet dépassé toutes les espérances. La liste fasciste, à laquelle étaient promis les deux tiers des sièges, pourvu qu'elle emportât la majorité, se trouve naturellement élue, mais, au sein de la minorité même, le fascisme trouve encore des places à occuper. La dictature italienne dispose donc au Parlement des trois quarts des voix, si l'on adjoint aux fascistes proprement dits les partis nationaux, qui suivent les inspirations officielles. Il paraît que les opérations électorales n'ont pas exhibé en tous lieux une candeur parfaite. Le contraire nous eût surpris. Ces violences n'ont « désolé » que de toutes petites villes. Le mal n'est pas irréparable.

Quelques jours avant cette consultation modèle, le dictateur prononçait à Rome au théâtre Costanzi, devant 5 000 maires fascistes (les deux tiers des maires italiens) un grand, un grandissime

discours commémoratif du cinquième anniversaire de la fondation du fascisme. De condottiere devenu berger, Mussolini s'est vanté de sa modération. Il le peut, car elle fut réelle. Installé dans la constitution, il fait remarquer aussi combien minimes furent les dégâts de son emménagement. Et puis, après tout, une constitution serait-elle donc une tunique de Nessus? Jamais de la vie. Ce qu'il faut respecter en elle, c'est son « esprit immortel ». En un mot, il a brodé un ourlet inédit à la phrase fameuse qui vante la rentrée de la légalité dans le droit, ou *vice versa*. Certaines de ses tirades sont d'ailleurs à retenir, car elles peuvent servir de signal de ralliement à tout ce qui, en Europe, se pare à bon droit du titre de civilisé.

« L'État qui doit être fort, a-t-il proclamé, le gouvernement qui doit se défendre et défendre la nation contre toutes les attaques destructives ; la collaboration des classes ; le respect de la religion ; l'exaltation de toutes les énergies nationales. Cette doctrine est une doctrine de vie. Nous regardons en face la déesse Liberté, et nous voulons voir exactement ses traits. L'idée de liberté n'est pas absolue. La liberté n'est pas un droit, c'est un devoir ; ce n'est pas un don, c'est une conquête ; ce n'est pas une égalité, c'est un privilège. Il y a une liberté du temps de paix qui n'est pas une liberté du temps de guerre. Il y a une liberté en temps de richesse, qui ne peut pas être accordée en temps de misère. Il y a lutte, la grande lutte entre l'État et l'individu, entre l'État qui cumule les pouvoirs et l'individu qui tente de s'évader. Quand la nation, comme hier et comme aujourd'hui, est engagée pour la vie et pour la mort, poursuivrez-vous encore vos chimères démesurées? Je vous dis : Non ! »

Fortes paroles, pleines du sens des responsabilités, qui se terminent par une adjuration — ô pacifistes qui rêvez de réduire les effectifs, d'évacuer les colonies et d'abandonner la Ruhr — à renforcer l'armée, la flotte, l'aviation. Fortes paroles qui culminent dans l'affirmation du rôle mondial de l'Italie : « Ne craignez pas l'isolement et n'y croyez pas. De temps en temps, quelque imbécile se lève et dit que l'Italie est isolée. Eh bien ! messieurs, il faut choisir : ou vous voulez, ainsi que vous le dites, une politique d'autonomie, et, en ce cas, il y aura inévitablement des périodes plus ou moins brèves de ce qu'on appelle isolement, ou bien vous voulez vous lier indissolublement et alors vous aurez perdu votre autonomie. »

Cette répudiation de toute politique néo-triplicienne ne doit pas passer inaperçue. Il semble que Mussolini ne l'ait pas toujours aussi nettement formulée. Pour le reste, il persiste dans sa conception d'une Italie toujours plus grande : « Personne ne peut ignorer l'Italie. Aucune décision ne peut être prise, qui engage de quelque façon

que ce soit l'avenir de l'Europe, sans consulter et sans considérer les intérêts et la volonté de la nation italienne. »

Ces airs de bravoure n'empêchent nullement les manœuvres les plus rouées. Derrière la coulisse, M. Giolitti reste toujours un adversaire à craindre. Depuis octobre 1922, le *Duce* évite de le heurter face à face. Il préfère de beaucoup lui jouer des tours. A cet exercice, le vieil homme d'État est roulé régulièrement. Voyez avec quel brio le fascisme s'empare de son programme et vide d'avance l'opposition possible de toute coutume politique : « M. Giolitti proclame qu'il faut faire une politique de paix. Nous la faisons. Qu'il faut renouer les rapports économiques avec les autres peuples. Nous les renouons. Qu'il faut considérer la Russie comme une entité de la carte politique européenne. Nous l'avons reconnue. Qu'il serait bon de ne pas être opposé à une éventuelle admission de l'Allemagne dans la Société des Nations. Ce ne sera certainement pas l'Italie qui opposera des *veto* intangibles. »

Ce programme, les électeurs l'ont ratifié par des majorités formidables, qui rappellent les chiffres extraordinaires des meilleurs plébiscites garibaldiens. Il n'affronte directement aucune autre politique existante et vise plutôt à *fare da se*, suivant une tradition qui n'est pas nouvelle dans la péninsule. S'il fallait en croire la presse russe, qui n'est pas mal placée pour distinguer, parfois, dans le jeu italien, des ombres et des lumières qui nous échappent, Mussolini serait profondément affecté par la rupture de l'Entente. Avec un cynisme tout oriental, Radek tâche de démontrer dans la *Pravda* que l'Italie, désorientée par une ère nouvelle de rivalité avec la France, doit chercher à tout prix en Orient un appui compensateur. On n'acceptera pas sans contrôle cette plaisante affirmation. Que dans l'universel désarroi de cette fin de guerre et de cette fin de paix, l'Italie, privée ou plutôt délogée de son équilibre extérieur, cherche un peu partout du lest et des amitiés, le geste n'a rien que de naturel. Que la Russie soit l'endroit par excellence où réside le principe de cet équilibre nouveau, voilà qui surprendra tout le monde. Les raisons économiques l'emportent au centuple, dans la décision italienne, sur les raisons politiques : blé, pétrole, charbon, l'Italie a besoin de toutes ces denrées. Elle espère les trouver en Russie.

Quant à sa santé politique, elle en demanderait sans doute plus volontiers, quoique sans enthousiasme peut-être, le secret à l'Empire britannique. En tout cas, ce dernier paraît désireux de conclure avec elle un marché général portant une masse d'articles. Hostile au fascisme, hostile et défiante, l'Angleterre paraît prendre son

parti de son installation au pouvoir, qui a tous les caractères de la durée. Dans la lutte qui dure depuis 1919 entre l'impérialisme britannique et l'impérialisme italien, ce dernier devient de plus en plus accommodant. A peine l'affaire de Fiume est-elle réglée à l'avantage des revendications italiennes, voici qu'un autre problème, celui du Djoubaland, vient de recevoir une solution, agréable, elle aussi, pour l'amour-propre fasciste.

On sait qu'en 1915 l'Angleterre avait promis à l'Italie, pour prix de son alliance, un dédommagement colonial sur ses frontières africaines. Dès l'armistice, le parti expansionniste napolitain, qui réclamait par ailleurs à la France quelque chose comme la moitié du Congo, le tiers du Soudan et la presque totalité du Cameroun, fit montre envers l'Angleterre de prétentions analogues, qui eurent pour effet immédiat l'arrêt des négociations. Peu à peu les aspirations italiennes se réduisirent, se concrétisèrent à l'extrémité de la Somalie du côté de Djoubaland. Il y a là un pays riverain des possessions italiennes, mieux aménagé qu'elles, avec son port de Kismayou sur la mer Rouge, qui pourrait devenir le grand port de transit de l'Éthiopie (à moins que... mais laissons faire aux dieux). Le principe d'une extension italienne dans ces parages fut vite admis. Ce qui retarda l'accord fut la certaine machination du *Foreign Office*, tendant à le subordonner à l'évacuation, par l'Italie, des îles du Dodécanèse, occupées depuis 1911, et qui jadis devaient revenir à la Grèce. L'anarchie grecque a laissé périmer l'option. Aujourd'hui l'Italie paraît installée pour longtemps dans les Douze-Iles.

En tout cas les Anglais ont renoncé à leur tentative d'intimidation et de marchandage. L'Italie continuera de contrôler les passes de la mer Ionienne. En revanche, si elle obtient Kismayou et son arrière-pays, elle renonce à pénétrer aussi avant qu'elle le rêvait dans les possessions anglaises.

Ce compromis entr'ouvre la porte à une entente plus vaste. Le fascisme construit, prévoit, prépare. Il ne s'entête pas. Rebuté par la Roumanie, il se rabat sur l'Angleterre, qui rêve de le réconcilier avec la Grèce. Pourquoi pas? Pourquoi, rassuré sur ses derrières, je veux dire sur ses chances de continuité à l'intérieur, Mussolini ne songerait-il pas à faire de la grande politique?

Il sait ce qu'il veut. Il veut ce qu'il peut. Il n'y a pas trente-six manières de réussir en ce monde. Avis aux amateurs. Comme dit La Fontaine : « La puissance fait tout. »

René Johannet.

LES LETTRES

POUR ET CONTRE LE ROMANTISME

Quand j'ai acquis cet hiver, à deniers comptants, sur la foi d'une bande alléchante, le gros livre de M. Bremond, je pensais y trouver un arsenal d'arguments tout neufs *pour le romantisme.* Je m'aperçus bientôt que j'avais déjà lu, ou même que je possédais déjà dans un autre volume, une bonne partie de cette « nouveauté ». Mais, à la fin de la lecture, je ne regrettais plus mon achat. D'abord, — plaisir d'ancien philologue, — j'ai surpris dans la célèbre étude consacrée à Barrès des corrections invisibles, mais non pas insignifiantes, où se montrent le souci de la perfection dans l'art d'écrire, un ressentiment personnel, une tendresse plus marquée pour le romantique : ainsi M. Bremond n'écrit plus *la chimère du romantisme*, mais *l'inquiétude romantique* ; un tel « repentir » en dit long.

A la vérité, ce recueil d'études sur Boileau, Lamennais, Walter Scott, Barrès et Saint-Beuve forme bien un plaidoyer pour le romantisme. Plaidoyer difficile à résumer, d'une inquiétante habileté, où les remarques subtiles, les assimilations acceptables, les citations et les rapprochements révélateurs se suivent, s'enchaînent se faufilent et surprennent notre adhésion, sans que nous puissions dire à quelle page nous l'avons donnée. M. Bremond nous conduit, en compagnie d'ombres chères, par les sentiers tournants d'un jardin anglais, lui seul sait vers quel but ; M. Beaunier assure que c'est à des sanctuaires : quelles jolies prières nous y réciterons !

De plus, cette argumentation insinuante n'est jamais nue, mais colorée, enveloppée des grâces les plus chatoyantes de la sensibilité et de l'esprit ! La tendresse, l'humour, l'ironie (une ironie de plus en plus agressive, chez le nouvel Immortel qui ne veut point, non plus que son prédécesseur, se laisser gagner par la sérénité somnolente du palais Mazarin), de ravissantes trouvailles de mots, bref toutes sortes d'ornements étrangers dont nous ne pouvons isoler la pure et simple argumentation. Il n'y a plus moyen de s'y reconnaître.

Enfin, cet art nonchalant et raffiné, félin, si j'ose dire, est employé non seulement par un homme fou de littérature et qui regrette le temps où les gens d'Église pouvaient être avec délices, comme des humanistes laïques, de simples gourmets de lettres, mais aussi par un de ces bons prêtres, sévères pour soi, indulgents pour les autres, qui entreprennent de réconcilier avec la vertu les plus invétérés scélérats, en les assurant qu'ils n'en sont pas si éloignés qu'ils croyaient. Il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore. Les yeux de l'abbé Bremond devinent toujours un soupçon de fumée. Cette manière de trouver des explications aux actes et aux propos les plus contraires, à première vue, au catholicisme, me remplit d'admiration, je le dis sans malice. Il y a là un sincère amour des âmes, qui s'exerce, à la vérité, sur des auteurs défunts, mais dont les bienfaits s'étendent peut-être à leurs admirateurs encore vivants. Nul doute que si l'abbé Bremond avait approché Lamennais, sa tendresse lénifiante eût ramené dans le sein de l'Église cette âme fière et blessée, dont M. Maréchal fait un monstre d'orgueil, une réincarnation de Rousseau, mais qui, assure son défenseur, ne tenait pas à ses idées, les prenait toutes faites (comme Bossuet !) et ne pensait que contre quelqu'un. Quant à Sainte-Beuve, notre critique l'aurait persuadé qu'il était toujours demeuré, sans peut-être s'en rendre compte, fidèle au Dieu de sa jeunesse. Car, à lui rappeler « qu'il n'a pas cessé de l'aimer, que risquez-vous? Si ce n'est plus vrai, vous le rendrez vrai peut-être, rien qu'en le disant. » Là-dessus, je crois entendre Sainte-Beuve, à genoux et dans les larmes, s'accuser d'avoir assisté au banquet du Vendredi-Saint. — Combien de fois? lui demande M. Bremond avec douceur, et il a le soulagement d'apprendre qu'il n'y a pas eu « préméditation sacrilège », mais seulement « respect humain ».

« Comme nous nous affectionnons de plus en plus, dit La Bruyère, aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés. » Aussi M. Bremond s'acharne-t-il contre Boileau. Après avoir détruit sa légende,

à la façon d'un Duchesne, prouvé que l'auteur de l'*Art poétique* n'a jamais conçu ni fixé ni propagé l'idéal classique, ni exercé sur ses contemporains l'influence qu'on lui prête, et que s'il est poète, poète inspiré, « lyrique à l'envers », ce n'est point par soumission à une règle, mais par l'effet de son génie « romantique », M. Bremond vient de se remettre à trépigner sur sa victime : « Si j'étais ministre de l'Instruction publique, dit-il, j'interdirais l'Art poétique dans nos collèges, ou je ne le permettrais que traduit en prose. » Oh ! la traduction sera vite faite, le typographe y suffira. Je puis assurer, d'après une expérience, hélas ! personnelle, que l'*Art poétique* n'exerce aucun ravage, ni directement, ni par réaction, chez les collégiens d'aujourd'hui : ils saluent au passage quelques sentences bien connues, mais ils ne veulent lire que le *Lutrin* ou, à la grande rigueur, quelques passages piquants des *Satires* ou des *Epîtres :*

...L'encensoir à la main, chercher des crocodiles...
...Le vicomte indigné sortait au second acte...

Ce ne sont pas ces vers-là qu'on proposait jadis à mon admiration. Ils me plaisent beaucoup. Je n'y vois rien de romantique.

Car, comme disait l'autre, bêtises que tout cela. Le jeu des définitions est rebutant, chacun mettant ce qu'il veut dans la sienne. La méthode historique est aussi impraticable que les généralités passionnées puisqu'il faudrait s'entendre sur ce qu'on appelle classicisme et romantisme avant de porter au compte de l'un ou de l'autre telle beauté ou telle sottise. M. Ghéon a grand'raison de regretter que l'on se plaise « à opposer présentement le sentiment nu à la raison pure. Comme s'ils pouvaient se passer l'un de l'autre ! comme si le sentiment était la chose propre du romantisme et la raison le tout du classicisme ! » Il est vrai que Boileau a dit :

Aimez donc la raison; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule *et leur lustre et leur prix.*

Le malheureux ! Mais celui qui triomphe, aisément, de cette parole fâcheuse, ou méchamment interprétée, se lance à son tour dans l'excès contraire, dans l'exaltation éperdue de la sensibilité.

Pour en finir avec ces arguties, et débarrasser les lettrés d'une obsession stérile, je propose qu'il soit désormais interdit d'employer les deux susdits termes en *isme* et que les noms de *classiques* et de *romantiques* ne servent plus qu'à désigner des écoles des siècles littéraires, au sens historique du mot.

Du coup sera écartée, ou replacée, sur le terrain convenable, la question de savoir si le romantisme est opposé au catholicisme et

à l'esprit conservateur ou s'il en est, comme le soutient M. Bremond, l'allié naturel. C'est là sa grande thèse. Il ne la suggère pas, il la professe, il vient d'en renouveler, la profession solennelle, avec une effronterie provocante dans un petit livre paradoxal : *les Deux musiques de la prose.* En gros, voici le schéma de son raisonnement : le romantisme est, dans un plan inférieur, semblable au mysticisme ; rejeter le romantisme, c'est rejeter le mysticisme. « Si les néo-classiques ou les néo-rationalistes, si leurs alliés naturels, les anti-mystiques, ont raison, dit-il, je les défie bien, les uns et les autres, de justifier notre acte de foi. » Pour lui, le « sens poétique » et « le sens chrétien » sont cousins germains : « La monstrueuse hérésie du classicisme... proscrit, d'un seul et même décret, toute poésie, toute religion. » Je ne me donnerai pas le ridicule de rappeler à un prêtre, à un historien de la pensée chrétienne, que la religiosité n'est pas la religion, et que dans notre piété, dans notre amour de Dieu, il entre peut-être des éléments naturels que la grâce a transformés, qui sans cette transformation ne sont qu'humaine tendresse et don proprement physique des larmes. Saint Augustin aimait à aimer, Racine à pleurer (quel romantisme, dira quelqu'un, identique à celui des compagnons de Charles Nodier : « Nous avons regardé Paris et nous avons pleuré. ») Est-ce que cette débordante sensibilité était *déjà* du mysticisme? Je ne le crois point. D'autre part, un ignorant demandera si le mysticisme, au sens courant du mot, fait partie intégrante de la foi? S'il marque un degré de plus dans la perfection? S'il n'y en a qu'un, où la sensibilité a la plus grande part? Moi, je ne sais pas. Je comprends qu'aux yeux des intellectuels l'acte de foi des sentimentaux paraisse peu fondé en raison, et que réciproquement celui des intellectuels paraisse aux autres une déclaration bien sèche, où le cœur n'est pour rien. Qu'y faire? Changer le tempérament des gens, leurs dispositions physiques, leurs antécédents, pour les ramener tous à une rigoureuse uniformité, à commencer par saint Pierre et saint Paul? Nul n'y songe, *multæ mansiones sunt in domo Patris*, et l'on peut, sans verser dans le dilettantisme, écouter également ceux qui proclament la nécessité de la raison et ceux qui célèbrent les bienfaits du sentiment : ces deux conceptions se font équilibre, se complètent. Par contre, je crains qu'il n'y ait quelque inconvénient à lier à la défense du « romantisme éternel » ou du « classicisme éternel » le sort, le nom du catholicisme, de la religion, c'est-à-dire de ce qui nous importe le plus, de ce qui nous tient le plus à cœur, croyants ou incroyants, signe de contradiction jusqu'à la fin des temps, dont nous ne pouvons entendre parler sans nous sentir personnellement

atteints, comme s'il s'agissait de notre honneur ou de nos enfants. Autant il est légitime de montrer, comme le fait M. Ghéon, que le catholicisme le plus ferme, le plus rigoureux, procure à l'artiste une liberté et une fécondité inattendues, autant il nous paraît dangereux d'attacher une certaine conception de la littérature à une certaine conception de la religion et de les donner toutes deux comme seuls belles et bonnes. Affaire de tempérament, sans doute : il y a des esprits qui aiment à associer, comme d'autres à dissocier, de même que certaines personnes se plaisent à « faire des mariages », et d'autres à « désunir des foyers ». Mieux vaut ne se mêler de rien, ne pas accrocher l'essentiel au secondaire, le nécessaire au facultatif, de peur que quelqu'un, s'étant dépris du second, ne se déprenne en même temps du premier...

* * *

Pour M. Ghéon, c'est le classicisme qui va de pair avec le catholicisme, et le thomisme plus précisément. L'auteur de *Partis-pris* y reconnaît, en deux plans différents, la même forme supérieure de l'intelligence humaine, comme il croit recevoir de l'un et de l'autre « la même leçon de pudeur littéraire ».

Pour le psychologue, cette similitude est indéniable. Mais est-elle autre chose qu'une coïncidence, presque inévitable, si vous voulez, l'un et l'autre systèmes étant des chefs-d'œuvre du génie occidental et n'y ayant pas trente-six méthodes différentes de bien raisonner et de bien agir sur l'âme humaine? Autrement dit, les grands esprits se rencontrent. Il est bien évident que sans la civilisation chrétienne du dix-septième siècle, ni Corneille, ni Pascal, ni Racine, ni Bossuet n'auraient écrit ce qu'ils ont écrit (sinon Molière et La Fontaine, pour ne citer que ces représentants d'un état d'esprit non moins répandu que l'autre), mais ce qu'ils auraient écrit eût-il été d'une *esthétique* très différente?

Inversement, M. Ghéon définit le romantisme : absence de Dieu, sentiment de cette absence. Ce n'est pas bien éloigné des « aspirations », de « l'inquiétude » par quoi le définit M. Bremond. Mais ce « vague à l'âme », ce goût du « je ne sais quoi », l'un le réprouve, parce qu'il aime la certitude, l'autre le chérit comme un signe de prédestination. Or il y a d'autres moyens d'être tranquille que la certitude, il y a la négation, il y a l'indifférence. Cette tranquillité-là, qui est celle d'un bon nombre de classiques incontestés parmi les anciens et les modernes, a-t-elle du rapport avec le catholicisme? Ne nous dites pas que les exceptions confirment la règle, vous nous feriez descendre à la statistique, le dernier degré dans l'histoire de

la littérature. En somme il y a beaucoup de classiques qui ne sont pas du tout catholiques, et beaucoup de catholiques qui ne sont pas classiques. Les deux choses ne se tiennent pas. Quand elles se trouvent réunies, c'est tant mieux.

Il n'empêche que M. Ghéon, avec un sens très fin de la beauté et grâce à son expérience de créateur, remet en évidence des vérités salutaires, trop souvent oubliées, qu'il ne se flatte pas d'avoir découvertes, mais que le plus sceptique dilettante ne se plaindra jamais d'entendre répéter.

C'est d'abord que le catholicisme n'est pas pour l'artiste une barrière, mais un soutien : il lui donne la sécurité, la sainte liberté des enfants de Dieu qui procure de plus riches aventures spirituelles que le tâtonnement dans les ténèbres et enfin la joie, laquelle est, par elle-même, une bonne chose...

C'est ensuite que l'esprit français classique est « sensible, mais lucide ; ordonné des sens à l'esprit (tant pis pour ceux qui disent : « Comprendre n'est bon que parce qu'il peut conduire à sentir ») ; fort d'une forte conviction et désireux de la communiquer aux hommes ; sociable, en un mot : humain — et divin quand il veut... » Quelle juste description, et comme M. Ghéon a raison d'aimer que l'art serve ! Notre littérature classique, comme la latine et la grecque, est une littérature de société, excitée et contenue par la pensée d'un public ; elle n'est pas une exaltation dans la solitude. Aussi comporte-t-elle la soumission à l'objet et le souci de la plus grande généralité possible dans le temps et dans l'espace. « Le romantique, dit M. Ghéon, sera celui qui en met plus qu'il n'y en a », des phrases qui ne correspondent à rien, ce qu'on appelle vulgairement « de la littérature. »

Enfin, nous ne pouvons pas tout connaître et tout aimer. Ce n'est donc pas étroitesse d'esprit, mais instinct de conservation que de ne point nous efforcer de recevoir ce qui nous serait funeste. Notre organisme intellectuel a ses défenses, comme l'autre, et, à moins d'être violenté, n'admet que ce qui lui convient. Sans doute, ce serait bien amusant de se sentir, en même temps que Français, Germain, Persan et Chinois. Et de brouter l'herbe comme les ruminants, de happer les vers comme les oiseaux et les poissons, c'est ça qui serait encore bien plus amusant ! Non, nous ne voulons pas nous rendre malades, « nous ne voulons pas être détruits, mais *édifiés* », et l'histoire nous apprend que l'esprit de l'Orient ne peut pénétrer en Occident que par une très lente, insensible assimilation, réglée par la sagesse des peuples. M. Lasserre dit fort justement : « Les Grecs ne furent pas si bornés que de ne pas comprendre l'Asie ;

mais ils fuirent avec le soin le plus jaloux la profusion asiatique dans leur éloquence et leur architecture, la langueur asiatique dans leurs danses et dans leurs costumes. Ils s'empressèrent à recevoir de la Perse et de Tyr de merveilleux procédés pour tisser et pour teindre, de l'Égypte des théorèmes de mécanique et de géométrie. Mais, jusqu'à la décadence, il est une province qu'ils surent tenir fermée aux infiltrations étrangères : leur goût, l'estimation grecque des valeurs esthétiques et morales, la véritable marque de leur aristocratie. » La Grèce a reçu de l'Asie beaucoup plus qu'on ne l'a cru longtemps, l'archéologie le montre chaque jour, mais elle l'a transformé. A nous de transformer ce que nous envoient si généreusement les Germains, les Slaves, les Indiens ; mais attention, cette assimilation de la pensée, comme celle des immigrants, ne peut être faite que par un organisme en pleine force. Sommes-nous encore assez forts?

Robert Lejeune.

Les Livres nouveaux.

La Chartreuse du Reposoir est un des meilleurs romans de M. Henry Bordeaux. Il excite la curiosité. Le mystère d'un drame vieux de seize ans s'y éclaircit lentement. On y cherche le coupable ; et on le découvre... Vous me direz que c'est là une espèce de curiosité qui n'est pas très noble. Sans doute ; mais la curiosité psychologique est, elle aussi, sollicitée, car il s'agit de voir clair dans deux âmes passionnées. L'auteur pose un problème moral, et nous invite à adopter des conclusions un peu sévères... Bref, on ne s'y ennuie pas un instant. Et quand on n'est pas de l'avis de M. Henry Bordeaux, ou quand on est surpris par certaines façons d'agir et de sentir de ses personnages, tant mieux ! N'est-il pas divertissant d'argumenter un peu?...

En Savoie, assurément. Un jeune homme, François Rambert, au retour d'une promenade sur le Lac, rencontre la comtesse de Laury et sa jeune fille, Sylvie. Qui sont-elles? Sa mère et sa vieille tante Dine le mettent en garde. Cette comtesse est une mauvaise femme. Elle a, voilà plus de quinze ans, causé la mort de l'oncle de François, Jean Rambert. Tante Dine n'hésite pas à l'accuser d' « assassinat ». Or, selon la version officielle, Jean Rambert s'est suicidé dans un cimetière. Il n'est pas mort instantanément ; il s'est fait transporter à la Chartreuse du Reposoir où, quelque temps auparavant, il avait fait une retraite. Mme de Laury était près de lui, au moment du coup de feu. A-t-elle tiré? L'enquête judiciaire s'est terminée par un non-lieu... François veut savoir. Il consulte le dossier de cette vieille affaire ; il monte à la Chartreuse du Repo-

soir et y trouve, par chance singulière, une sorte de confession écrite par son oncle. Il apprend ceci :

Quand Jean Rambert achevait ses études, au collège, il a, de complicité avec trois de ses camarades, fait une gaminerie, d'un goût contestable. Il a, après un double tirage au sort, signé et envoyé à une des plus jolies jeunes filles de la ville, Sandrine Ogier, une lettre d'amour écrite en collaboration. Le sort l'a désigné, parmi les quatre ; le sort a désigné, entre les jeunes filles, que ces gamins connaissaient, Sandrine. Entre nous, il y avait de grandes chances pour que cette petite plaisanterie n'eût aucun résultat. M. Henry Bordeaux a voulu que ce fût une sorte d'appel de la destinée. Il y a là dedans du maléfice, quelque chose qui fait songer au philtre magique de *Tristan*. A peine la lettre est-elle à la poste, Jean s'aperçoit que cette Sandrine, à qui il ne pensait jamais, il l'aime. A peine Sandrine a-t-elle reçu l'amoureux billet, — c'est, paraît-il un chef-d'œuvre, et voilà qui est bien étonnant, étant donné la façon bizarre dont il a été écrit — elle tombe amoureuse de Jean. Que Jean, qui a l'âge de Chérubin, se fixe si vite, j'ai peine à le croire... Que Sandrine, qui est plus âgée que lui de trois ou quatre ans et assez forte tête, soit si promptement séduite, je n'en reviens pas. Mais Sarcey ne voulait pas qu'on chicanât les auteurs sur leur postulat...

Les années passent. Jean était si jeune que Sandrine s'est bornée à lui demander d'être son « petit ami » simplement. Elle se réservait une revanche. Elle a épousé un certain comte de Laury, décavé, qui l'a conduite à Paris, présentée à la cour des Tuileries. La jolie Sandrine est devenue une familière de l'Impératrice ; elle a peut-être posé, en crinoline, devant Winterhalter ; elle s'est divertie aux opérettes d'Offenbach ; elle a inauguré l'exposition de 1867... Tous ces divertissements, ô merveille ! ne l'ont point détachée de Jean absent. Quand elle le retrouve, étudiant à Paris, elle se donne à lui... Cette Sandrine a tout l'air d'une vicieuse ; et, à certains égards, elle l'est évidemment ; mais elle l'est pour Jean tout seul.

Leur amour résiste plusieurs années ; il traverse la guerre de 1870, où Jean se conduit en héros ; il résiste au remords que Jean commence de ressentir, et au dégoût que lui cause cet adultère prolongé... Et puis Jean est très jeune ; Sandrine, délicatement, vieillit. L'amour résiste pourtant. Sans insister, M. Henry Bordeaux nous laisse entendre que c'est par la sensualité seule que Sandrine garde Jean. Elle le garde bien...

Il essaye de se délivrer. Il veut se marier. Il épousera la pure Chantal Fougère... Chantal? Oui, ses parents lui ont donné pour prénom le nom de la grande sainte de Savoie. Mais Sandrine ne le permet point. Elle envoie à Chantal une lettre d'amour de Jean. Le style de Jean effarouche et désespère l'immaculée jeune fille. Elle rompt...

Ceci se passe vers 1872. Je ne pense pas qu'une jeune fille, même

la plus honnête d'aujourd'hui, renoncerait au bonheur si vite, et pour cela. Elle pardonnerait sans doute à celui qu'elle aime ce passé trop ardent. Elle percerait la tactique de Sandrine et, courageusement, *sportivement*, elle lutterait contre l'ennemie. Chantal renonce; Chantal meurt. Cela est, je le veux, vraisemblable... en 1872.

Chantal morte, Jean va pleurer sur sa tombe. Mais Sandrine le rejoint. Elle n'a pas renoncé. Elle obtient de lui, — par quels sortilèges? — une nuit d'amour. Et Jean, honteux de lui-même, se tue. Sandrine a vainement essayé de lui arracher l'arme. De là est née la légende de l'assassinat. Mais, au fond, n'est-elle pas la vraie coupable? C'est son amour impur qui a causé la mort de Jean.

Ainsi conclut le neveu François, qui est bien jeune, qui a bien peu d'expérience de la passion et, naturellement, bien peu d'indulgence encore pour se faire juge... Il décide « d'exécuter » Mme de Laury. Il va la trouver, et il lui enjoint de quitter le pays pour toujours. Et pourtant, cette pauvre petite Sylvie, née l'année de la mort de Jean, ressemble étrangement au mort... Mais cela fait à peine hésiter François. Mme de Laury s'en va; Sylvie entre au couvent.

Est-ce de la faute de Mme de Laury si elle aimait Jean de cet amour maladif? Est-ce de sa faute si Jean a été si faible qu'il n'a pas pu se tirer d'une aventure de jeunesse dont tant de jeunes gens fussent sortis à l'aise, et sans drame? Est-ce de sa faute si la pauvre petite Chantal avait de la vie une idée si belle et si fausse, et si elle était si ignorante des réalités, des laideurs, et si elle manquait, à ce point, du sens de la relativité de certaines choses?... Coupable, mais avec des circonstance atténuantes et d'une culpabilité partagée. La femme est donc toujours l'ennemie, l'éternelle tentatrice, et M. Henry Bordeaux croit toujours à la lutte

Entre la bonté d'homme et la ruse de femme.

N'importe, *la Chartreuse du Reposoir* est un roman extrêmement habile, conduit et découpé avec une adresse et un sens de l'effet remarquable. Il faut le lire.

* * *

Pauvres femmes! Ce sont donc elles, et elles seules, toujours, les coupables? M. Henry Bordeaux prend parti pour Jean contre Sandrine. L'auteur de *la Femme de Judas*, M. Albert Malaurie, est mille fois plus méchant : il a délivré Judas de la responsabilité horrible qui pèse sur sa mémoire depuis dix-neuf siècles, pour en charger le sexe féminin, en la personne de Lia. Et voyez sa malice : il n'est point question de Lia dans les Écritures. Rien ne s'oppose, évidemment, à ce que Judas ait été marié. Mais enfin, les prophéties n'ont pas annoncé que Jésus serait vendu par une femme! Les évangélistes auraient-ils dissimulé un détail aussi important, et une « circonstance atténuante » aussi profitable à l'un des douze?

Judas, pêcheur et forgeron, a eu le bonheur d'être agréé par Lia, qui est belle et sage, mais qui a trop d'amour pour les biens de ce monde. Commerçante avisée et ambitieuse, elle donne à son bêta de mari de pernicieux conseils. C'est ainsi qu'elle le persuade, quand il est devenu l'économe des Douze, de ne point laisser improductifs les dons faits au Maître et aux Apôtres par les nouveaux convertis. Judas achète des marchandises, tout en parcourant la Palestine à la suite de Jésus ; et Lia, à Capharnaüm, les écoule dans son bazar, et réalise des bénéfices merveilleux... Le capital des Apôtres reste intact. Mais les intérêts, Mme Judas les garde bien. Et son fils Isaac, espère-t-elle, ne sera ni pêcheur ni forgeron. Il sera un riche marchand, honoré et bien habillé...

Mais voici que tout se gâte. Judas, qui adore le Maître, ne refusera pas de le suivre à Jérusalem. Les temps sont accomplis. Il faut partir. Lia liquide ; Lia rejoindra son mari près du temple de Salomon, et y installera un autre bazar, avec les marchandises de Capharnaüm, transportées en caravane. Hélas ! le chef de la caravane est un brigand. Il vole les ballots ; il dépouille Lia de la ceinture où elle a caché son or. Le mari et la femme se retrouvent le jour où Jésus, précisément, chasse les marchands du Temple. Pierre, qui déteste Lia, la poursuit à coups de lanière ; elle ne fait pas grand mal pourtant ; elle vend aux pèlerins des colombes. Ne faut-il pas qu'elle soigne le petit Isaac, grelottant de fièvre sur un grabat?

Adroitement, elle monte la tête à Judas. Elle lui prouve que les ennemis du Maître sont puissants ; que son devoir est de mettre Jésus à l'abri. Le meilleur moyen, c'est de le livrer à Hamah, prince des prêtres, qui donnera à Judas de l'argent pour Lia et Isaac ; et qui, après quelques jours, quand les esprits s'apaiseront, délivrera Jésus... Judas l'écoute... Quand il verra passer Jésus, écrasé sous sa croix, il hurlera : « Je n'ai pas voulu cela ! » et s'ira pendre. Il n'a péché que par sottise...

Lia réclame pour elle le champ du potier, que les prêtres ont acheté avec les trente deniers restitués par Judas. Elle le revend avec un gros profit, retourne à Capharnaüm, « où elle retrouve tout en ordre », élève son fils dans la sagesse et la piété, et vieillit heureuse et respectée..

Le petit récit, ironique, un peu bizarre, mais tout à fait distingué de M. Malaurie est écrit avec beaucoup de soin ; Renan en eût goûté le style. Mais l'exégète harmonieux et ami des femmes n'en eût approuvé, lui-même, ni la documentation ni les intentions...

*
* *

Le jeune Jacques Papevoine, fils du notaire de Séez, ville épiscopale, en Normandie, a été chassé du château de la Valinerie par M. de la Valinerie lui-même qui l'a trouvé à genoux devant Mlle Antoi-

nette de la Valinerie, une coquette, qui se faisait dire qu'il l'aimait. Ainsi, quelques années auparavant, en Westphalie, le jeune Candide fut expulsé du château de Thunder-ten-tronchk. Candide a parcouru le monde à la recherche de Cunégonde. Pour conquérir Antoinette, Jacques Papevoine ira chercher la gloire à Paris. Son dessein est d'écrire pour le théâtre. Il arrive bien ! C'est le coup des ballets de Noverre, des opéras-comiques de la Foire Saint-Germain où M. Vadé dépense tant d'esprit, des chansons de M. Collé et de M. de l'Atteignant et de l'abbé de Voisenon...

Jacques est jeune et gentil. Il fait la connaissance de M. Monnet, directeur philosophe, lointain prédécesseur de MM. Isola, qui le présente aux auteurs et aux actrices... Mais Jacques est insensible aux agaceries des plus mignonnes chanteuses. N'a-t-il pas le cœur plein du souvenir d'Antoinette?

Emmené en tournée par un seigneur, grand amateur de théâtre, il fait un voyage circulaire dans toute la France. On songe à *Fracasse* et au *Roman comique*. Mais le récit de M. Maurice Brillant, ce délicieux roman, *l'Amour sur les tréteaux ou la Fidélité punie*, est d'un tour plus délicat que le livre de Scarron. Il visite la douce Loire et les gros pâturages normands. Voici Séez. Antoinette s'est enfuie. Où est-elle?... Voici l'Auvergne, la Gascogne, Toulouse, Montpellier... Et M. Brillant n'oublie point qu'il est une des lumières de l'Association des gastronomes régionalistes. Quel gourmet ! Il sait développer une recette dans le style onctueux de Brillat et de Montagné. On en a la langue noyée et les lèvres tremblantes... Oh ! les belles choses qu'il fait, sur les mets et les vins, conter à son maître Harelle, aubergiste lettré... Nous traversons le pays des aloses et celui du cassoulet ; nous humons le pot pétillant de l'Anjou, la petite bouteille parfumée du Médoc ; nous nous pâmons devant les cuves, dans la Bourgogne juteuse...

C'est un roman « à tiroir ». M. Brillant, sans effort, et sans nous fatiguer, a écrit deux épais volumes. Il parle des arts et des lettres autant que de la cuisine ; il dit un mot de Voltaire ; il s'arrête un instant sur Rameau, sur Couperin et sur Duni... L'aimable bavard ! Ingénieux et lettré, nourri aux bonnes œuvres post-classiques, truffé de Fontenelle et de Diderot, peu pressé, gentiment surpris à chaque nouveau point de vue qui se présente et s'élançant avec pétulance...

Vous voulez savoir ce que devient Jacques? Hélas ! De retour à Paris, il retrouve Antoinette. Elle n'est pas beaucoup moins usagée que Mlle Cunégonde. Ce pauvre Jacquot a été dupe de sa fidélité... Il se rattrapera. Il a le temps.

* * *

M. de Lévis-Mirepoix, qui est érudit, et qui a de l'imagination, vient d'écrire un curieux et intéressant roman sur les Cathares, sur

la lutte entre le Nord orthodoxe et le Midi hérétique, au temps du roi Saint-Louis. Il a retrouvé dans les archives de Mirepoix des documents topiques. Il les a animés, réchauffés, et ornés. Et c'est l'histoire de la chute de *Montségur*, le Mont-Salvat du catharisme, la haute citadelle d'où les Parfaits défiaient les troupes fidèles. Elle est comme un fragment de chanson de gestes ; on croit feuilleter un manuscrit enluminé du moyen âge.

Brunissende, dame de Montaure, bonne et belle, s'est laissée convertir au catharisme. Elle croit, comme les manichéens, que si un Dieu bon a fait le ciel, un démon méchant a créé la terre. Quand les Cathares sont contraints de réciter le *Credo*, ils disent, du fond du cœur : « Je crois en Dieu, créateur du ciel », mais ils font une restriction mentale en poursuivant « et *non* de la terre. » Si la terre et l'humanité qui l'habite ne valent rien, on doit désirer la fin de ce monde corrompu, ne point avoir d'enfants et appeler impatiemment la mort... Vous reconnaissez la doctrine que M. Buysse, dans *le Plus grand Péché* de M. André Thérive, prêche à Léonard Vallade.

Brunissende s'enfuit, loin du seigneur de Montaure, son époux qui l'aime, et elle emmène sa fillette Jordane. Le seigneur la poursuit, la rejoint ; mais trop tard. Elle a été « consolée » ; c'est-à-dire qu'elle a reçu un coup de poignard d'un de ses frères parfaits. Elle meurt...

Le seigneur de Montaure fait élever Jordane dans un couvent ; mais ce couvent est secrètement infecté par l'hérésie. La jeune héritière de Montaure sera le suppôt du catharisme. Elle sera l'âme des complots ourdis dans tout le Midi contre Rome. Mariée d'abord au seigneur de l'Étendard qu'elle poignarde la nuit de ses noces pour ne pas enfanter — toute la province croit que le marié a été assassiné par des bandits, — elle séduit ensuite le chevalier Gautier, fils du sénéchal de Carcassonne, dont elle voudrait faire un hérétique... Tels sont les projets atroces de cette jeune fille au front pur qui sourit aux vers des troubadours.

Gautier l'aime. Mais il ne se laissera pas entamer dans sa foi. Lui-même, quand un prêtre subtil, le père Jean de Navarre, a découvert l'hypocrisie de Jordane et dénoncé tous les coupables, mènera l'assaut contre Montségur, où les derniers Parfaits, abandonnés par le comte de Foix, Roger IV, et par le comte de Toulouse, se sont réfugiés.

Le récit de cet assaut est vraiment épique... Jordane meurt. Montségur est ruiné. Et les troupes royales font un décisif massacre de Cathares.

M. de Lévis-Mirepoix a rendu passionnante cette lointaine histoire.

ROBERT KEMP.

LES BEAUX-ARTS

MUSIQUES D'INSPIRATION RELIGIEUSE

C'EST un lieu commun que de déplorer la déficience de la musique religieuse. Il est rare que le talent aille de pair avec la foi. Mais quelle compensation à de languissants motets et de piètres cantiques que l'audition de deux œuvres telles que *le Miroir de Jésus*, d'André Caplet, et *le Roi David*, d'Arthur Honegger! Une année où se révèlent, comme le note si justement Maurice Brillant, deux œuvres de cette importance peut compter dans l'histoire de notre musique religieuse.

Dans le sanctuaire du Vieux-Colombier un rideau s'ouvre, et voici paraître, devant une grisaille dénudée, trois jeunes filles vêtues de blanc, annonciatrices du Mystère musical qu' « André Caplet de musique orna » : leurs vocalises rapides scandent le titre de chaque tableau. Derrière elles, des formes noires en prières répondent aux strophes que chante la voix principale, sur les paroles d'Henri Ghéon. Un petit orchestre à cordes et deux harpes suffisent à soutenir le triptype des quinze mystères du Rosaire : *Miroir de Joie*, — *de Peine*, — *de Gloire*. Volontairement, musicien et poète, mus par le sentiment de la plus exquise mesure, ont subordonné leur virtuosité coutumière au sujet sacré. Les courtes stances sont suaves et sont pures, et la musique qui les traduit dissimule sous l'émotion son ingéniosité vigilante. Jamais peut-être on n'avait su ainsi, depuis Mozart, être si simple et si subtil tout ensemble. L'orchestre, si menu qu'il soit, fourmille de détails qui ne sont point là pour la

montre, mais qui font toujours, et directement, appel à l'âme.

Pendant que la Vierge Mère murmure son drame douloureux et tendre depuis l'Annonciation et la Visitation jusqu'à son Assomption en passant par le Calvaire du Fils, la musique, en son bref commentaire, atteint au pathétique et sait évoquer, d'un son grave et sobre des harpes ou même — suprême habileté — d'un silence, les stations du Christ portant sa Croix. Nulle sollicitation instrumentale, mais une science impeccable des accents mis en leur place. Nulle séduction vocale, mais une transition (sans précédent, autant que je sache) de la musique à la déclamation, de la déclamation au récit mesuré, et du récit mesuré au chant. Ferveur religieuse et perfection d'art se soutiennent l'une l'autre jusqu'au point d'équilibre qui fait les grandes œuvres. Rien ici n'est théâtral, et l'on ne songe pas sans un frisson de terreur panique à ce que tel musicien d'église au style oratorien eût pu tirer du même sujet ; mais rien non plus n'est amenuisé ni précieux. La science la plus consommée s'est faite la servante de l'ingénuité. En écrivant *le Miroir de Jésus*, André Caplet n'a pas seulement écrit sa plus belle œuvre ; il a doté d'un joyau notre musique moderne si décriée par certains. Avec *le Miroir de Jésus*, *le Roi David* d'Arthur Honegger est la plus probante des ripostes.

Le Roi David, « psaume dramatique », fut joué en 1921 sur le théâtre populaire du Jorat, en Suisse, avec un orchestre spécial imposé au compositeur par les circonstances : les cuivres y dominaient et les instruments à cordes (sauf une contrebasse) en étaient exclus. L'œuvre fut ensuite transcrite pour orchestre ordinaire avec chœurs ; c'est sous cette forme qu'elle fut récemment donnée avec le concours de la Chorale Française. Succès n'est pas le mot : c'est triomphe qu'il faut dire. Les suffrages de la foule ont coïncidé — chose rare — avec ceux des musiciens (il est vrai qu'ils n'applaudissaient pas tous ensemble aux mêmes passages), et la même fortune vient d'échoir à la dernière œuvre symphonique d'Honegger, *Pacific* 231, bref scherzo qui traduit en une puissante poussée sonore l'élan d'une locomotive.

Le Roi David est un véritable oratorio de grand style — de nombreux styles aussi — en cinq Degrés, dont les vingt-huit numéros ont reliés par un texte de René Morax. C'est l'imagerie de David en fresques rapides et vastes. D'abord apparaît David *Berger* avec son viril cantique (nº 2), puis luttant contre Goliath. C'est alors David *Capitaine*, vainqueur des Philistins, acclamé par le peuple en cortège (nº 5) et célébré par des chants d'une poésie pénétrante, même quand elle garde, comme dans le nº 8 (*Ah! si j'avais*

des ailes de colombe), un tour un peu conventionnel. Au degré III, c'est le *Chef de bande*, où est dépeinte, en quelques mesures d'une écriture dénudée mais lourde d'évocation, la puissance guerrière du *Camp de Saül* (nº 10), suivi d'une magistrale *Incantation* (nº 12) de la pythonisse d'Endor, et d'une *Marche des Philistins* (nº 13) où s'inscrit, en vingt et une mesures impérieuses, toute la sauvagerie de l'Orient. L'élan du lyrisme — dans la jeune musique française, Honegger est le seul musicien vraiment lyrique — suscite aussitôt par contraste les *Lamentations de Guilboa*, achevant ce IIIe degré dans une atmosphère de mélancolie douloureuse. Au degré IV, David est *Roi*. Deux cantiques, l'un allègre (nº 15 : *De mon cœur jaillit un cantique*), l'autre (nº 16, *Cantique de fête*) poétique avec l'ondoiement du soprano solo audessus d'un quatuor de voix féminines au murmure obstiné, préparent un des morceaux culminants : la *Danse devant l'Arche*. Cette danse n'occupe pas moins de trente-cinq pages de la partition pour piano et chant, avec ses alternances de symphonie, de déclamation, de soli vocaux, de chœurs, et sa progression, à travers les frottements harmoniques et les heurts rythmiques, jusqu'à l'épanouissement d'un choral lumineux, un peu prévu il est vrai, en fa dièze majeur. Dans la suite, d'étonnants contrastes se font jour : blanche délicatesse du très mélodique *Chant de la servante* (nº 10), amertume bistre du *Psaume de pénitence* (nº 19), sombres reflets lyriques du psaume *Je fus conçu dans le péché* (nº 20), scintillement de la *Chanson d'Ephraïm* (nº 22). On ne peut tout citer de cette richesse. Retenons seulement, du degré V où David est *Prophète*, la *Mort de David* couronnant l'ensemble avec une sûreté de mouvement qui confond, si l'on songe que l'œuvre fut écrite sur commande en deux mois (« du 25 février au 28 avril 1921 » est-il inscrit à la dernière page de la partition) par un compositeur de vingt-neuf ans.

Cette rapidité de composition explique certains disparates de style qui apparaissent à l'analyse plus crûment qu'à l'audition, car, comme l'ont remarqué tous les critiques de bonne foi, d'accord en cela avec les auditeurs sans prévention, cette musique agit directement avec une puissance inévitable. L'un d'eux, Boris de Schlœzer, a traduit le sentiment général en notant qu' « on est pris, on est enlevé, on est roulé par une vague », et l'analyse ne reprend ses droits que bien plus tard. Pressé par le temps, le musicien ne pouvait déployer dans toute son ampleur la polyphonie qui a ses préférences. A la richesse du contrepoint il a dû préférer la variété des mouvements. En cela il a été servi par le privilège qu'il a d'unir au lyrisme l'éloquence : une éloquence sans pathétique, née d'une ardeur con-

tenue, d'une sensibilité brûlante et cachée qui déborde, une éloquence au flot mouvant et toujours agissant. Emportés ensemble par ce flot, critiques, musiciens et auditeurs ont proclamé que *le Roi David* est l'œuvre, sinon la plus originale, du moins la plus spontanée et la plus forte d'Honegger, celle où sa jeune maîtrise s'affirme avec le plus d'éclat et la plus loyale sérénité.

Outre leur valeur intrinsèque, *le Miroir de Jésus* et *le Roi David* offrent un autre intérêt, de tout premier ordre pour l'avenir de la musique religieuse française. Ces deux œuvres laissent espérer un enrichissement fécond de notre musique sacrée, car elles montrent comment peuvent être utilisées pour son style les acquisitions modernes de l'harmonie et de l'orchestration, dans l'esprit même du *Motu proprio* sur la musique sacrée. Au cours d'une des conférences prononcées au Congrès de Strasbourg en 1921, M. Amédée Gastoué a exposé le point de vue avec une grande netteté. Que disait Pie X? Que les qualités de la vraie musique sacrée se rencontrent « à un excellent degré dans la musique polyphonique classique, et spécialement celle de l'École romaine, qui atteignit au seizième siècle sa plus grande perfection dans les œuvres de Pierluigi da Palestrina, et continua depuis à produire des compositions excellemment liturgiques et musicales. La polyphonie classique se rattache très bien au suprême modèle de toute musique sacrée qui est le plain-chant grégorien, et, pour cette raison, elle mérite d'être jointe à ce chant grégorien dans les fonctions les plus solennelles de l'Église, telles que les offices pontificaux. » Mais, ajoutait le « Pape de la musique », l'Église « a toujours reconnu et favorisé les progrès de l'art, en admettant au service du culte tout ce que le génie a su trouver de bon et de beau au cours des siècles, toujours cependant d'après les lois liturgiques. Par conséquent, la musique plus moderne est aussi reçue dans les églises, quand elle offre, dans ses compositions, une bonté, un sérieux et une gravité qui ne la rendent pas indigne des fonctions liturgiques. » Ces déclarations, notait M. Gastoué, sont tout un programme : elles fixent une direction pour le passé et ouvrent les plus larges visions pour l'avenir. Il serait désastreux de considérer les épigones du passé comme les parangons de la musique religieuse à venir. L'art musical religieux se doit d'être aussi souple et varié que l'art profane : nous n'avons que trop de motets en style censément palestrinien. Les trouvailles de la musique « plus moderne » ne sauraient rester inutilisées. Un Bordes, un d'Indy, un Perruchot — pour ne citer que quelques noms de la génération d'hier — doivent leur excellence à la jeunesse de leur technique. Puissent les œuvres récentes, si « nouvelles »

qu'elles paraissent, trouver, dans les limites des fonctions liturgiques, d'avisés imitateurs !

André Cœuroy.

Trois peintres français.

Trois expositions d'ensemble ont permis le mois dernier de se faire une idée assez complète des grands talents de MM. Matisse, de Segonzac et G. Braque.

J'aime le dessin de M. Matisse pour sa vivacité efficace et sa sobriété. Cette vigueur nue et dépouillée n'a du reste rien à voir avec un maniérisme linéaire que l'emploi du papier carbone permet d'imiter à volonté. Ce pauvre truc commence à être un peu trop connu. Les moyens de faire artificiellement du style sont vite usés.

Si je faisais un reproche à M. Matisse, ce serait de ne plus se fier au hasard qui favorise les bons peintres et de mettre exprès dans l'intérieur qu'il veut représenter une étoffe d'un certain rouge qu'il aime à peindre. C'est le système des nymphéas, ou des natures mortes cubistes de l'époque guéridon-guitare. Il ne faut pas mettre d'avance, dans la nature, les beautés qui planent dans les tableaux. Ce qu'on demande au peintre, c'est de voir ce que nous n'aurions pas dû voir, d'exalter et de préciser une joie confuse. Quand il fait cela, M. Matisse est un maître.

J'ai dit maintes fois en quelle estime il fallait tenir l'œuvre de M. Dunoyer de Segonzac. J'ai la satisfaction de voir tomber bien des résistances, et comme il arrive souvent, le succès matériel, obtenir une adhésion que la raison et le goût n'avaient pu déterminer. M. de Segonzac est un grand peintre de paysage. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être à la fois plus simple et plus émouvant. Le caractère de ses figures n'est pas moins profond et le tableau des *Buveurs* est une œuvre de premier ordre. On y goûte déjà cette saveur de rusticité, cette odeur humaine qui font le prix de ses nus de plein air. Il reste à ce peintre admirable à associer les visages à la vie de ses figures. Ses dessins sont la preuve qu'il en est capable. Toute son œuvre témoigne d'un mépris vigoureux que doit donner la mode aux âmes vertueuses, si l'on peut emprunter une expression cornélienne. Il y a dans tout ce qu'a peint cet artiste une constance de naturel qui est le propre des vrais génies.

M. Georges Braque n'a ni la puissance ni la générosité de Segonzac, ni la pétulance malicieuse d'un Matisse. Si le mot n'était maintenant pris en mauvaise part, je dirais de ce peintre qu'il est un décorateur du goût le plus rare et le plus français. L'art savant de M. Braque a su s'approprier les techniques des peintres artisans. Ses verts, ses bruns rompus et contrastés à l'infini, renouvelés avec un bonheur constant, font une harmonie inventée aussi plai-

sante que les bleus et les verts d'un Boucher. Un tableau de M. Braque est comme un court poème écrit sur deux rimes, et donne le même plaisir qu'une fugue de Bach.



L'*exposition d'œuvres de Géricault* a suscité autant d'enthousiasme que de curiosité, et quelques commentaires assez imprévus. M. Waldemar George a cru voir en Géricault un peintre baroque « dont la forme volontaire et mobile, s'opposant à la forme statique de Louis David, ouvre à la peinture des horizons nouveaux. » Ce même critique parle encore avec respect de « l'immense effort d'épuration accompli par David » et de son « esthétique classique », et croit pouvoir louer Géricault de n'avoir pas emprunté aux maîtres son « langage plastique » (c'est-à-dire, je suppose, pictural). La vérité, que tout le monde reconnaît aujourd'hui, est que Géricault et Delacroix, après lui, ont renoué la tradition de l'ancienne école française, follement brisée par David. De Fragonard (le vrai Fragonard) à Géricault, la filiation est beaucoup plus nette que ne l'imagine M. Waldemar George et ceux de ses confrères que leur admiration forcée pour Corot et Ingres oblige à prendre mille détours pour reconnaître la beauté vivante et forte des vrais maîtres. Le sentiment du public a ratifié le jugement de Delacroix qui professait que Géricault avait surpassé tous les peintres dans la représentation des chevaux. Ses dessins font la preuve d'une naïveté visuelle qui tient du prodige et qui suppose une application à l'objet, et comme l'on dit, un amour. Le fameux tableau des courses d'Epsom passait assurément pour une fort belle peinture, mais on y trouvait à reprendre une position conventionnelle des membres. A vrai dire, c'étaient les artistes plutôt que les gens de cheval qui avançaient ce grief. Degas et beaucoup d'autres après lui ont mis en œuvre les ressources de la photographie, et sous prétexte de vérité, se sont plu à immobiliser les chevaux dans des attitudes singulières et qui paraissaient même impossibles. C'est faire trop bon marché d'une vraisemblance indispensable à l'œuvre d'art composée. Celle-ci est une somme, le résumé d'expériences faites sur la réalité, expériences que l'on peut désirer très nombreuses et très particulières, et non l'amplification d'une seule de ces expériences.

Cette idée-là est, au fond, celle qui rend raison du cubisme, et c'est pourquoi l'on a pu en louer certains principes, tout en critiquant les œuvres portées à l'appui.

Il est bien vrai que l'art pictural, comme les autres, se soutient de conventions. Le génie de l'artiste est dans le choix qu'il en fait, dans son pouvoir d'imposer celle qu'il a choisie à l'imagination du spectateur.

ROGER ALLARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE RENAUDEL

Ceux qui savent que M. Renaudel est tout simplement de la Seine-Inférieure s'étonnent qu'il ait si complètement pris un air de Tartarin. Sa voix éclate comme une fanfare, et son imagination est impétueuse. M. Renaudel était partisan du Cartel des Gauches, assurément. Mais, dans le Var, pour son usage personnel, il a trouvé cette formule trop étriquée. La liste de M. Renaudel s'appelait : Bloc des Rouges.

Bloc des Rouges! Ah! mais, dame! au Luc, à Saint-Tropez et à Draguignan, on a coutume de parler fort. Et puis, Renaudel en avait assez d'être à la droite de son parti. Il y a un temps où Cachin, qui n'était point communiste, et Mistral, qui ne l'est point devenu, considéraient Renaudel comme une espèce de réactionnaire. Bloc rouge! Les gens de Toulon n'ont plus rien eu à dire à cela. Renaudel, chef du Bloc des Rouges n'a fait qu'une bouchée des cléricaux et des hommes de droite, des « Blancs » qui se présentaient sur l'autre liste. A vrai dire, ces blancs-là s'appelaient : Augagneur, Paul Denise, beau-frère de Pelletan et radical-socialiste bon teint, et enfin Aiguier, ennemi du Vatican et défenseur des arsenaux. Renaudel n'a pas hésité à proclamer que Paul Denise, Aiguier et Augagneur communiaient chaque matin... Aimables exagérations.

Le Var, qui marque si fortement de son empreinte les enfants d'adoption qu'il choisit comme député, ne déteste pas que ses représentants lui apportent la lumière du Nord. Il envoie volontiers au Parlement des

gens qui ne sont point de Provence. Ceux qui viennent d'ailleurs valent mieux : ils en remettent. Aussi bien le Var ne peut-il rien faire comme tout le monde : le fleuve qui lui a donné son nom lui est étranger aujourd'hui, il passe tout entier dans le département voisin.

Le Var, qui n'a que quatre députés — mais qui tient à la qualité — choisit ses élus sur différents points du territoire. Il aime les noms connus et il rejette les hommes de seconde zone. Benjamin Raspail, Jules Roche, Cluseret, Clemenceau : il s'est offert tout cela. Au Sénat, Edmond Magnier, qui était de Boulogne-sur-Mer et une personnalité bien pittoresque, précéda Clemenceau. Aujourd'hui René Renoult s'est assis dans le siège curule du Var. René Renoult est un galant homme, mais n'est pas encore un personnage historique. Ainsi les générations dégénèrent. Le Var continue à faire ce qu'il peut, mais il ne trouve plus que de la monnaie. Renaudel n'est pas illustre comme Raspail, et n'est point, comme Cluseret, général et ancien condamné à mort. Nous n'hésitons pas à proclamer que Jules Roche en personne lui fut supérieur comme homme d'Etat. Tel qu'il est, Renaudel possède sa petite notoriété. Tout bien pesé, il n'y avait point de raison de lui préférer Augagneur. Et puis, Bloc des Rouges! Augagneur, un peu vieilli, n'avait point trouvé cela.

Renaudel est vétérinaire de son état : rappelons-le pour être complets et non par manière de plaisanterie. L'art vétérinaire n'est point méprisable, et il est injustement décrié dans les assemblées depuis une apostrophe de Gambetta, dont toutes les formules, on le sait, n'étaient point heureuses. Mais nous croyons que M. Thomson, tout de même, par vénération pour la mémoire de Gambetta, voit Renaudel d'un mauvais œil.

Au demeurant, Renaudel n'est vétérinaire que pour mémoire. Seule, la politique l'intéresse, la grande politique, celle dans laquelle il se voit appelé à jouer les grands premiers rôles.

Sa première tentative ne fut pas heureuse. Élu dans le Var en remplacement d'un républicain socialiste, nommé Conil, Renaudel aspira tout de suite à la succession de Jaurès, qui mourut presque dans ses bras. Renaudel ne fut point ministre comme Sembat et Jules Guesde, ni vice-président de la Chambre. Mais il était délégué du parti à la direction de l'Humanité, *et il dirigeait, au milieu des écueils de la politique, le groupe socialiste du Parlement. Cette situation dans la Chambre et dans le parti eût été prépondérante si le parti n'avait pas été à ce moment cruellement divisé, si divisé qu'on fut à la veille de la scission. Les socialistes français d'une part, les communistes de l'autre (c'étaient alors seulement les trois pèlerins de Kienthal), finirent, d'ailleurs, par s'en aller, mais, pour le gros du parti, l'unité fut sauve. Cependant, à ce moment, minoritaires et majoritaires se livraient de furieuses batailles;*

la fraction à laquelle appartenait Renaudel fut, on le sait, vaincue. Sa voix puissante ne dominait plus les contradicteurs, et son geste impérieux de chef n'apaisait plus les révoltes. Renaudel demeura tout de même dans le parti, mais perdit son siège au Parlement. Il fut chassé par Cachin de l'Humanité, *et ne fut point, par compensation, du* Populaire. *Ce fut ce qui le sauva.*

Car Renaudel qui, n'étant plus de l'Humanité, *n'était pas du* Populaire, *fut du* Quotidien, *et il fut, à ce titre, du triumvirat qui prépara l'avènement du Bloc des Gauches. Son échec parlementaire et sa retraite directoriale lui firent donc une situation beaucoup plus forte. Il est incontestable qu'il a été l'un des artisans de la situation présente.*

On ne jurerait point que Renaudel n'eût point prévu tout cela et dirigé subtilement son esquif. Car il ne faudrait point s'y tromper : derrière l'orateur claironnant du Luc, il faut voir le gars retors de Morgny-la-Pommeraye, vieilli dans les couloirs de congrès où l'on apprend beaucoup sur les hommes et les choses à condition de ne pas être un aveugle ou un apôtre. Renaudel n'est pàs aveugle et l'on ne fait guère d'apôtres à Morgny-la-Pommeraye.

Renaudel, de 1919 *à* 1924, *ne fit plus que de timides apparitions dans les couloirs du Palais-Bourbon. Il y perpétuait la mode du feutre noir à larges bords qui est l'uniforme de la Sociale, et il avait toujours sous le bras une serviette importante gonflée de papiers. La lutte et la désillusion l'avaient vieilli. Sa face, large et joyeuse, était moins pleine, plus pâle, son œil vif et clair s'était assombri, attristé même. Son geste ample était plus las. Tout de même, c'est à ce moment-là que Renaudel fut quelqu'un. C'est la campagne du* Quotidien *qui a gagné la victoire des Gauches, et la fusion des bulletins radicaux et socialistes ne fut possible que grâce à des troupes catéchisées chaque jour par des polémiques, des statistiques, des arguments simples, toujours les mêmes, infatigablement ressassés, et d'ailleurs aussi adroitement que perfidement formulés et choisis. Dans la trinité directoriale du journal commandité par Jean Hennessy et dont les affiches illustrèrent les voûtes du métropolitain et les murailles des chefs-lieux de canton, on peut croire que Renaudel fut l'inspirateur. De Pierre Bertrand, d'Aulard et de lui, ce n'était pas Renaudel qui avait le plus de talent et de prestige. C'était lui, assurément, qui avait le plus de ténacité, de clairvoyance et d'expérience. Ce n'était ni un historien, même tendancieux, comme Aulard, ni un polémiste comme Pierre Bertrand, c'était un vétéran des travées qui avait beaucoup retenu.*

Voilà Renaudel revenu, rajeuni, alerte, tonitruant, rayonnant encore du soleil des Maures et de la Méditerranée. Il revient dans une unité reconstituée, trop reconstituée, où la succession de Jaurès n'est plus ouverte.

La formule de la révolution même a changé. L'ingratitude, l'ambition et l'impatience de la jeunesse socialiste s'apprêtent à remplir d'amertume la coupe des anciens. Nous ne serions pas surpris que Renaudel, député, ne passât à peu près inaperçu, et que son action ne fût insignifiante. Ce qui lui fera beaucoup de peine, car le désir passionné de Renaudel est de jouer un rôle de premier plan. Comme, au fond, ce n'est pas un mauvais garçon, autant eût valu qu'il eût cette joie qu'un autre. Et comme, à la grande lumière de la scène, il n'a pas les qualités d'un chef, il eût été souhaitable, jusqu'à un certain point, qu'il dirigeât effectivement les destinées du socialisme.

Mais le sort a voulu qu'il y eût en lui deux hommes dont le destin paraît irrémédiablement fixé : l'astucieux gars de Normandie qui dirige et conspire dans l'ombre avec succès, mais sans publicité, et le parlementaire emphatique, condamné à clamer dans le désert. Renaudel, député du Var, ne sera jamais rien de glorieux. L'autre Renaudel seul a joué un rôle et dirigé les faits. En récompense de quoi on a répandu ses traits à des milliers d'exemplaires, sur les murs des cités et les gares des campagnes. Mais, par une cruauté spéciale de la fortune, personne n'a su, devant cette image, qu'elle était celle d'un maître de l'heure qui serait déjà effacé dans la mémoire des hommes lorsque l'heure aurait sonné.

★★★

Petite lumière et l'Ourse.

Ce titre étrange est celui d'une féerie que vient de donner au théâtre de l'Atelier M. Alexandre Arnoux. Nous avons dit l'an passé toute notre admiration pour une pièce de cet auteur, *Huon de Bordeaux. Petite lumière et l'ourse* semble avoir souffert de la comparaison. Après *Huon de Bordeaux*, on attendait pour le moins, un chef-d'œuvre définitif. Nous ne sommes pas si difficile : *Petite lumière et l'ourse* nous a ravi.

Le décor du premier acte montre un paisible intérieur de province. Deux petits enfants, un garçon et une fille, jouent dans un coin. La grand'mère coud sous la lampe. Un oncle, qui revient de courir le monde, lit son journal. Les enfants ne sont pas frère et sœur, la petite fille est une nièce orpheline. *Dommage qu'ils vivent si près l'un de l'autre*, dira l'oncle tout à l'heure ; *ils eussent fait un beau couple plus tard; mais ces jeux familiers les blasent d'avance et ils ne se découvriront jamais*. Que sait-on? dira la grand'mère. Il faut compter avec les songes.

Les parents parlent des événements familiers, les enfants jouent avec deux petits ours en peluche. Le jardinier joue trop souvent de

la flûte. Il a un caractère étrange et il fait un peu peur à la grand'-mère. L'électricien aussi l'inquiète, parce qu'il est syndiqué et qu'il emploie des mots incompréhensibles, tels que le potentiel. Qu'est-ce que le potentiel? C'est difficile à expliquer et à comprendre. Cependant, le petit garçon n'hésite pas. Dans son coin, tout en jouant, il commente la conversation. Il sait ce qu'est Potentiel : *l'ouvrier m'a expliqué, une espèce de roi, comme aux anciens temps; il lance le fluide dans le fil et, quand on ne lui obéit pas, il ordonne un court-circuit et brûle la maison.*

Ellibu, le jardinier qui joue de la flûte, a tiré un coup de fusil dans le jardin, un innocent coup de fusil chargé de gros sel pour effrayer les maraudeurs. On l'appelle pour lui dire de pas faire peur aux gens à des heures pareilles. Il parle des maraudeurs et du jardin, des mérites comparés de l'épinard et de la tétragone. Il donne à l'oncle des conseils qui sentent le braconnier. « Ma foi, dit l'oncle, j'ai envie d'aller finir ainsi mes jours, à braconner dans la montagne. » « Quelle idée, dit grand'mère. J'aime mieux mourir ici, dans mon lit. »

C'est l'heure de coucher les enfants. Pour les endormir, on leur chante la complainte de *Petite lumière et l'ourse.* Une de ces poésies mystérieuses où excelle M. Arnoux. L'ourse a trop mangé de fraises, elle est malade, elle ne retrouve plus son chemin ; elle prie saint Michel, il lui envoie une petite lumière, qui guide l'ourse au paradis. Une jolie chanson pour bercer les enfants et, quand on nous chante de jolies chansons, nous sommes tous des enfants.

Tout le monde est couché, tout le monde dort. Voilà, semble-t-il, un acte bien inutile et bien mal composé, une exposition retardée et mal faite. Erreur ! C'est une exposition imprévue, originale, mais d'autant plus excellente, car tout y est d'une rigoureuse utilité. Les enfants endormis se mettent à rêver, et c'est leur rêve qui constituera la féerie. Et leurs rêves seront la transposition par des imaginations enfantines de tout ce que nous venons d'entendre au premier acte.

Cette fiction est un peu étrange. Dans une féerie, elle n'est pas déplacée. Sans doute, elle est plus poétique que théâtrale. Si nous mettons à part la machinerie, qui amuse toujours le public, remarquons que M. Arnoux devait tout tirer de lui-même. Soutenir l'intérêt, retenir l'attention en montrant le rêve de deux petits enfants, ce n'est pas chose aisée. Dans *Huon de Bordeaux*, M. Arnoux était soutenu de toutes parts. Un grand sujet, des vérités et une poésie éprouvées : il n'avait rien à inventer. Ici, il ne pouvait compter que sur les beautés qui naîtraient sous ses mains. Il avait tout à créer. Il a créé assez de beautés pour qu'on juge qu'il a gagné cette partie difficile.

Le passage du réel au rêve est indiqué par un acrobate muet qui traverse la scène en faisant la roue, à la fin du premier acte, tandis que des voix s'éveillent dans l'ombre. Nous aimons beaucoup le

petit symbole de l'acrobate qui marche la tête en bas : c'est vif, net et ingénieux. Nous aimons moins les voix mystérieuses qui traduisent l'âme des objets inanimés. Elles disent des choses fines et jolies, mais trop recherchées. Elles disent que le soleil a étendu du miel sur la croûte de pierre de la maison, et elles appellent le clair de lune un lait d'amandes douces qui, la nuit, rafraîchit les germes de la façade. Ces ombres de l'au-delà ont lu beaucoup de littérature.

En revanche, nous goûtons pleinement la scène rapide qui clôt le premier acte : les personnages repassent, métamorphosés par le rêve. Jean a l'âge des aventures, Olive a l'âge de l'amour : *Je suis Olive et je ne suis pas Olive. Je suis celle qui s'évade avant le mûrissement...* L'oncle est devenu, comme il souhaitait, un trappeur de la montagne ; le jardinier Ellibu mène par le monde, au son de sa flûte, les deux ours qui ont pris la taille de véritables ours. Un éclair zigzague soudain dans les ténèbres : c'est le roi Potentiel qui fait son apparition.

L'ouvrier, redouté parce qu'il représente les deux forces vagues du syndicat et de l'électricité, est devenu le roi du monde : le roi Potentiel. Il règne sur une chambre des machines d'où il distribue le fluide à travers le monde. Il a détruit tous les anciens humains qui vivaient libres des lois du syndicat et de l'électricité. Jean, Olive, Ellibu et les ours sont les derniers qui survivent après que grand'mère soit morte, comme elle souhaitait, dans son lit, et que l'oncle de la montagne ait été tué par les sbires de Potentiel, qui viennent enlever Olive. Ces deux scènes sont inégales. La seconde, qui engrène l'action, est animée et utile. La première nous a paru superflue. Que veut-elle dire? Que les enfants ont hâte de dérouler le fil des jours, ainsi que dans la légende persane où un génie confie à un jeune être une bobine symbolique qu'il a si tôt fait de dévider? Nous ne sommes pas sûrs de notre interprétation. Il est toujours pénible de voir au théâtre un personnage mourir sans nécessité ni raison. Il semble que la pièce gagnerait si cette scène était supprimée.

Mais voici l'aimable drame qui se noue dans la fantaisie et le fantastique : Potentiel a fait enlever Olive. Sa toute-puissance a appris qu'il subsistait des vivants qui ne lui obéissaient pas. Il a d'abord voulu les anéantir. Puis, il s'est mis à aimer cette dernière fille libre. Tyran pour tyran, M. Arnoux donne assez à entendre que le règne de l'électricité et du syndicat ne changera pas la course du cœur humain.

Potentiel ressemble au bon vieux méchant roi de toutes les légendes ; il fait enlever Olive, il veut l'épouser et il la fait enfermer dans une tour. Jean, Ellibu et les ours viennent l'en tirer. Voilà les fugitifs errant sur la terre, où Potentiel les poursuit. Il aurait tôt fait de les anéantir s'il ne craignait d'électrocuter Olive en même temps que ses gardiens. Croyez qu'un esprit comme M. Arnoux ne s'est pas contenté d'imaginer des enfantillages. En zigzags et sans

trop que nous nous en doutions, il nous conduit vers un dénouement dont la fantaisie cache une souriante sagesse. Car nous avons vu, avec *Huon de Bordeaux*, que ce poète est un sage.

Au moment où Olive désespère, une voix bien inspirée, celle-là, car c'est celle de son instinct, lui murmure à l'oreille : Olive, l'arme des femmes est une faiblesse. Olive, toute déroute vient des femmes. Et pour sauver ses amis et pour l'amour de Jean, la tremblante Olive s'en va, toute seule, comme Judith chez Holopherne, dans le palais de Potentiel.

Elle y trouve une alliée, la propre fille de Potentiel, la princesse Tétragone. Que ce nom est heureusement trouvé ! Comme il relie bien le réel au rêve et le jardin à l'électricité. Le caractère de l'aimable princesse n'est pas moins excellent. Son père la déteste parce qu'il la sent hostile et sentimentale. *Maudite la grand'tante*, dit-il, *qui vous donna un nom d'herbe et une âme de salade!* Tétragone, comme il sied à toutes les filles de tyran, est opprimée, malheureuse, et n'aime pas son père. Et elle tombe amoureuse d'Ellibu rien qu'en entendant prononcer son nom. Parce que, même sous le règne de la machinerie et du syndicat, le cœur des princesses aura toujours de ces étonnantes fantaisies. C'est Tétragone qui trahira son père et livrera à Olive le secret de Potentiel. Elle rencontre Olive et Olive la séduit rien qu'en l'embrassant : Potentiel n'a jamais embrassé Tétragone. Pour abattre la tyrannie de Potentiel, il suffit de porter une main hardie par les machines. Nul n'ose pénétrer dans la chambre. Pourtant, rien ni personne ne défend la porte, *qu'une nappe de terreur, entretenue par la croyance et l'imagination des hommes, la barrière infranchissable entre toutes. On force une serrure, on isole un courant, mais peut-on abattre des murs qui s'élèvent dans la pensée?* Bonne définition symbolique de la puissance syndicale.

Olive pénètre dans la chambre, les machines lui obéissent et dévorent Potentiel. Tout le monde est heureux et tout le monde se réveille. Le petit acrobate reparaît et disparaît. Le jour est revenu, la vie a repris son cours normal. Une dernière scène rapide fait voir les enfants qui vont partir pour l'école. Ils se rappellent vaguement leur rêve de la nuit. A peine s'étonnent-ils de retrouver si petits leurs ours en peluche et le coureur des bois Ellibu redevenu jardinier et arrosant la tétragone : « Qu'est-ce que la tétragone? » demande Olive. Et Jean répond : « Une herbe ou une princesse... je ne sais pas. »

Nous nous abandonnons le plus volontiers du monde à l'ingénieuse fiction imaginée par M. Arnoux ; nous ne nous arrêtons guère à la plupart des reproches qu'on lui a adressés. Quand un poète nous raconte un rêve, il a certainement beaucoup de droits. Les seules objections qui nous semblent sérieuses sont celles-ci.

Les enfants sont deux et le rêve est unique. On a beau être en pleine fantaisie, c'est gênant.

Les enfants disent des choses charmantes, mais trop fortes pour des enfants. Dans la partie philosophique de la fin, c'est M. Arnoux qui parle, ce ne sont plus ses personnages. Il est très vraisemblable, très naturel, que des enfants, de qui l'imagination ne connaît pas de limites, transforment Potentiel en tyran de féerie et Tétragone en princesse. Il n'est plus vraisemblable ni naturel que des enfants, de qui l'expérience est trop courte, savent déjà que *toute déroute vient des femmes* et que l'imagination des hommes est *la barrière infranchissable entre toutes.*

De même, les enfants, et tous les personnages en général, parlent une langue très belle, mais souvent trop forte, trop poétique, trop chargée de beautés d'ordre littéraire. Cette langue convenait aux personnages de légende épique qui figuraient dans *Huon de Bordeaux.* Elle ne convient plus aussi bien aux personnages d'un rêve enfantin. Il faut prendre *Petite lumière et l'ourse* par ses beaux côtés, et voir en cette féerie le divertissement d'un homme qui possède deux dons admirables, rares et précieux entre tous : le don de poésie et le don d'imagination.

Cette imagination poétique, c'est par là que M. Arnoux occupe une place de choix parmi nous. Il est autrement facile d'écrire, vaille que vaille, une pièce ou un roman d'analyse que d'imaginer une féerie. L'imagination est la grande faculté créatrice, l'observation n'est qu'un outil. Il faut mettre au nombre des humains bienfaisants ceux qui animent des figures chargées de cette vérité transmuée par condensation qu'on appelle la poésie.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

APRÈS LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES. — *M. Brugnier, socialiste, candidat du cartel des gauches, est élu sénateur du Gard* (18 *mai*).

— *MM. Herriot et Painlevé ont, à l'Elysée, une entrevue avec MM. Millerand et Poincaré, qui les mettent au courant de la situation politique et financière* (21 *mai*).

— *Le second tour des élections générales à la Chambre des députés a lieu le* 25 *mai. Sont élus :* 2 *radicaux-socialistes à Belfort et* 2 *républicains de gauche à Alger.*

— *Discours de M. Poincaré au Conseil général de la Meuse. Le président du Conseil affirme sa conviction que les élections du* 11 *mai ne changeront rien à la politique étrangère de la France* (26 *mai*).

— *Certains organes du « Cartel des gauches » mènent une violente*

campagne tendant à amener la démission de M. Millerand. M. Millerand serait décidé à résister.

Le 31 mai, après réunion du Comité exécutif du parti radical, M. Herriot adresse à M. Léon Blum une lettre demandant au parti socialiste son entier concours.

Le congrès socialiste, réuni le 1er juin, devra, avant tout, donner sa réponse à cette invitation. Les socialistes sont divisés sur la question de la participation au pouvoir.

LES AFFAIRES D'ALLEMAGNE — *Le plébiciste du Hanovre sur la question de l'autonomie envers la Prusse donne une majorité contre l'autonomie. C'est un succès nouveau pour l'unité allemande et une chance de moins pour la paix de l'Europe* (18 *mai*).

— *Le chancelier Marx remet sa démission au président d'Empire à la suite de l'échec des négociations engagées entre les nationalistes et les partis moyens* (*catholiques et démocrates*). *Ceux-ci s'étaient refusés à accepter les conditions des nationalistes* (26 *mai*). *M. Marx est chargé de reconstituer le cabinet. Les négociations sont laborieuses*

— *M. Wallraf, monarchiste, est élu président du Reichstag. Il remplace M. Lœbe, socialiste* (28 *mai*).

— *Remise à l'ambassadeur allemand à Paris de la réponse de la Conférence des ambassadeurs à la note du 1er avril sur la reprise du contrôle militaire interallié* (28 *mai*). *Cette réponse maintient le point de vue exposé le* 9 *mars.*

ANGLETERRE. — *Par* 264 *voix contre* 168, *la Chambre des Communes repousse la nationalisation des mines, demandée par les travaillistes* (16 *mai*).

— *La Chambre des Communes vote l'augmentation des forces aériennes anglaises* (21 *mai*).

— *Publication de la correspondance échangée entre MM. Poincaré et Ramsay-Macdonald* (28 *mai*).

ÉTATS-UNIS ET JAPON. — *Le président Coolidge finit par céder à la pression du Sénat et par signer la loi sur l'immigration* (26 *mai*). *Cette mesure ne peut manquer d'avoir une répercussion importante sur les relations entre les deux pays. Déjà, M. Woods, ambassadeur américain à Tokio, a donné sa démission. Le baron Hanihara serait prêt, de son côté, à demander son rappel de Tokio.*

Une note du gouvernement japonais proteste contre la loi sur l'immigration qu'il qualifie de « flagrante violation juridique des stipulations des traités » (30 *mai*).

ITALIE ET TCHÉCO-SLOVAQUIE. — *Signature du traité italo-tchécoslovaque* (27 *mai*).

A. M.

TABLE DES MATIERES

TOME XVII — Avril-Juin 1924

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

LES BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30968.

